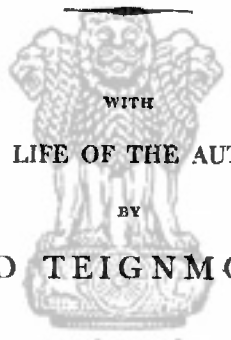


THE
WORKS
OF
SIR WILLIAM JONES.



WITH
THE LIFE OF THE AUTHOR,
BY
LORD TEIGNMOUTH.

IN THIRTEEN VOLUMES,

VOLUME XII.

LONDON:

PRINTED FOR JOHN STOCKDALE, PICCADILLY;
AND JOHN WALKER, PATERNOSTER-ROW.



CONTENTS

TO

THE TWELFTH VOLUME.

LIVRE VI.

	PAGE
<i>Depuis le Retour de Nader Chah de l'Expédition des Indes, jusqu'à sa Mort avec les Règles de ses Neveux & de son Petit-fils.</i>	
CHAP. I.—Sommaire allégorique des événemens arrivés dans les années 1739 & 1740 -	1
CHAP. II.—L'armée retourne en Perse, & s'empare de Bokhara & du Turkestan - -	6
CHAP. III.—Conquête du royaume de Kharezme	19
CHAP. IV.—L'armée s'achemine du côté du Daghestan - - -	32
CHAP. V.—Événemens de l'année 1741 -	34
CHAP. VI.—Transactions de l'année 1742 -	52
CHAP. VII.—Affaires de Balkhe - -	58
CHAP. VIII.—Description allégorique du printemps pour l'année 1743 - -	62
CHAP. IX.—Nader Chah marche contre Mouffel, & l'assiège - - -	67
CHAP. X.—L'armée avance vers Kerbelai & Bagdad - - -	81

VOL. X.

CONTENTS.

	PAGE
CHAP. XI.—Troubles dans le Chirvan	83
CHAP. XII.—Rebellion de Mohammed Taki Khan	87
CHAP. XIII.—Troubles de Aftcrabad	89
CHAP. XIV.—Tranfactions de l'année 1744	91
CHAP. XV.—Commencement de l'année 1745	98
CHAP. XVI.—Défaite & mort de Mohammed Pacha	99
CHAP. XVII.—Tranfactions de l'année 1746	108
CHAP. XVIII.—Ouverture de l'année 1747	118
CHAP. XIX.—Meurtre de Nader Chah	120
CHAP. XX.—Règnes d'Ali Chah, d'Ibrahim Chah, & Chahrokh Chah	127
Traduction littérale des vers contenus dans la seconde partie	133

NOTES A L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

Sur l'année Mahométane	141
Sur l'histoire de Perse	144
Sur la géographie du royaume de Perse	147

TRAITE SUR LA POESIE ORIENTALE.

SECT. I.—De la poésie Orientale en général	173
SECT. II.—Sur la poésie héroïque des nations Orien- tales	194
SECT. III.—De leurs poésies amoureuses, & de leurs odes	203
SECT. IV. De leurs élégies	233
SECT. V.—De leurs poésies morales	236
SECT. VI.—De leurs satires	238
SECT. VII.—De leurs panégyriques	246
Odes d'Hafiz en vers	251, &c.

CONTENTS.

INTRODUCTION TO THE HISTORY OF THE LIFE OF NADER SHAH.

PAGE

PART I. *A Description of Asia.*

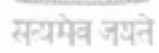
CHAP. I.—The Persian Empire	-	357
CHAP. II.—The Tartarian Kingdoms	-	381
CHAP. III.—The Indian Empire	-	387
CHAP. IV.—The Turkish Empire	-	391

PART II. *A Short History of Persia.*

CHAP. I.—The Pishdadian Family	-	399
CHAP. II.—The Caianian Family	-	407
CHAP. III.—The Saffanian Family	-	420
CHAP. IV.—The Mahomedan Dynasties	-	431



सत्यमेव जयते



सत्यमेव जयते

HISTOIRE

NADER CHAH.

LIVRE VI.

Depuis le Retour de Nader Chah de son Expédition des Indes jusqu'à sa Mort ; & les courts Règnes de ses Neveux, & de son petit Fils.

CHAPITRE I.

Événemens de l'Année du Singe, répondant à celle de l'Hégire 1152.

LE rayonnant monarque du monde, le grand luminaire, s'affit penché sur son trône du Belier, le Vendredi vingt-un de Zou'lheggé en l'année mil cent cinquante-deux.

A. D. 1739.
Nad 52.

Alors le rossignol, qui dans ses tristes chants avoit déploré la perte de ses ailes fleuris, ramina ses notes mélodieuses, & fit résonner de

A.D. 1739.
Nad. 52.

nouveau les bois qu'il habitoit. La plaintive tourterelle, après avoir long-temps gémi de voir désolée sa demeure chérie des jardins, déploya avec joie son cou ondoyé & son éclatant plumage. Le Zéphyr messager du printemps, arriva devant le palais des jardins, chargé du doux présent d'une rosée odoriférante ; & la rose, semblable à un roi couronné de rubis, s'appuya sur sa tige verdoyante comme sur un trône d'émeraudes. Le mois de Ferourdin, avec le pouvoir de Feridoun, prépara dans le jardin de roses la fête de la nature renaissante. Le bouton de rose, comme un glorieux Prince, reçut les troupes du printemps dans sa citadelle, admettant leur hommage & leur juste tribut. Les prés furent enrichis des roses & des tulipes, comme l'est une boutique opulente, ornée de pièces d'or. Les régions des jardins furent mises en sujétion par les fleurs victorieuses comme les Persans. Les Tartares du mois de Deï, qui avoient saccagé les parterres, cachèrent leurs têtes vaincues ; les Ouzbegs des boutons inférieurs s'empressèrent à servir la Sultane rose. Les Turcs des arbrustes & des plantes tournèrent le visage de la soumission vers la cour de la saison nouvelle.

Depuis que les glorieux rayons du règne de Nader Chah avoient illuminé le monde, sa

Majesté avoit toujours réduit à l'obéissance ceux qui s'étoient révoltés contre elle; elle avoit aussi toujours accepté leur repentance, & les avoit rétablis dans leurs dignités.

A. D. 1739.
Nad. 52.

En conséquence de cette générosité, lorsque Khodaïar eut été lié des chaînes du fort, ce monarque, dont la miséricorde s'étendoit sur amis & sur ennemis, divisa en trois parties les provinces de Sind & de Tahta; il donna Tahta & quelques territoires de Sind à Khodaïar, le nommant Chah Kuli Khan : les parties de Sind confinant au Balougestan furent le partage de Mohebbet Khan, gouverneur de cette province : le gouvernement de Chekaripour, avec la partie haute de Sind, devint celui des Khans de Daoüdpoutré; après ces dispositions sa Majesté honora ces gouverneurs de magnifiques robes, & de sa bienveillance.

Heiatalla Khan, fils de Zekaria Khan, qui avoit suivi sa Majesté dans son expédition de Chahgehanabad, avoit été investi du gouvernement de Moltan; il fut choisi pour l'accompagner encore : quand les troupes royales quittèrent Amercout, Zekaria se rendit à la cour, & eut l'honneur de baiser le tapis à jamais fortuné.

Après que le père & le fils eurent présenté leurs requêtes, & reçu plusieurs marques d'honneur, avec les plus fortes injonctions de

A.D. 1739. se soumettre à Mohammed Chah, ils furent
 Nad. 52. congédiés; Heitalla ayant eu le titre de Chah-
 novaz Khan.

En ce lieu Nader Chah reçut un message de la part de Mohammed Taki Khan, gouverneur de Fars, qui portoit, que, comme il lui avoit été difficile de passer par Sind, il s'étoit rendu à Kitche & à Mecran; que, Melek Dinar, qui gouvernoit ces districts, s'étant opposé à lui, il avoit envoyé un détachement qui l'avoit mis en déroute; & fait rentrer dans son devoir; que, craignant ensuite de laisser écouler la saison favorable, il avoit envoyé quelques troupes par mer à Bender Abbassi, & étoit demeuré lui-même en Kitche & en Mecran.

Sur ce rapport, sa Majesté manda au gouverneur de Fars de se rendre le plus promptement qu'il seroit possible à la cour, après avoir congédié ses troupes; puisque les affaires de Sind en étoit venues à une conclusion: elle demeura elle-même plusieurs jours dans ces cantons pour y mettre l'ordre nécessaire.

Quoique ce puissant roi tint les clefs du jardin de l'univers, il ne se permettoit pas de se rassasier des doux fruits des plaisirs, ni de parcourir les bosquets des délices. Cependant, il se plut particulièrement à deux choses. La première fut à une sorte de melons, qui

étoient extrêmement de son goût ; aussi pendant son séjour à Bagdad, on lui en envoyoit d'Hérat, dont le jardinage excella toujours celui de tout le reste du monde, & quand les reluisantes bannières se déployèrent dans la route de l'Indostan, des caravanes lui apportèrent des charges de ces melons précieux, d'Hérat, de Balkhe, & de Mérou ; de sorte que toute sa cour partageoit avec lui la douceur de ce fruit.

A.D. 1739.
Nad. 59.

Le second objet de l'attention de Nader Chah fut un très-beau cheval ; & comme en général sa passion pour ce noble animal étoit connue de ses amis & de ses ennemis, de ses sujets & des étrangers, les chefs & les commandans de chaque quartier lui envoyoient les plus superbes & les plus légers chevaux Arabes qu'ils pouvoient trouver, cherchant par ces présens à se mettre dans ses bonnes grâces, & à se procurer une favorable admission à l'auguste cour. Quand l'armée étoit à Sind, un messager y arriva, chargé d'offrir des dons précieux de la part de Mohammed Chah ; le Prince Riza Kuli Mirza envoya d'excellens chevaux, & le gouverneur de Balkhe des premiers melons du pays en abondance. De son côté Nader Chah envoya plusieurs chevaux, & deux cents charges de melons de Balkhe à l'empereur des Indes, & congédia

A.D. 1739. le messager Indien, après l'avoir comblé
Nad. 52.
d'honneurs.

CHAPITRE II.

*L'Armée marche vers l'Iran. Expédition
contre Bokbara & le Turquestan ; Conquête
de ces délicieuses Contrées.*

APRÈS que sa Majesté eut terminé les affaires des Indes, & qu'à celles de Sind eut succédé quelque repos, elle ceignit ses reins du baudrier de la résolution de subjuguier le royaume de Touran. Des ordres aussi positifs que ceux du destin furent proclamés dans toutes les parties de l'empire sacré ; afin qu'autant de chevaux, de fournitures, d'armes, & d'armures, qu'on en pourroit trouver, fussent envoyés à l'armée victorieuse, & que toutes sortes de provisions fussent faites en Hérat pour une campagne en Turquestan.

Le Prince Riza Kuli Mirza, qui avoit été fait vice-roi d'Iran, étoit alors par le commandement de sa Majesté en Tehran ; où il devoit passer ses quartiers d'hiver, & régler

les importantes affaires de l'empire. Il y A.D. 1740.
Nad. 53. reçut l'ordre de conduire ses troupes à Hérat, & d'amener du Khorassan les illustres princes à la rencontre de sa Majesté.

Le treize du mois Moharrem en l'année 81 Mars. 1153, les étendards royaux quittèrent Larcané, accompagnés de la joie du bonheur, & de la puissance de Soliman, & s'avancèrent vers Naderabad par la route de Sivi, Dader, Chal, & Fouchenge, districts du Balougestan.

Le Mardi septième de Sefer, les glorieuses 21 Avril. tentes furent dressées en Tchemengioui à une parasange de Naderabad.

L'armée arriva dans ce lieu, d'où elle étoit partie pour l'expédition des Indes le premier de Sefer 1150; ainsi cette expédition avoit duré deux ans & sept jours, & le retour de Chahgehanabad à Naderabad avoit pris une année entière.

Il a été dit ci-devant que, lorsque les bannières royales furent tournées vers l'Indostan, & eurent atteint Peichaver, on avoit appris la nouvelle de la révolte des Lekzies, & de la mort d'Ibrahim Khan d'heureuse mémoire. Nader Chah avoit dès lors résolu de punir ces rebelles, & de venger la mort de son frère.

Quand l'armée fut parvenue à Naderabad,

A. D. 1740.
Nad. 53.

sa Majesté dispensa Gani Khan, gouverneur de cette place, de marcher contre le Turquestan; & lui ordonna d'aller à Chirvan dans le commencement de l'entrée du soleil en Libra, d'y attendre que les neiges eussent couvert le mont Alborz, pour y fermer le chemin de la fuite aux rebelles Lekzies, & de leur faire subir un châtiment mérité. Elle envoya dans le même dessein Fathali Khan maître de l'artillerie, Mohammed Ali Khan commandant de l'Azarbigian, avec plusieurs Khans & gouverneurs, & quinze mille hommes de l'armée du Khorassan; des chefs de Georgie, & de l'Azarbigian, eurent ordre de le suivre.

29 Avril. Le douze du mois Sefer, les conquérantes troupes avancèrent leurs bannières; le Lundi, 26 Mai. dixième de Rabiul'avel, elles arrivèrent à Hérat; &, dans les plaines de Kehereftan, à une parasange de la cité, brillèrent les étendards du camp impérial.

Comme les affaires de l'empire avoient exigé quelque délai, on avoit accordé au Prince Riza Kuli Mirza un temps au delà de celui qui lui avoit été fixé pour se rendre à la cour: en conséquence, les illustres princes Chakrokh Mirza, Imam Kuli Mirza, & Ali Kuli Khan qui avoit été exalté au gouvernement du Khorassan, eurent ordre de venir incontinent à Hérat, sans attendre Riza Kuli Mir-

za, qui de son côté devoit suivre l'armée en Kerapeté Badghis par la voie de Zourabad. A.D. 1740.
Nad. 58.

Les princes, ainsi qu'Ali Kuli Khan, arrivèrent donc à la cour le dix-huit du même mois, & eurent l'honneur de baiser le tapis sacré, 3 Juin.

Le fameux trône du Paon, qui depuis la conquête de Chahgehanabad avoit passé dans le trésor de Nader, étoit, dans le temps du règne des anciens rois des Indes, le morceau le plus complet & le plus magnifique qu'il y eût dans l'univers ; & sa Majesté, dont l'ame élevée voyoit les neuf sphères au dessous d'elle, résolut d'en faire un semblable à celui-là en splendeur, & un pavillon pour l'assortir.

A cet ouvrage digne d'un si grand roi furent destinées les plus brillantes pierreries & les plus précieuses perles ; & , au départ de Chahgehanabad, les plus ingénieux artistes, les plus habiles metteurs en œuvre des Indes & de l'Iran, eurent ordre d'y travailler. Il fut achevé en un an dans le plus haut point de perfection ; chaque joyau dont il resplendissoit valoit le revenu d'une contrée ; son éclat égaloit l'escarboucle de la lune, & l'enflammé rubi du soleil ; le pavillon fut parsemé de plus petites perles & de pierreries royales.

Ce trône qu'on nomma Takht Naderi, ou le trône de Nader, fut le lendemain, ainsi que le pavillon, élevé avec le Paon, qui en

A.D. 1740.
Nad. 58.

faisoit partie. Ce ne fut ensuite que superbes & joyeuses fêtes pendant plusieurs jours, lesquelles les Mirzas & Ali Kuli Khan partageoient & ornoient, Nader ayant décoré ces princes de baudriers d'une immense valeur, & de bracelets enrichis de pierres précieuses sans nombre.

Comme Hérat avoit été le siège de l'empire de Chahrokh Mirza, fils de Timour Gourgan, cette capitale reçut de grands honneurs en faveur de ce nom, qui se trouvoit être celui du prince le plus chéri de l'Iran, Chahrokh Mirza fils aîné de Riza Kuli Mirza ; on battit à Hérat de la monnoie ornée de l'image & du nom du jeune prince.

Après trois mois de séjour à Hérat tous ces jeunes héros, ainsi que Nafralla Mirsa, eurent ordre de partir pour le Khorassan, & de s'y trouver à l'équinoxe de l'automne.

10 Juin.

Le vingt-cinquième du mois Rabiul'avel les bannières impériales furent déployées, & quittant les plaines de Kehereftan, s'avancèrent vers le lieu de leur destination, avec la furie de Bahman & l'intrépidité de Tehemten ; elles firent halte en Carezgah, place fameuse pour ses fortifications, & le Dimanche, premier jour de Rabiussani, atteignirent Kerapeté Badghis.

16 Juin.

Le jour de leur arrivée le prince Riza

Kuli Mirza, à la tête de son armée, vint au <sup>A. D. 1740.
Nad. 53.</sup> devant de sa Majesté, & eut l'honneur de  baisser les étriers sacrés ; son armée fut passée en revue par les yeux, semblables au soleil, du Sultan, qui, approuvant les services de son fils, lui fit présent d'un diadème & d'un bracelet enrichi de bijoux, & répandit à pleines mains des pierreries & des perles sur cette perle la plus précieuse de la conque de l'empire.

Sa Majesté demeura trois jours dans cette station, afin de mettre l'armée en ordre, après lesquels elle marcha vers Balkhe par la route de Marougiak Tchetchektouï & d'Endekhod ; le sept de Giumadi'laveli, les tentes furent ^{21 Juillet.} dressées dans un lieu nommé Kouchekhané à une parasange de Balkhe.

Aziz Kuli Beg, qui avoit long-temps servi l'état, étant mort dans le pays de Chouldoc, sa Majesté donna le gouvernement de Balkhe, avec le titre de Khan, à Neiaz Mohammed Kouche Begi son frère, & à son fils Kedäi Soltan le gouvernement d'Endekhod, après avoir nommé des commandans & des magistrats dans les districts de leur dépendance. Le douze du même mois, le puissant héros ^{26 Juillet.} entra dans Balkhe, & se logea dans l'édifice que l'illustre Prince Riza Kuli avoit nouvellement fait élever.

A.D. 1740.
Nad. 53.

Quelque temps auparavant onze cents barques avoient été construites, chacune assez forte pour porter deux ou trois milliers de poids ; le commandant en chef de Balkhe avoit reçu ordre de les remplir de provisions, & de les tenir prêtes sur la rivière Amivié ; quelques-unes de ces barques devoient être chargées d'artillerie ; & les canons aux bouches enflammées ainsi que d'autres instrumens de guerre devoient suivre l'armée par eau. Les conquérans étendards atteignirent Kelif le dix-sept du même mois, & les barques y arrivèrent en même temps ; alors quelques troupes s'embarquèrent, & passèrent la rivière avec ordre de marcher sur le bord opposé pour s'établir dans les stations qui leur étoient destinées.

Le vingt-sept, l'armée impériale campa dans la station de Kouki, un des défilés de Bokhara ; en ce lieu le fils d'Hakim Biatalik, qui étoit chef Emir du Touran, accompagné des gouverneurs d'Hissar, de Kirchi, & de Kifbi, ainsi que d'autres chefs de ce côté de la rivière Amivié, vint se présenter à la haute cour ; ils reçurent tous l'honneur de baiser le marchepied de l'auguste trône, & après avoir protesté de leur soumission, furent revêtus de splendides robes, & gratifiés de faveurs particulières.

De cette station, le prince Riza Kuli Mirza eut ordre de s'avancer à la tête de huit mille hommes à deux journées en avant, & de camper en Tchargiou jusqu'à l'arrivée de toute l'armée; Ali Kuli Khan fut envoyé du côté oriental de la rivière pour se poster vis-à-vis les troupes du prince, préserver ceux qui se soumettoient, & châtier ceux qui persisteroient dans leur obstination.

A.D. 1740.
Nad. 53.

Lorsqu'Ali Kuli Khan eut passé l'Amivié, plusieurs des tribus placèrent sur leurs cous le collier de l'obéissance; mais quelques autres, se départant de la voie droite, s'enfuirent, furent atteints, & subirent la mort ou la prison; & le conquérant retourna au camp avec ses captifs, comme autant de proies qu'il avoit saisies.

D'autre part, Riza Kuli étant arrivé en Tchargiou, trouva que les tribus de ces quartiers avoient été transplantées en Kharezme, & en Bokhara, ainsi ces autres proies sauvages ne tombèrent point dans les pièges de ces guerriers, chasseurs de lions.

Le Mercredi, huitième du mois Giuma- 12 Août.
di'lakhri, les tentes qui traversoient le monde furent dressées en Tchargiou; en l'espace de trois jours un pont très-fort fut construit sur l'Amivié, & les troupes victorieuses commencèrent à y défiler, une légion ayant été

A.D. 1740.
Nad. 59.

laissée pour garder Tchargiou, s'assurer du pont, & ramasser des provisions dans ces quartiers.

18 Août.

Le quatorzième, sa Majesté, ses courtisans, & sa garde privée, passèrent la rivière, dans des barques qui avoient été parfaitement construites par les artistes de l'Iran & des Indes ; on les avoit pourvues de toutes sortes de commodités, sur-tout la barque destinée au roi.

Hakim Biatalik, Visir & premier ministre du Touran, & les principaux de Bokhara, vinrent aussitôt à la noble cour, & baisèrent le haut marchepied ; ils furent honorés de magnifiques vestes, & d'autres marques de distinction : après avoir demeuré un jour, ils furent congédiés, Hakim ayant eu ordre d'amener Abou'l Feiz Khan roi de Bokhara au camp impérial, & de lui donner une pleine assurance de la faveur royale.

Ensuite l'armée marcha à Bokhara par la voie de Keracoul ; & le Dimanche, dix-neuvième, les tentes furent dressées à quatre parasanges de cette ville.

23 Août.

Quand Abou'l Feiz Khan vit qu'il étoit hors de son pouvoir de faire aucune opposition, & que l'armée de Turcmans & d'Ouzbeks, qu'il avoit rassemblée pendant si long-temps de toutes les parties de son royaume, avoit été subjuguée par la valeur de notre grand

héros, il connut qu'il n'avoit d'autre res-<sup>A.D. 1740.
Nad. 53.</sup> source que celle de la soumission. En conséquence, ce roi, suivi d'Hakim son vizir, de ses nobles, princes, & magistrats, fit sa sortie par la porte de l'obéissance; tournant le visage de l'espoir vers le céleste camp, il s'en approcha à une parasange de distance. Le Lundi, vingtième, après midi, une audience^{24 Août.} lui fut accordée; il baïsa l'auguste marchepied & remit son sceau & son diadème.

Comme Abou'l Feiz étoit de la famille de Genghiz, & de la race de Turcmans, il lui fut permis de s'asseoir dans l'assemblée brillante comme le ciel, &, par la polissure de la bonté de son vainqueur, la rouille de la tristesse fut ôtée de son ame. Après lui tous ses chefs & ministres furent admis en la présence sacrée, & ayant touché de leur front le glorieux parquet, ils furent renvoyés aux pavillons destinés pour le roi de Bokhara & sa suite.

Le Mercredi, vingt-deux du même mois,^{26 Août.} la puissante armée quitta sa station, & les tentes furent dressées à une demi-parasange de Bokhara; Abou'l Feiz Khan fut honoré d'une robe somptueuse, d'une écharpe tissue d'or, d'un ceinturon, d'un poignard enrichi de diamans, & d'un Cheval Arabe, dont les ornemens & les harnois étoient d'or; ses émirs

A.D. 1740.
Nad. 53.

& ministres eurent pour présens des manteaux, des sabres, des poignards, & plusieurs autres marques de la bonté royale.

Abou'l Feiz Khan ayant de son côté offert tout ce qui pouvoit être de quelque service à sa Majesté, elle ordonna qu'une grande multitude de Turcmans & d'Ouzbegs fussent montés & armés pour être passés en revue par son œil clair-voyant.

Ces troupes, avec leurs commandans, furent enrôlées dans l'armée victorieuse, & eurent ordre de se mettre en marche pour le Khorassan; quelques-uns des chefs & des gouverneurs furent envoyés avec leurs soldats à Samarcande, afin d'y lever des forces, & de les conduire en Khorassan par la voie de Tchargiou.

Personne n'ayant le pouvoir d'écarter son cou de la chaîne de la soumission, tous ces ordres furent exécutés; & vingt mille Turcmans & Ouzbegs de Bokhara, de Samarcande, & d'autres territoires du Touran, ayant eu l'honneur de faire partie de l'armée prospère, furent envoyés en Khorassan.

17 Septem-
bre.

Le quinzième du mois Regeb, Abou'l Feiz fut de nouveau décoré d'une robe resplendissante comme le soleil, & couronné d'un diadème enrichi de perles, en signe de la restitution de son royaume. Les districts au

nord de la rivière Amirvâ, ainsi que Ma-
 veranaher, lui furent assignés ; Téhargiou & A.D. 1740,
Nad. 53,
 les territoires du Sud, aussi bien que Balkhe
 & ses dépendances, furent annexés à l'empire
 de Nader.

Les anciens rois du Touran, de père en fils, n'avoient porté que le titre de Khan ; mais sa Majesté, par un excès de faveur, donna celui de Chah à Abou'l Feiz. Tous les gouverneurs des provinces du Turquestan étant mandés, vinrent avec soumission à la cour, y firent offre de leur service & furent confirmés dans leurs gouvernemens respectifs.

Ali Kuli Khan, ayant l'honneur d'être le neveu de sa Majesté, l'avoit suivie dans son expédition ; Nader Chah désira d'unir par un mariage cette perle de l'écaille royale à la famille d'Abou'l Feiz ; celui-ci tint ce dessein à grand honneur, &, selon la coutume des Turcmans, alla lui-même chercher sa fille qu'il tira de la chambre de chasteté, & demanda que cette aimable vierge, de la race de Genghiz Khan, fût unie à la famille impériale pendant l'heureuse expédition du Kharezme.

Il avoit été rapporté à sa Majesté que plusieurs Afgans des confins de Cabul s'étoient départis du sentier de l'obéissance ; en conséquence, elle envoya Thahmasp Kuli Khan,

A.D. 1740.
Nad. 53.

ancien serviteur de l'empire éternel pour être commandant & gouverneur des provinces du nord de l'Atek, depuis Tahta, Sind, & Peichaver jusqu'à Tibet, lesquelles provinces avoient été résignées par l'empereur de l'Indostan à celui de Perse. Ce gouverneur fut accompagné de plusieurs officiers & commandans, avec un détachement de guerriers courageux comme Beharam : il eut ordre de prendre la route d'Hissar, & de lever des troupes de Turcmans & d'Ouzbegs à Hissar & à Kadban, de se rendre en Khorassan, & de marcher de là contre les révoltés.

D'autres ordres furent dépêchés aux soubadars de Cabul & de Sind, ainsi qu'aux magistrats de ces provinces, pour les obliger de continuer dans la soumission aux commandemens du gouverneur Persan. Zecaria Khan, soubadar de Lahor & de Moltan, fut enjoint de venir à la rencontre de Thahmasp Kuli Khan sur les bords de l'Atek, & de consulter avec lui sur ce qui seroit le plus avantageux aux deux empires.

CHAPITRE III.

*L'Armée auguste marche contre le Kharezme.
Conquête de ce Pays faite par le puissant
Bras de l'Intrépidité. Événemens de ce
Temps.*

AUTREFOIS les frontières du Khorassan étoient souvent harassées & opprimées par des armées de Turcmans, & d'Ouzbegs du Kharezme : ainsi, sa Majesté douée du pouvoir de Dara, résolut de se venger de ces injures, & de punir ces outrages. Elle étoit confirmée dans ce dessein par l'arrogance d'Ilbars, prince de ces territoires, lequel dans l'absence de l'armée impériale avoit élevé sa tête sortant du collier de l'audace, & commis mille désordres dans le Khorassan.

A.D. 1740.
Nad. 53.

Après que les affaires du Turkestan furent réglées, le seize du mois Regeb, l'armée fortunée quitta les environs de Bokhara & de station en station s'avança vers le Kharezme. Quand elle eut atteint Khagé Kelassi, qui est à douze parasanges de Serkheser, sa Majesté reçut avis que les Turcmans du Kharezme

8 Septem-
bre.

A. D. 1740. sous le commandement de Mohammed Ali
Nad. 53.

~~~~~ Ochak, s'étant joints aux Ouzbegs de ces districts, étoient parvenus avec leurs forces à six parasanges de Tchargiou. A cette nouvelle, l'heureux monarque ordonna que les bagages le suivissent à petites journées, &, prenant avec lui un corps de troupes choisies, il sortit du camp pendant la nuit. A la première heure du jour ayant passé le pont, il attendit de l'autre côté de la rivière que tous ses soldats l'eussent aussi passé, ensuite il fit camper son armée dans le voisinage de Tchargiou.

23 Septem-  
bre.

Le jour d'après, Mardi, vingt-un du même mois, les bannières éclatantes comme le soleil furent élevées pour donner bataille à l'ennemi. L'après-midi de ce jour les vedettes découvrirent l'armée du Kharezme par la noire poussière qu'elle élevoit dans les airs. Aussitôt l'avant-garde des victorieuses troupes eut ordre de les attaquer, & de faire durer l'engagement jusqu'à ce que sa Majesté pût le rendre général en faisant avancer l'arrière-garde.

Peu après Nader Chah, quittant le centre de l'armée, s'avança à la tête d'un corps de vaillans guerriers dans la plaine du combat. Soudain les ennemis, étonnés par sa présence, recoururent à la fuite; leur fermeté fut

ébranlée jusques dans ses fondemens, ainsi A. D. 1740.  
Nad. 53. que les murailles d'une tour; ils furent submergés par les vagues dont les inondoient les légions victorieuses, & ils abandonnèrent le champ de bataille.

A l'aide de la divine Providence, & par le commandement royal, les hardis combattans poursuivirent les fuyards, consumèrent plusieurs d'entre eux, ainsi que des roseaux & des ronces, par le feu de leurs cineterres en mirent plusieurs dans les chaînes de la captivité, & les conduisirent aux tentes augustes.

Les Persans, après avoir vaincu ces arrogans ennemis, demeurèrent un jour dans cette station, afin d'examiner leur butin, & leurs prisonniers, & le lendemain ils retournèrent au camp royal.

Cependant, le prince Riza Kuli Mirza désiroit ardemment de voir son frère Nafralla Mirza, qui depuis son retour de l'Indostan avoit presque toujours séjourné en Hérat, & qu'il n'avoit pu rencontrer à la cour; il obtint donc la permission de se rendre à Meched avec Ali Kuli Khan.

L'armée de Nader Chah étant obligée d'attendre quelques troupes, & les bagages qui étoient restés derrière, demeura cinq jours en ce lieu. Dans cet intervalle, sa Majesté ordonna que les barques, chargées de l'artillerie

A.D. 1740.  
Nad. 53.

& des provisions, côtoyassent la rivière Amié-  
vié, & prissent, en suivant l'armée, la route  
du Kharezme.

30 Septem-  
bre.

Le Mardi, vingt-huitième du même mois,  
les conquérans étendards quittèrent les bords  
de cette rivière avec une pompe royale, &  
le treizième de Chaaban les tentes furent  
dressées dans un lieu nommé Divéyouffi, qui  
étoit le commencement des territoires du  
Kharezme.

Ilbars, prince de ce pays, étoit alors dans le  
château de Hezarefb à trois parasanges de  
Divéyouffi ; il s'étoit préparé pour donner ba-  
taille avec ses troupes, de Turcmans & d'Ouz-  
begs, rassemblées de Dechet, Kharezme, &  
Aral.

En conséquence, sa Majesté s'arrêta trois  
jours à Divéyouffi dans l'espoir d'attirer Ilbars  
hors du château ; mais l'ayant attendu en vain,  
elle laissa son bagage, ses munitions, & ses  
barques de provisions dans leur station, & le  
16 Octobre. seize de Chaaban, s'approchant d'Hezarefb,  
elle planta son camp à une demi-parasange  
de ce château : là, on vint lui apprendre, que  
le prince Ilbars, raffermissant le pied du cou-  
rage, persistoit dans la résolution de se dé-  
fendre.

Comme cette place étoit extrêmement forte,  
& presqu'imprenable, il auroit été imprudent

de l'attaquer ; ainsi le grand conquérant en abandonna le dessein, & marcha le jour d'après vers Kheïou, le siège de l'empire du Kharézme, & le centre de ce royaume, imaginant que ce mouvement ébranleroit la chaîne de la résolution d'Ilbars, & le feroit fortir de son fort.

A.D. 1740.  
Nad. 53.

En effet, lorsque l'armée royale eut avancé d'une station, Ilbars quittant Hezarefb se mit à fuir le rivage de l'Amivié, dont la crainte ne lui permettoit pas de s'éloigner : mais une compagnie des tribus de Yemout, de Tekké, & autres Turcmans du pays, osèrent s'écarter de la voie de la prudence, & s'avancèrent plus loin. Sa Majesté, en ayant été avertie, laissa l'armée dans le lieu où elle étoit, s'avança à la tête d'un détachement de guerriers chasseurs de lions, & coupa le chemin aux téméraires ennemis ; plusieurs d'entre eux furent pris, plusieurs tués : le reste s'enfuit vers Ilbars, que se retira avec précipitation dans le château de Khankah, une des cinq forteresses du Kharézme, situé entre Hezarefb and Kheïou, devant lequel il fixa son camp.

Les troupes impériales demeurèrent tout ce jour sur le champ de bataille, & le matin s'avancèrent pour attaquer Khankan. A la troisième heure, les courriers affamés de carnage firent entendre leur trépignement autour du château ;

A. D. 1740.  
Méd. 43. alors Ilbars réduit à l'extrémité vint présenter bataille avec ses Ouzbeks, les Turcmans, & toute son artillerie.

Dès que le commandement royal fut donné, les Persans tombèrent avec furie sur l'ennemi, & avec l'aide du Créateur, & l'éternelle prospérité du puissant conquérant, les Kharezmiens furent défaits. Un grand nombre d'entre eux furent conduits par les guides des cimenterres dans le séjour de la mort, le reste, que le même sort menaçoit, au lieu d'entrer dans la forteresse, se mit à fuir à travers les champs ; mais la plupart furent tués ou pris avec leurs chefs, par les troupes qui les poursuivirent. Ilbars, avec ses Ouzbeks, se mit à couvert dans le château.

Cependant, l'infanterie Persane ayant eu ordre d'attaquer le camp ennemi des quatre côtés, se saisit à l'instant de leurs tentes, de leur artillerie, de leurs trésors, & fit prisonniers plusieurs soldats, qui étoient restés dans les tentes.

Ensuite les foudroyans canons, et les enflammés mortiers jouèrent pendant trois jours contre le château, & consumèrent la substance & la patience de ceux qui le défendoient. Les ingénieurs commencèrent en plusieurs endroits à creuser la terre pour faire des mines ; les bombes ébranlèrent les murs avec violence,

& les tours furent presque sapées. Enfin, les A.D. 1740,  
Nad. 53. hardis guerriers, avec la fureur de Baharem, se préparèrent pour l'assaut.

La garnison, se trouvant entièrement plongée dans le précipice de la calamité, demanda à se rendre, ainsi que plusieurs chefs des Ouzbegs, & le vingt-quatre du mois, ils vinrent 20 Octobre. humblement se prosterner devant la cour qui défend le monde. Ilbars, voyant le naufrage de son vaisseau & les jours de sa prospérité obscurcis, voulut néanmoins demeurer derrière le rempart de son obstination, & refusa de sortir.

Le lendemain sa Majesté envoya quelques soldats pour tirer du château, de gré ou de force, ce malheureux ainsi que ceux qui étoient demeurés avec lui.

Le clémence du généreux monarque étoit si grande, que rarement il tiroit l'épée du châtiment contre l'ennemi foible ou accablé ; mais Ilbars avoit été encouragé de toutes parts à la soumission. Lorsque la royale armée étoit en Bokhara, Chah Abou'l Feiz, roi du Touran, avec le pouvoir d'Afrasiab, lui avoit envoyé plusieurs fidèles messagers pour l'exhorter à l'obéissance ; quelques-uns, pour le même sujet, lui avoient été dépêchés de Tchargiou : au lieu de profiter de leurs avis, il les avoit tous fait mettre à mort.

A. D. 1740.  
Nad. 53.

Ces motifs obligèrent sa Majesté de se départir de sa clémence accoutumée & d'ordonner que le sang innocent fût vengé sur Ilbars, & sur vingt des perturbateurs du repos de l'empire, qui, comme lui, méritoient la mort.

Sa Majesté donna la principauté du Kharezme à Taher Khan Nevadeh Genghizi, cousin du roi du Touran, & fidelle serviteur de l'empire ; les Ataliks & les Itaks furent nommés ministres de ces contrées.

Dans le nombre des accidens qui arrivèrent alors, fut celui-ci ; le bruit s'étant répandu dans le camp que l'ordre avoit été donné pour le pillage, un parti considérable de soldats se hâta d'entrer dans le château pour le piller ; mais l'Empereur l'ayant appris fit trancher la tête à trente d'entre eux dans la salle des gardes.

Avant sa dé faite, Ilbars ayant envoyé à Kizak & à Aral, pour demander du secours, Abou'l Kheir Khan, prince de Kizak, s'étoit avancé avec un corps de troupes composé de Kizakiens, & d'Ouzbegs d'Aral ; il avoit déjà atteint Kheïou, capitale du Kharezme, quand il apprit la situation des affaires : sur cela il envoya des messagers de confiance pour porter des paroles de soumission & d'obéissance à la très-haute cour : mais à peine ces messagers étoient partis, que,

faïssant la première occasion, il avoit tourné le cheval de la fuite vers Kizak.

A.D. 1740.  
Nad. 53.

Quand cette nouvelle parvint à l'oreille sacrée, les bannières conquérantes du monde furent déployées sur le chemin de Kheïou, place fameuse pour ses fortifications, & où les Ouzbeks avoient un grand amas de provisions.

Ce château avoit même été entouré d'un profond fossé pour en éloigner les Persans : mais ceux-ci passoient à travers des murs de feu avec plus de vitesse que les eaux, & traversoient les eaux avec plus de violence que ne fait la tempête.

Les Ouzbeks, se reposant donc sur leurs forces, se résolurent à la défense. Aussitôt les tentes impériales furent dressées autour du château, qui fut étroitement bloqué ; des fossés furent creusés de toutes parts, & l'eau s'écoula dans la plaine ; les ouvriers, retroussant les pans de la robe de la diligence, mirent en trois jours les tranchées entièrement à sec.

Les puissantes batteries furent alors dressées ; & quatre jour après que les boulets de canons & les bombes eurent incessamment tombé sur la garnison, ces misérables s'aperçurent qu'au lieu de leurs eaux, ils s'étoient plongés dans des lacs de feu : aussi vinrent-ils dans le milieu de ce quatrième jour apporter les clefs de

A.D. 1740.  
Nad. 53. leur forteresse au camp impérial, & leur soumission fut reçue avec bonté & clémence.

Sa Majesté choisit quatre mille jeunes Ouzbeks, &, les enrôlant dans sa victorieuse armée, les envoya au Khorassan ; elle rassembla tous les esclaves qui avoient été pris en Khorassan pendant le cours du dernier règne, & les rendit à ceux de leurs parens que se trouvoient alors. Comme un grand nombre de Russes avoient jadis été faits captifs, elle leur donna aussi leur liberté, les laissant les maîtres d'aller où il leur plairoit. Il avoit été fait douze mille prisonniers en Khorassan, dont quatre mille étoient dans la citadelle de Kheïou ; à ceux-ci on fournit des chevaux, des bêtes de charge, & des provisions, pour les conduire dans leur propre pays, leur assignant pour habitation une ville à quatre parasanges d'Abi-verd dans un lieu nommé Tchechemé Gelen-giah, que les architectes de sa Majesté avoient bâti, & qui depuis porta le nom de Kheïouabad.

L'Empereur demeura dans le Kharezme pendant plusieurs jours pour en régler les affaires ; &, ayant trouvé que, donner une armée furnuméraire au prince de Kharezme, ce seroit un trop pesant fardeau pour les habitans de ce pays, il se contenta de recevoir

les plus fortes protestations d'obéissance & de <sup>A D 1740.</sup>  
 fidélité de la part de leurs chefs : ainsi il ne <sup>Nad. 53.</sup>  
 laissa à ce prince qu'un corps de troupes de  
 ses propres territoires ; &, le dix-sept du bien-  
 heureux mois de Ramazan, il tourna les reines  
 de son courfier, & parvint à Tchargiou le  
 quatre du mois Chaval.

Dans ce lieu se rendit Hakim Biatalik, pre-  
 mier ministre de Chah Abou'l Feiz, roi de  
 Touran, chargé de la part de ce roi d'une am-  
 bassade, & de plusieurs présens ; il y fut reçu  
 avec de grands honneurs, & des marques de  
 distinction, & ensuite congédié. L'armée  
 partit de Tchargiou, & vint à Mérrou ; là,  
 Neïaz Mohammed Khan, prince de Balkhe,  
 fut mandé, ainsi que le gouverneur d'An-  
 dekhod, & les chefs de ces quartiers : ils re-  
 çurent des instructions pour régler les affaires  
 de leurs gouvernemens.

Après ces arrangemens, les augustes troupes  
 se mirent en marche pour Mechehed, elles  
 passèrent par Kelat, par Meïab, & par Kiope-  
 kab, pays qui étoient autrefois l'habitation de  
 sa Majesté.

Quoique Nader Chah eût déjà embelli Ke-  
 lat par les plus superbes bâtimens, il donna de  
 nouveaux à ordres ses ouvriers pour y bâtir  
 des marchés, des places, des bains, mosquées,  
 & des écuries. De ce lieu il envoya un gou-

A. D. 1740.  
Nad. 53.

verneur, & des officiers convenables à Kheï-ouabad, & joignit aux anciens habitans du pays les captifs qu'il y avoit transplantés de Kheïou.

Ayant ainsi réglé toutes choses, sa Majesté s'avança par la route d'Acheretabad en Khabouchan & Rarkan ; elle passa plusieurs jours dans ces agréables marches, &, étant arrivée en Khorassan à la fin du mois Chaval, vint augmenter le lustre de la demeure sacrée de Mechehed.

Après la conquête de l'Indostan, sa Majesté avoit fait vœu de donner à une mosquée une lampe enrichie de pierreries : en action de grâce pour ses victoires dans le Turquestan, elle avoit promis d'y placer une ferrure ornée de pierres précieuses, & ce fut dans Mechehed qu'elle remplit ses saints engagemens.

Peu de jours avant l'arrivée de l'armée royale à Mechehed, un ambassadeur extraordinaire des Indes présenta à Nader Chah une lettre d'amitié de la part de Mohammed Chah, avec divers présens, parmi lesquels étoient plusieurs files d'éléphans ; il étoit aussi chargé d'un écrit par lequel cet empereur assignoit à sa Majesté les revenus des districts du Sud & du levant de l'Atek, qui avoient autrefois appartenus aux soubadars de Tahta & de Cabul.

Il avoit déjà été accordé que les districts des deux côtés de l'Atek seroient divisés entre les deux empires, & que les revenus du gouvernement de Lahor seroient donnés pendant trois ans à la Perse ; mais que, ce temps expiré, ils reviendroient à l'empereur des Indes : on avoit disposé de la même manière des revenus de Tahta, & de Sind. Cependant, Nasser Khan, qui se trouvoit dans l'armée Persane au retour de l'Indostan, avoit fait des instances à sa Majesté pour qu'elle annexât les revenus du Cabul à son empire, ce qu'elle avoit généreusement refusé.

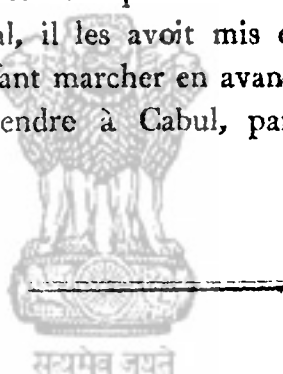
A.D. 1740.  
Nad. 53.

C'étoit en reconnoissance de cette grandeur d'ame que Mohammed Chah, d'ailleurs, pénétré du sentiment qu'il devoit aux faveurs reçues de Nader, lui avoit envoyé cet ambassadeur, avec ordre aux soubadars de Tahta, Lahor, & Sind, de soustraire, des revenus appartenans à l'empire des Indes, la valeur de cent vingt mille *tomans*, & de les annexer pour jamais à l'empire Persan. Le grand Visir Kamreddin Khan, les Emirs de l'Indostan, les soubadars de Lahor & de Moltan, avoient aussi saisi cette occasion pour faire des dons précieux à Nader Chah.

Cet ambassadeur fut donc traité splendidement, & congédié avec les plus grandes marques d'honneurs. Dans le même temps

A.D. 1740.  
Nad. 33.

Thahmasp Kuli Khan, commandant en chef de Cabul, qui avoit été envoyé contre les troupes obstinées de Touran, fit favoir à la glorieuse cour, que les Ouzbeks de Katagan s'étoient d'abord soumis, quoiqu'avec la trahison dans le cœur ; qu'il avoit découvert leur dissimulation, & les en avoient punis, en détruisant plusieurs d'entre eux avec son impitoyable sabre : mais qu'après en avoir choisi un certain nombre pour les enrôler dans le service royal, il les avoit mis en ordre ; & que, les faisant marcher en avant, il alloit lui-même se rendre à Cabul, par la route de Bamian.



#### CHAPITRE IV.

*Les Etendards qui subjuguent le Monde quittent le Khorassan, & s'avancent vers le Daghestan. Transactions de ce Temps.*

L'AME rayonnante de sa Majesté avoit résolu de venger la mort d'Ibrahim Khan d'heureuse mémoire sur les coupables Lekzies de Giar & de Tellé. C'étoit dans ce dessein, comme il a été déjà dit, que Gani Khan, gouverneur de

Naderabad, avoit été envoyé contre eux à la tête des Afgans Abadalis. Lors donc que sa Majesté se fut reposée de la conquête de Kharezme, elle ordonna qu'un corps considérable de troupes, sous la conduite d'habiles commandans, allassent d'abord porter dans Chirvan & dans Derbend les flammes de son ire, & les entretinssent dans de continuels combats jusqu'à l'arrivée de l'armée entière ; les Ouzbegs de Touran & de Kharezme furent aussi détachés des forces impériales, s'embarquèrent sur cette mer aux vagues de fer, & flottèrent dans l'océan de la guerre.

A.D. 1740.  
Nad. 53.

L'armée royale demeura deux mois en Khorassan en de perpétuelles réjouissances ; enfin sa Majesté confia les affaires de cette province au prince Nasralla Mirza, &, le Mercredi vingt-sixième de Zou'lheggé au soleil couchant, les magnifiques bannières furent déployées pour cette nouvelles expédition.

23 Février,  
1741.

Comme les provisions de Nichapour & de Sebzovar avoient été consommées par les Ouzbegs & les Kharezmiens, & comme cette année on ne trouvoit que peu de fourrages dans la route qu'on devoit naturellement prendre, & qu'il y en avoit abondamment dans d'autres provinces ; il fut décidé que l'armée passeroit par Khabouchan, par Afterabad, &

A.D. 1741.

Nad. 54.

28 Février.

par Mazenderan ; ainsi, le second du mois Moharrem 1154, les très-glorieuses tentes furent dressées dans la station d'Aliabad Khabouchan.

---

## CHAPITRE V.

*Événemens de l'Année de la Poule, répondant à celle de l'Hégire 1154.*

LA nuit du Mardi troisième de Moharrem, après la troisième heure, le roi des rois ordonna aux trésoriers de la nature de célébrer l'entrée du soleil dans le signe du Belier, en parsemant d'étoiles d'or l'étendue argentée du firmament.

Les exécuteurs de la volonté divine couvrirent la terre d'un tapis de roses tiffu d'arbustes & de fleurs, tandis que l'astre du jour, comme un glorieux sultan, s'appuyoit sur son nouveau trône. Les bienfaites ondées ranimoient les roses, & leur donnoient une douce fraîcheur. L'haleine du Zéphyr agitoit la tulipe siégeant sur le trône couleur d'émeraude de sa tige, & secouoit la rosée dont ses

feuilles étoient chargées. Le printemps, ainsi qu'un habile général, rangeoit en bataille les lis & les anémones ; & l'agréable souffle du vent du couchant chassoit les tempêtes du mois de Deï.

A.D. 1741.  
Nad. 54.

Cependant l'armée victorieuse dressoit ses tentes, qui ressembloient aux fleursprintanières, tantôt sur le bord des déserts, tantôt sur le penchant des collines.

Quand les troupes eurent atteint Semelkan, le temps changea, & au besoin de pluie succéda la disette de provisions. Pendant six stations, les plaines arides n'offrirent ni herbes ni fourrages ; les bestiaux mouroient de faim, & plusieurs chevaux périrent au passage des rivières. Enfin, comme à chaque saison rigoureuse en succède une favorable, & qu'il n'est nulle difficulté sans secours, en arrivant à Cheherec Craili on trouva les bordures des plaines, semblables au giron d'une personne qui cueille des bouquets, remplies d'herbes & d'arbustes fleuris ; en ce lieu le camp auguste jouit du bien-être & du repos, après tant de peines & d'inquiétudes.

Sa Majesté, continuant sa marche à petites journées, fit ensuite dresser ses tentes victorieuses au nord de la rivière Kerkarr du côté du désert, où elles restèrent jusqu'à ce que les animaux fussent recouvrés de leurs fatigues.

A. D. 1741. Alors un messager arriva de la part des com-  
Nad. 34. mandans envoyés à Giar & à Tellé ; il informa sa Majesté que les ferres de la fortune & le puissant bras de la prospérité avoient totalement châtié les tribus rebelles, & leur avoient ouvert les portes de la destruction.

Ces rebelles, comme il a été déjà dit, étoient les Lekzies de Giar & Tellé, notés par leurs révoltes & leurs séditions ; ils occupoient le côté du midi du mont Alborz, une des plus fameuses montagnes du monde, & dont le sommet frappoit le firmament. Les commandans, envoyés contre eux, étoient arrivés le 10 Février. quinze de Zou'lheggé sur les bords de la rivière Kanik ; à leur approche les Lekzies avoient fortifié trois places, Giar, Giarouk, & Agziser ; ils avoient mis dans chacune une garnison assez considérable, non seulement pour s'opposer aux Persans, mais aussi pour pouvoir espérer de les battre.

Les troupes royales avoient d'abord attaqué Giar, & rendu compagnons de la mort plusieurs soldats ennemis ; les autres avoient abandonné le fort, & s'étoient retirés à Giarouk. Là, après de perpétuelles escarmouches pendant plusieurs jours, où un grand nombre des Lekzies périrent, ces malheureux furent contraints à gagner leur troisième refuge, situé sur la cime de la montagne.

Cette place, presque inaccessible par la quantité de bois & d'arbres qui l'entouroient, avoit un passage très-difficile nommé la gorge d'Agziser, où le soleil voyageur pouvoit à peine monter, & où le léger courlier de la lune ne pouvoit passer.

A.D. 1741.  
Nad. 54.

Ce fut pourtant de ce côté que les Abdalis avoient demandé à commencer l'attaque avant l'arrivée du corps de l'armée, & qu'ils avoient combattu depuis le matin jusqu'au soir aux dépens de la vie de plusieurs des deux partis. A minuit les soldats, soutenus d'un courage indompté, avoient commencé d'escalader les murailles, ainsi qu'une prière exaucée monte à la demeure des cieux. Les Lekzies, sans perdre de temps, faisoient rouler de grosses pierres sur les assiégeans, & laissoient tomber sur eux une pluie de flèches & de balles, sans pouvoir faire reculer les courageux héros & les empêcher de gagner terrain.

Quoique cent Abdalis eussent été ou tués blessés, néanmoins, avec l'aide de la Providence, ils avoient pris le fort ; & les vaincus, voyant toute issue fermée pour eux du côté du nord de la montagne, s'étoient en grand nombre précipités du haut des monts dans la caverne du néant. Enfin tous ces malheureux avoient été ou massacrés, ou faits captifs ; leurs ha-

A.D. 1741.  
Nad. 54.

bitations, leurs places fortes avoient subi la violence du vainqueur, & avoient été rasées jusques dans leurs fondemens, de manière que nulle trace d'eux n'étoit restée.

En récompense d'une telle victoire, sa Majesté envoya deux cents mille roupies, & des robes splendides, pour être distribuées aux officiers & aux soldats de cette heureuse armée, accompagnant ces dons d'une lettre remplie de bonté.

Quelques jours après les mêmes commandans firent savoir à sa Majesté, qu'ils avoient aussi battu les Lekzies de Tellé ; qu'après les avoir poursuivis jusqu'à la rivière Semour, ils en avoient fait un grand carnage dans un lieu nommé Kassour, rendant captives leurs familles, & nettoyant les plaines de Giar & de Tellé de cette séditieuse tribu ; mais qu'enfin, à leur retour, par l'ordre du destin, deux cents Persans avoient péri dans les neiges.

Après toutes ces nouvelles, l'armée royale quitta les bords du Kerkan, & passant par les dehors d'Astrabad, arriva à Echeref, lieu agréable, où elle se reposa pendant trois jours, & poursuivant son dessein, elle continua sa marche par la voie de Sovad.

Dans le nombre des événemens remarquables de cette année fut le danger que sa Ma-

jesté courut en Mazenderan, dont les provinces fortifiées sous les anciens rois confis-  
toient en bois & en épaisses forêts.

A.D. 1741.  
Nad. 54.

Un Dimanche, vingt-huitième du mois <sup>3</sup> Mai. Sefer, lorsque la conjonction de Mars & du soleil eut succédé à celle des deux planètes de mauvais augure, Nader avec son Haram, sa suite, & une compagnie de ses gardes, ayant passé le Pel Sepid, ou Pont blanc, se trouva dans le district de Sovadkouk entre Zirab & Pchigian, près du château d'Olad, place dont fait mention le poème héroïque Chahnamé. En ce lieu un misérable, s'étant mis en embuscade derrière un arbre, à vingt pas de distance, prit l'invincible Sultan pour le but de son mousquet.

La Providence divine préserva la vie du héros ; mais la balle rasant son bras droit y fit une légère blessure d'environ un pouce de largeur, &, passant sur sa main, alla frapper son cheval à la tête, lequel s'abattit aussitôt. Le prince Riza Kuli Mirza, & les gardes de sa Majesté, confondus d'un tel accident, se hâtèrent de courir après le traître, mais il leur échappa à travers les bois, & ils perdirent ses traces dans l'épaisseur de la forêt. Ainsi les soins de l'Eternel repoussèrent avec le bouclier de sa merci les traits du danger lancés contre ce conquérant ; ainsi ils détournoient les

A.D. 1741.  
Nad. 54.

~~~~~  
bouffées de vent qui souffloient contre la lampe illuminatrice du monde, vérifiant ce que dit le livre sacré, “ Ils désiroient d’éteindre “ avec leur souffle la lampe de Dieu, mais “ Dieu a rendu sa lumière parfaite.”

Mai.

Pour en revenir à notre narration ; quand l’armée fut parvenue en Tehran, Riza Kuli Mirza eut ordre d’y établir ses quartiers d’été & de résider dans cette province, dont les revenus lui furent destinés. Vers le milieu de Rabiul’avel les troupes royales arrivèrent à Kazvin, où ayant séjourné quinze jours, elles se mirent en marche pour Kebla par la route de Keratchédague & Berdá, & de là allèrent en avant par Chadaghi. Sur la route, les chefs des tribus des Lokzies, qui s’étoient retirés sur la pointe des rochers d’Alborz, & dans les lieux inaccessibles du Daghestan, vinrent au camp, & eurent l’honneur de baiser le marchepied du trône de sa Majesté ; ils promirent obéissance, service, & tribut.

Sept.

Dans le commencement de Giumadi’lakhri les tentes furent fixées aux extrémités du Daghestan, où sa Majesté apprit les désordres arrivés en Kharezme, & le meurtre de Taher Khan, prince de ce pays, dont voici le détail,

Quand l’armée étoit en Kharezme, une bande d’Ouzbegs & d’Araliens obstinés, qui en habitoient la partie septentrionale, confinant

à Kizak, s'enfuirent à l'approche des conquérans : alors Pourali, fils d'Abou'l Kheir Khan étoit prince de Kizak ; il joignit les fugitifs, assiégea & prit le château de Kheïou, tua Taher Khan & plusieurs des commandans royaux, après quoi il s'empara de la principauté de ces contrées.

A.D. 1741.
Nad. 54.

Sur ces nouvelles, sa Majesté ordonna au prince Nafralla Mirza, ainsi qu'à plusieurs officiers, de conduire les troupes du Khorassan contre ces rebelles, & de reprendre les territoires qu'ils avoient envahis ; elle nomma Mohammed Ali Khan Kirklou, & Hagi Seïfeddin Khan Beïat, directeurs de la maison du prince, & les ayant instruits de ses intentions, les envoya en Khorassan avec ordre de faire les préparations nécessaires pour cette expédition, de se rendre pour le jour du nouvel an en Kharezme, dans l'armée du prince.

L'armée impériale ayant séjourné un mois entier à Gazikmouk, Khasfoulad Khan, Serkhaï, Oïmeï, & plusieurs autres chefs, vinrent au glorieux camp, & baisèrent le sacré marchepied : leur soumission leur mérita de grandes faveurs de sa Majesté ; ils en reçurent de magnifiques robes, & des chevaux avec des caparaçons d'or.

Au commencement du mois Regeb, Nader Septembre. Chah marcha contre les rebelles d'Oar, qui

A. D. 1741. habitoient la partie la plus reculée du Daghestan, joignant la Circassie. Il est impossible pour le courrier de la plume de traverser la vallée de la description de ces routes difficiles & raboteuses.

L'entière étendue de ce pays est de douze jours de marche, dans laquelle on ne trouve pas un seul terrain uni, & à peine un sentier où deux soldats d'infanterie puissent passer de front ; dans le plus fort de l'été, les collines y sont rarement dépourvues de neige, & ses plus extrêmes chaleurs sont semblables à l'hiver des autres contrées.

L'armée ayant demeuré quinze jours dans ces quartiers pour punir les rebelles, il arriva qu'une troupe de soldats, faute de guides habiles, se trouvèrent dans un lieu inconnu entre des monts couverts de neige, où, en étant venus aux prises avec l'ennemi, quelques-uns d'entre eux revinrent dans les régions heureuses, tandis que d'autres tombèrent dans celle de la misère.

C'étoit alors le temps de l'entrée du soleil dans le signe du Scorpion ; & la violence des neiges & des pluies empêcha l'armée royale d'achever la réduction de la tribu d'Oar ; en conséquence elle quitta sa station, & Serkheï, avec sa famille, la suivit à Derbend.

Au commencement de la marche de l'Em-

pereur contre la tribu d'Oar, Osmeï avoit été A. D. 1741.
Nad. 54. envoyé à Kerakeitaf pour transplanter quelques familles de Lekzies, & pour faire parmi eux des levées de soldats qui devoient venir joindre le corps d'armée à Derbend. Nader, à son retour, & lorsqu'il étoit dans le voisinage de Tcherag, district du Daghestan, apprit que ces troupes, après avoir quitté Kerakeitaf, & en traversant les forêts, avoient, à l'instigation d'Osmeï, été attaquées par une compagnie de Lekzies, & que ne pouvant former un corps dans ces étroits défilés, elles avoient été battues, & avoient perdu leurs bêtes de charge, & leurs chevaux.

Cette nouvelle souffla le feu de la colère dans l'ame de sa Majesté, & la fit résoudre de ne point tourner ses étendards d'un autre côté jusqu'à ce qu'elle eût subjugué des rebelles si opiniâtres. Elle ordonna donc qu'on amassât des provisions depuis Teflis, aussi loin que Tauris, Khelkhal, & Ardebil, & qu'avec de l'artillerie on les fit parvenir le cinquième de 5 Octobre. Chaaban, au camp en Derbend sur des bêtes de charge.

Le quatorzième, l'Empereur, laissant le 14 Octobre. camp & les bagages, marcha à la tête d'un escadron vers Kerakeitaf, fit construire des forts depuis Derbend jusqu'aux extrémités du

A.D. 1741.
Nad. 54.  pays des Lekzies, à la distance de deux ou trois parasanges l'un de l'autre, dans chacun desquels il laissa des troupes avec ordre de se saisir de tous les territoires de ces rebelles, & de les poursuivre jusqu'à ce qu'ils fussent anéantis.

8 Novem-
bre.

Le dix de Ramazan, sa Majesté retourna à l'armée ; &, ayant choisi ses quartiers d'hiver en un lieu rempli d'eau & de fourrages, y établit son camp ; elle y plaça son sérail, commandant aux chefs de son armée de se bâtir des maisons de tûmbre & de canne, pour se mettre à l'abri des rigueurs de la prochaine saison.

Voici à présent ce qui arriva d'heureux pendant ces temps.

On a vu que dans les forêts du Mazenderan il avoit été tiré un coup de mousquet sur la personne sacrée de l'Empereur : la tribu de Taimni avoit été soupçonnée de cet attentat, parce qu'alors quelques-uns d'entre eux avoient pris la fuite ; les fugitifs, poursuivis, avoient été pris sur les confins d'Oubé & de Chafilan, & conduits devant la présence royale. On avoit appris d'eux qu'un serviteur de Dilaver nommé Neikcadem avoit fait cette horrible entreprise à l'insligation d'Aka Mirza fils de Dilaver ; celui-ci fut puni comme il le méri-

toit, tandis que l'affassin Neikcadem sauva sa ^{A.D. 1741.}
vie par une sincère confession de son crime, ^{Nad. 54.}
& eut seulement les deux yeux arrachés.

Un ambassadeur de Mohammed Chah, puissant empereur de l'Indostan, arriva au camp, chargé de présenter de riches dons à sa Majesté, & pour la féliciter de ses conquêtes du Touran & du Kharezme : il fut reçu, & congédié avec de grands honneurs.

D'un autre côté, Nezif Effendi & Menif Effendi furent envoyés par la Porte, accompagnés d'Hagi Khan, ambassadeur de sa Majesté en Turquie, & ils parvinrent à la haute cour dans le mois de Zou'lkadé.

Nader Chah avoit auparavant reçu une lettre de l'empereur Ottoman, qui refusoit l'établissement de la secte de Giafer, & la demande d'ériger un cinquième pillier dans la mosquée de la Mecque.

En conséquence, il fit la réponse suivante :

“ Avant que l'empire de l'Iran appartînt
 “ aux Sultans Turcmans, quelques provinces
 “ de la Natolie, des Indes, & du Turquestan,
 “ furent annexées à cet état. Lorsque par
 “ les décrets du sort cet empire eut été trans-
 “ féré à la race de Sefevi, Balkhe, & ses dé-
 “ pendances, tombèrent en la possession des
 “ Ouzbegs, l'Irak en celle des Arabes ; Cabul

A.D. 1741.
Nad. 54.

“ passa sous la domination des empereurs de
“ l’Indostan ; Diarbectr & une partie de
“ l’Azarbigian obéirent à la Porte ; les limites
“ entre Timour & les anciens empereurs
“ furent reconnues & rétablies. Quand, par la
“ faveur de la Providence, nous fûmes élevés
“ au trône de Perse, notre dessein fut, avec
“ l’aide du ciel, de réunir à l’empire toutes
“ ces provinces qui en avoient été démem-
“ brées ; excepté celles qui étoient possédées
“ par les Turcs. Nous désirâmes que sa Ma-
“ jesté l’empereur Ottoman acceptât d’abord
“ notre proposition relative à la cinquième
“ secte, comptant de resserrer par là les nœuds
“ de l’amitié qui unissoient les deux empires,
“ de manière que tout sujet de dissention fût
“ anéanti entre nous, & que les possessions
“ des deux souverains demeurassent inalté-
“ rables. Comme notre juste demande ne fut
“ pas acceptée, & que nous persistons à croire
“ que l’établissement de la cinquième secte as-
“ surera la paix entre les vrais croyans, &
“ comme l’empereur des Turcs est le Calife,
“ de la vraie religion, nous sommes bien aises
“ de manifester à tous nos secrètes intentions ;
“ & nous déclarons, qu’avec une inclination
“ amicale & fraternelle, nous sommes résolus
“ d’aller nous-mêmes en Turquie, espérant

“ que dans une conférence entre nous & l'em-
“ pereur Ottoman nous conclurons cette grande
“ affaire à notre mutuelle satisfaction.”

A.D. 1741.
Nad. 54.

Pendant que tout ceci se passoit, Osmeci, qui tâchoit d'obtenir grâce pour sa trahison, envoya son fils & deux de ses filles en otage à la cour, sous la conduite de plusieurs de ses chefs. Enfin les affaires du Daghestan étant presque terminées, Nader Chah congédia les Effendis chargés de sa lettre.

Cependant, dans les faveurs que le roi des rois conféroit à sa Majesté, celle de la préservation de son armée fut toujours marquée visiblement. Au plus fort de l'hiver, lorsque la neige & les pluies ne cessoient avec leurs longs fils d'ourdir un blanc manteau pour couvrir les plaines, des provisions étoient apportées de toutes les contrées de l'empire, & remplissoient le camp d'une telle abondance, que l'armée aussi nombreuse que les étoiles eut tout à souhait, malgré l'âpreté du froid, & la stérilité du pays.

Quoique dans les plaines de Mogan (comme il a été déjà raconté) la secte erronée, qui avoit autrefois prévalu, eût été expulsée de l'Iran, toutefois pour confirmer ce changement de religion, sa Majesté trouva bon de faire publier depuis Derbend jusqu'aux extrémités des pro-

A.D. 1741. vinces de Cabul & de Peichaver, une ordon-
 Nad. 54.
 nance royale dans ces termes :

“ Que tous les gouverneurs, chefs, & savans
 “ aussi nombreux que les Cherubins, que tous
 “ les explicateurs des lois, les magistrats des
 “ cités, les pères de familles, les commandans,
 “ ainsi que tous les habitans de l’empire sacré,
 “ enfin tous ceux qui, se reposant sous l’ombre
 “ du palais éternel de notre empire, espèrent
 “ en notre protection, sachent, que, dans l’an-

A.D. 1500. “ née 906, Chah Ismaïl Sefevi, ayant entraîné
 “ les peuples comme des troupeaux à suivre
 “ ses innovations, posa parmi eux les fonde-
 “ mens de l’hérésie, que par là il ralluma la
 “ haine parmi les vrais croyans, & éleva
 “ l’étendard de la dissention, de manière que
 “ le sang des fidèles fut répandu de tous
 “ côtés ; que pour ces raisons, lorsque dans la
 “ grande assemblée des plaines de Mogan,
 “ les peuples de l’Iran nous supplièrent d’ac-
 “ cepter l’empire, nous ne condescendîmes à
 “ leurs desirs, que sous la condition que ces
 “ destructives erreurs de Chah Ismaïl fussent
 “ abolies, & que la domination des Justes Ca-
 “ lises (auxquels Dieu fasse paix !) fût recon-
 “ nue, comme elle l’étoit du temps de nos il-
 “ lustres aïeux ; qu’en conséquence nous con-
 “ sultâmes les gens de notre cour, doués de

“ favoir & d'intelligence, les éclairant par le
 “ soleil de notre présence royale ; qu'ils nous A.D. 1741.
Nad. 54.
 “ informèrent, qu'après la mission du meilleur
 “ des prophètes (sur qui & ses compagnons
 “ soit éternellement la grâce du Très-haut)
 “ tous ses successeurs dépensèrent leurs vies &
 “ leurs fortunes pour établir la véritable croy-
 “ ance ; qu'ils abandonnèrent à cet effet amis &
 “ parens, & supportèrent constamment toutes
 “ sortes de rebuts & de blâme, tant des grands
 “ que des petits ; que par cette conduite ils
 “ obtinrent les plus signalées faveurs du pro-
 “ phète, & furent honorés de ce verset de
 “ l'Alcoran, descendu exprès pour eux ; “ Les
 “ plus excellens des hommes sont ceux qui
 “ fuirent avec le prophète, qui l'assistèrent, &
 “ tous ceux qui leur sont généreux ; ” qu'après
 “ la mort du grand prophète, le Califat fut
 “ l'héritage de ses illustres compagnons, de-
 “ venus guides de la religion, & directeurs de
 “ ses rites & ordonnances ; que le premier fut
 “ un des deux élus, qui avoient été enfermés
 “ avec lui dans la cave, le glorieux Ahmed,
 “ Mokhtar Abou Becr le Vrai (sur qui soit la
 “ paix de Dieu !) que le second fut le grand
 “ ornement de la chaire & de l'autel, Omar
 “ Ben Elkhôtab ; qu'à celui-ci succéda l'éclairé
 “ Osman Ben Afan, après lequel régna le
 “ victorieux lion du Très-haut, le merveilleux

A.D. 1741. " Ali Ebn Abi Talib (à qui Dieu fasse paix !) ;
 Nad. 54.

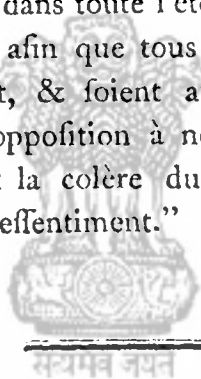
que chacun de ces califes préserva la plus
 stricte unanimité pendant son règne, & fut
 affranchi de dissensions & de disputes ; qu'ils
 conservèrent l'amitié fraternelle, & expul-
 sèrent l'hérésie & l'infidélité ; qu'après la
 mort de ces quatre califes, les croyans con-
 tinuèrent dans la concorde sur les points
 essentiels, bien que les mois & les années
 eussent amené quelque changement, & pro-
 duit quelques différences au sujet des jeûnes,
 des prières, & des pèlerinages, le fond de la
 religion étant toujours le même ; qu'enfin il
 n'y eut ni discontinuité ni défaut dans le
 pur amour envers le prophète, ses com-
 pagnons, & ses enfans, jusqu'au temps
 qu'Ismaïl Chah répandit ses erreurs : qu'en
 conséquence de ces instructions parvenues
 aux Persans par nos ordres, ceux-ci ayant
 abjuré leurs hérésies, & s'étant saisis des
 bords de la robe de la révérence pour les
 quatre piliers supportant l'édifice de la
 religion, nous acceptâmes l'Empire en
 cette considération, & résolûmes d'établir la
 cinquième secte de Giafar ; que nous en-
 voyâmes déclarer notre dessein, dans l'espoir
 qu'il seroit approuvé de sa haute Majesté
 exaltée au dessus des étoiles, seigneur des
 deux continens, & des deux mers, serviteur

“ des deux cités sacrées, un second Iscander A.D. 1741.
Nad. 54.
 “ Zoulcarnein, le protecteur de la religion
 “ avec la dignité de Dara, l'empereur des
 “ Turcs, dont le consentement auroit produit
 “ une paix & un bonheur durable: que depuis
 “ que les plaines de Derbend sont éclairées
 “ par nos fortunées bannières, & ornées par
 “ nos glorieuses troupes, nous avons consulté
 “ sur les moyens d'achever cette grande en-
 “ treprise, & d'en rendre le succès inaltérable;
 “ ayant entendu en pleine assemblée les opi-
 “ nions des chefs de notre religion, & celles
 “ de tous les hommes savans qui étoient avec
 “ nous; qu'ils ont éclairci tous nos doutes,
 “ entièrement écarté le voile de l'incertitude,
 “ & ôté tout sujet d'hésitation, en nous con-
 “ vainquant plus que jamais, que toutes ces
 “ hérésies & disputes ne viennent que de Chah
 “ Ismaïl, & que sans lui tous les fidèles au-
 “ roient été unis de croyance dans les points
 “ fondamentaux de la religion.

“ A ces causes, par l'assistance du Très-haut,
 “ nous faisons publier cette très-noble & très-
 “ sacrée déclaration, ordonnant que tous nos
 “ sujets reconnoissent que la légitime dignité des
 “ quatre califes n'a jamais été disputée que de-
 “ puis l'hérésie de Chah Ismaïl, & qu'ils y ont
 “ des droits établis dès le commencement de
 “ la religion Musulmane; nous enjoignons à

A. D. 1742. “ nos dits fujets de renoncer à toute erreur
Nad. 55.

“ contraire, & aux prédicateurs de ne nom-
“ mer en chaire ces quatre califes qu’avec les
“ titres qui leur font dûs ; & d’accompagner
“ toujours leurs noms du fôuhait de la paix
“ du feigneur fur eux. En outre nous vou-
“ lons, que le très-excellent & très-illuftre
“ Mirza Mohammed Ali foit le miniftre de
“ notre volonté, & rende publique cette or-
“ donnance dans toute l’étendue de notre do-
“ mination, afin que tous & un chacun s’y
“ foumettent, & foient affûrés que, par la
“ moindre oppofition à notre décret, ils en-
“ courroient la colère du ciel, & notre re-
“ doutable reflentiment.”



CHAPITRE VI.

Evénemens de l'Année du Cbien & de l'Hégire,

1155.

LA nuit du Mercredi quatorzième du mois sacré de Moharrem, le rayonnant soleil entra dans son palais du Belier. L'Osmeï de l'hiver, qui avoit opprimé les troupes de plusieurs

plantes colorées, & dépouillé de leurs orne-
 mens les berceaux de roses, s'enfuit, ainsi que
 les Lekzies des frimats & des glaçons ; ils
 quittèrent les montagnes du Daghestan à
 l'approche des troupes printanières. Le vil
 imposteur Bahman, qui, sortant des régions
 du Touran, & voyant les jardins dépourvus
 des Kizlebaches des roses flamboyantes, avoit
 élevé l'étendard de l'indépendance, fut détruit
 par l'impétuosité de l'armée du printemps.

A.D. 1742.
 Na', 55.

Ce même Mercredi la fête du nouvel an
 fut célébrée avec pompe, allégresse & prof-
 périté.

Nadah Chah avoit résolu de ne point perdre
 de temps pour terminer avec le Turc sa grande
 entreprise sur l'établissement de la cinquième
 secte. Son intention étant de mettre, ensuite,
 ordre aux affaires de ses états, de résigner
 l'empire à un des princes ses fils, &, se retirant
 à Kélat son ancien domicile, de donner ainsi
 un fameux exemple de la brieveté des règnes
 de ce monde.

Dans ce dessein, il ordonna à d'ingénieux
 architectes, à d'habiles géomètres, à de la-
 borieux artistes, de se rassembler à Kélat, d'y
 élever de superbes édifices, & de magnifiques
 palais, dont les faîtes pussent atteindre la voute
 de la septième sphère ; d'y bâtir des maisons,
 des bains, des boutiques, des caravanérais ;

A.D. 1742.
Nad. 55.

d'y construire des aqueducs, où ils conduiroient des eaux semblables aux sources de Couffer, d'aussi beaux lacs que le puits de Zemzem, & clairs comme la fontaine de Selfebil. Il fit aussi apporter, dans cette place la mieux fortifiée de l'univers, ce qu'il y avoit dans son royaume de plus précieux en meubles, robes, ornemens, nécessaires pour son palais & pour sa glorieuse garde-robe; enfin il renferma toutes ses richesses dans ce séjour aussi délicieux que le paradis & que les jardins éternels.

19 Mai.

Le Mardi, vingt-cinquième de Rabiul'avel, lorsque le soleil étoit au milieu des Jumeaux, & que l'air étoit tempéré, l'armée royale se mit en marche pour punir les révoltés de Tabrisfran : elle quitta le désert de Caferi ; &, ayant faccagé, ruiné, & brûlé les maisons des rebelles, elle détruisit leurs champs, & ne laissa aucune trace d'eux. De là les héros se répandirent dans les autres districts du Daghestan, ravageant les villages, les châteaux, les habitations, comme le feu au milieu de coton, les loups parmi les troupeaux, un torrent à travers les ruines.

Le Chemkhal ou prince de Daghestan & Serkhaï furent pendant ce temps presque toujours dans les troupes royales, & se montrèrent très-ardens à faire le service ; mais Ahmed

Osmeï, craignant le châtiment dû à sa trahison, se fortifia dans le château de Kereiche, sur le sommet d'un mont très-élevé, dont les défilés étoient de difficile accès, les côtés entourés de forêts & de bois, & qui avoit un seul sentier, si étroit qu'à peine on pouvoit s'y tenir.

A.D. 1742.
Nad. 55.

Après que les rebelles du Daghestan furent réduits, les affaires de ce pays & de celui d'Oar réglées, sa Majesté s'avança elle-même vers ce fort inaccessible d'Osmeï. Pendant trois jours les champions courageux comme des éléphants, & furieux comme des lions, continuèrent l'attaque, & après de violens assauts & de terribles secousses, ils prirent possession de la montagne & du château ressemblant au firmament.

Osmeï, se voyant dans cette extrémité, s'enfuit du côté d'Oar, laissant derrière lui sa famille, & plaçant son pied sur les plaines du péril. La garnison & les habitans de Kerakeitaf tournèrent vers le grand conquérant le visage de la supplication, & touchèrent de leur front la terre qui étoit sous ses pas. Sa Majesté pardonna leur offense, & ordonna seulement que leur forteresse bâtie de pierres & de briques fût rasée.

On a déjà vu qu'après la conquête du Kharézme & la punition d'Ilbars, Taher Khan avoit été établi Vali de cette principauté. Il

A.D. 1742.
Nad. 55.

a été dit que sa Majesté, étant en Daghestan, avoit reçu la nouvelle de la mort de ce prince, causée par la rebellion d'Abou'l Kheir Khan, joint à Ertouk Eniak, & aux autres mécontents d'Aral, lesquels, après avoir rompu les liens de l'obéissance, s'étoient choisis pour gouverneur le fils d'Abou'l Kheir Khan; on a raconté comment sa Majesté, irritée de voir payer ses bienfaits & sa clémence de tant d'ingratitude, avoit envoyé Nafralla Mirza son lieutenant général en Khorassan pour châtier les révoltés, lui ordonnant de conduire toutes ses forces & son artillerie contre Kharezme, & de s'y rendre pour le jour du nouvel an.

Quand donc Ertouk Eniak, & les autres chefs d'Aral & du Kharezme, furent informés de la marche du prince, & furent revenus de leur ivresse causée par le vin de l'ambition, ils se repentirent de leur folie, &, remplis de crainte, se hâtèrent de se rendre en Khorassan; ils recontrèrent Nafralla Mirza près de Mérrou, & lui demandèrent pardon & grâce, offrant de rendre les prisonniers & d'enrôler de nouvelles troupes dans son armée.

Le prince s'arrêtant à Mérrou, envoya demander la volonté de l'Empereur, aussi puissant que Soliman, qui, en considération de cinq cents fidèles Ouzbegs qu'il avoit dans son armée, pardonna aux rebelles, & à la re-

quête de ces vaillans foldats, donna la prin-
cipauté du Kharezme à Abou'l Mohammed
fils d'Ilbars, qui avoit pris refuge sous l'ombre
des victorieufes bannières du prince. Sa Ma-
jefté voulut auffi qu'Ertouk Eniak remplît un
poste confidérable, & celui ci fit paffer fon
frère & plufieurs chefs dans le fervice de l'ar-
mée royale.

Les ordres que le reçut portoient en même
temps de choifir un nombre confidérable de
foldats d'Aral & de Kharezme, & de les en-
voyer au camp, de relâcher les prifonniers, &
de transfplanter en Khoraffan les tribus de
Tekki & d'Yemout, qui fe trouvoient alors
en Kharezme.

Les chefs de ces tribus, s'étant founis au
décret royal, reçurent la permiffion de fe re-
tirer, & le prince fe mit en marche pour re-
tourner en Khoraffan, où il arriva le vingt-
deux de Giumadi'lakhri.

A.D. 1742.
Nad. 55.

14 Juillet.

CHAPITRE VII.

*Un Imposteur sous l'Habit de Derviche fait
soulever Balkhe; Réduction de cette Pro-
vince.*

A.D. 1742. LORSQUE sa Majesté s'occupoit à mettre ordre
Nad. 55. aux affaires du Daghestan, elle apprit le sou-
lèvement de Balkhe, qui arriva de la manière
suivante.

Com-
mencement
de Novem-
bre.

Vers le milieu du mois Chaval, un homme
d'origine inconnue, venant d'Oubé & de
Chaffilan, & revêtu d'un habit de Derviche,
se rendit à Endekhod, & de là à Balkhe; &
s'arrêtant dans la sainte demeure de Chah-
merdan, il prétendit être un Iman, & faire
des miracles; aussitôt, Ismitalla, Saïd Cheiour-
gali, & plusieurs chefs Ouzbegs, le suivirent,
ainsi qu'une multitude de bas peuple; de ma-
nière qu'en peu de jours il rassembla autour
de lui dix ou douze mille hommes.

Neïaz Khan, gouverneur de la province, fut
d'abord infatué de cet imposteur, &, se sou-
mettant à lui, frotta de ses paupières les pas
qu'il traçoit; mais, voyant son pouvoir mon-
ter au plus haut degré, il craignit pour lui-

même, & envoya un corps de troupes pour le combattre. Le prétendu Derviche fut victorieux, le gouverneur battu, le lieutenant de Balkhe, & plusieurs officiers tués, & les Ouzbegs, rendant la rédition générale, tant au dehors qu'au dedans de la ville, massacrèrent tous les Khorassaniens qu'ils rencontrèrent; enfin Neïaz Khan fut obligé de se fortifier dans la citadelle en attendant du secours.

A.D. 1742.
Nad. 55.

Nader Chah, aux premières nouvelles de ces troubles, envoya, pour les appaiser & pour en punir les autres, plusieurs compagnies de soldats du Khorassan, dont il donna le commandement à Mohammed Houssein Khan, à Alla Virdi Beg, & à Mohammed Kassém Beg: ces troupes étant parties avec de l'artillerie & des munitions, le douzième du mois Zou'l-heggé, sa Majesté reçut avis qu'elles avoient vaincu les rebelles; que, dans le combat, Ismitalla protégé du Derviche & par lui nommé à l'empire du Turquestan, avoit été blessé d'un coup de mousquet, ce qui avoit jeté les troupes révoltées dans un grand désordre; que l'imposteur s'étoit fortifié dans le château de Chahmerdan, qu'enfin deux jours après Ismitalla ayant été conduit par sa blessure dans la maison du châtimement, le château avoit été pris par les Persans, le Derviche, lié & chargé de chaînes, amené au gouverneur, ses sectateurs dispersés,

18 Décembre.

A.D. 1742.
Nad. 55.

plusieurs des séditieux faits prisonniers & punis. L'Empereur manda alors à ses officiers de continuer malgré ces succès d'exécuter ses ordres, ne laissant point relâcher le lien de leur entreprise, & de s'unir au gouverneur pour extirper toute semence de troubles, en détruisant entièrement ceux qui les causoient.

Cependant, après qu'Osmeï eut porté ses pas errans du côté d'Oar, & que ses châteaux eurent été démolis ; après que, par les courriers des conquérans, tous les districts du Daghestan eurent été foulés & châtiés par la valeur des héros ; après que Chemkhal & Serkhaï se furent enrôlés dans le service impérial, & qu'avec les chefs de Koban, de Nogaï & de Circassie, ils eurent été forcés de porter le collier de l'obéissance, auquel ils n'avoient pas été accoutumés : alors tous ces pays rentrèrent dans le devoir & la tranquillité.

En ce même temps arriva une lettre de Mahmoud Khan, Empereur des Turcs, par laquelle il s'excusoit de ratifier l'établissement de la secte de Giafar, & d'élever un nouveau pillier dans le temple de la Mecque, protestant qu'au lieu de ces deux articles il souferiroit à tous les autres désirs de sa Majesté.

Comme, l'année d'auparavant, les deux Effendis étoient venus de la Porte chargés du

même message, & que sa Majesté avoit fait ^{A. D. 1742. Nad. 53.} notifier par eux à l'empereur des Turcs son dessein d'aller en Turquie après la réduction du Daghestan ; elle ne fit que lui renouveler la même déclaration, lui annonçant clairement la marche qu'elle alloit faire prendre à son armée.

En effet, après avoir donné le gouvernement de Derbend à Mohammed Ali Khan, & lui avoir laissé des troupes pour s'y soutenir, Nader fit déployer ses étendards pour quitter le Daghestan.

Le Lundi, quinzième de Zou'lheggé, l'armée royale prit la route de Mogan ; ce même jour, le beau temps changea tout à coup ; la neige & la pluie tombèrent sans relâche du grand passoir du firmament sur la plaine obscurcie : les grosses gouttes que versôient les nuées ne rompoient pas dans leur chute le cordon de leur effusion continuelle ; mais plutôt descendoient comme des torrens : les ruisseaux, qui couloient des montagnes, rappeloient aux spectateurs le souvenir de la voie lactée, & la face de la terre enflée par les eaux alloit toucher les étoiles. ^{31 Décembre.} Quantité de bestiaux périrent par l'excès du froid, & par la profondeur de la neige ; une grande partie des munitions furent perdues dans les boues & dans les ornières ; on demeura quarante

A.D. 1743.
Nad. 56.

jours à faire les cinq stations qu'il y avoit depuis Derbend jusqu'à la rivière Ker, sur les bords de laquelle l'armée arriva enfin, lorsque le soleil étoit dans le dernier degré du signe des Poissons.

CHAPITRE VIII.

Événemens de l'Année du Pourceau & de celle de l'Hégire 1156.

Le vingt-quatrième de Moharrem, un Jeudi, quarante minutes avant la première heure, la nuit couvrit son sein d'une robe couleur de musc, & orna son front des deux étoiles brillantes de la jeune Ourse. Mais lorsque le Sultan du jour, que la froide saison avoit confiné dans sa demeure secrète des Poissons, eut passé dans sa maison de plaissance du Belier, le léger messager Zéphyr, envoyé par le printemps victorieux monarque, arriva dans le palais du jardin de roses, & étala le riche présent de ses doux parfums ; les ministres de la nature couvrirent les parterres de guirlandes de fleurs. L'armée d'Ardibehechet, s'avan-

çant, mit le siège devant les forteresses des bocages & des collines; les Pachas souverains du nouvel an envoyèrent, comme ambassadeurs, les vents frais pour appaiser la dispute commencée avec le puissant monarque Chebat & le Sultan Azar. Les Effendis des cyprès & des pins vinrent abattre les arbres des querelles & des dissensions: les seigneurs des buis & des ormeaux, les Kazis des boutons d'églantine, qui tiennent la première place dans les jardins, répandirent leur lumière de tous côtés, & écrivirent le diplôme public de joie & d'allégresse; enfin les brillantes roses avec les javelines de leurs épines acérées percèrent les froides troupes de l'hiver, qui avoient si long-temps infesté leurs bosquets.

A.D. 1743.
Nad. 56.

Février &
Mars en
Syrien.

Après que la fête du Neurouz eut été célébrée par toutes sortes de divertissemens, l'armée royale passa le pont de Giovad, & campa dans les plaines de Mogan, où elle se reposa pendant vingt jours. Ensuite elle se mit en marche par la voie de Karatchemen, & passa à quatre parasanges de Tauris. Sa Majesté donna le gouvernement de cette dernière ville, ainsi que le commandement des forces de l'Azarbigian, à Achour Khan Papalou, choisissant six mille hommes dans son armée fortunée pour le soutenir; elle ordonna aux gouverneurs de Derbend, de Chir-

A. D. 1743. van, de Teflis, d'Erivan, & de Karabag, ainfi
 Nad. 56.
 qu'à celui des Afchars, d'être toujours prêts
 à s'affifter mutuellement en cas de néceffité.

■ Mai. Le prince Nafralla, qui réfidoit en Kho-
 raffan, fut alors mandé à la cour, où il arriva
 le vingt-quatre de Rabiulavel, accompagné
 des nobles princes Chahrokh & Imam Kuli
 Mirzas ; dans leur fuite étoit un ambaffadeur
 de l'empereur des Indes, chargé de préfenter
 de nouveaux dons, dans le nombre defquels
 étoit une porte admirablement bien travaillée,
 ornée de feuillages rouges de bois de Sandal
 (que dans la langue Indienne on nomme
 Bangalah) & dont le grillage étoit l'ouvrage
 des plus habiles artistes. Cet ambaffadeur
 ayant été reçu avec de grands honneurs, les
 étendards femblables aux ciex fe mirent en
 marche, & de ftation en ftation, arrivèrent à
 Senendege.

Sa Majefté, qui avoit depuis long-temps
 déterminé d'aller en Turquie par la route de
 Bagdad, fit paffer fes canons deftruéteurs en
 Kermanchahan par le chemin d'Hamadan, &
 ordonna qu'ils reftaffent en Zohab, place
 frontière de la province de Bagdad, dont
 Ahmed Pacha étoit gouverneur. Celui-ci
 voyant le deffein de Nader Chah, lui envoya
 Mohammed Akai, maître de fa maifon, avec
 des chevaux Arabes & des préfens confidérables,

& lui fit dire que, “ Quoiqu’il lui vouât sou-
 “ mission & amitié, il le prioit de considérer
 “ qu’un général de la Porte ne pouvoit sans
 “ un déshonneur éternel lui abandonner en-
 “ tièrement une place qui lui avoit été confiée.”

A.D. 1748.
 Nad. 56.

Sa Majesté reçut en bonne part ce message,
 & envoya plusieurs détachemens pour s’em-
 parer de Saméré, Hillé, Negef, Kerbelai,
 Hassaké, Rematimé, & plusieurs autres places
 sur les bords du Dialé (Tigre) de la dépend-
 ance de Bagdad ; elle nomma, pour com-
 mander ses troupes dans les environs de Bas-
 ra, Kougé Khan Cheikhlou, & lui associa les
 gouverneurs d’Havisé, de Chouster, de Dezfoul,
 & celui des Arabes de ce quartier. Elle or-
 donna aussi aux régimens qui étoient proche
 d’Havisé d’aller au delà de Chattolarab pour
 se mettre en action, selon les ordres donnés
 à tous. Le neuvième de Giumadi’laveli, 5 Juin.
 Nafralla Mirza, & les autres princes, avec le
 bagage & les munitions surnuméraires, se
 mirent en marche pour Hamadan.

L’ambassadeur Indien fut congédié après
 avoir été baigné dans la rosée de la munificence
 royale ; Nader Chah envoya à l’empereur de
 l’Indostan quantités de pierreries, & plusieurs
 vases garnis de perles, à la valeur de cinq lacs
 (chaque lac, selon la supputation de ce temps,
 étant cinq mille tomans) ; il joignit à ces

A.D. 1749.
Nad. 56.

présens cent & une chaines d'éléphans, grands comme des montagnes : le tout fut confié à Mirza Mohassen Nichapouri neveu de Saâdet Khan ; il renvoya avec ces deux ambassadeurs les musiciens & les danseurs, qu'il avoit amenés de Chahgehanabad pour enseigner aux Persans la musique & la danse des Indiens.

Sa Majesté, ayant résolu d'établir ses quartiers d'hiver aux environs de Bagdad, donna ordre que l'on transportât les provisions au lieu qu'elle avoit fixé pour son camp ; & les bannières s'avancèrent par la voie de Chehrizour vers le château de Tchalan.

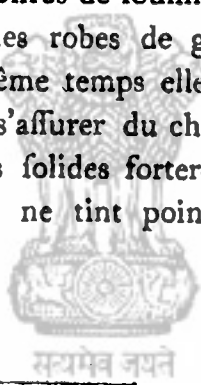
Khaled Pacha, gouverneur de Baban & de Chehrizour, s'enfuit ; mais Selim Beg, son cousin, accompagné de plusieurs chefs des Kiurdes, se rendit à la cour impériale ; il y fut honoré du titre de Khan, & nommé au gouvernement de ce pays. Tous ces territoires se rendirent au grand conquérant, qui ensuite fit marcher l'armée vers Kercouk, lieu qui, le quatorze de Giumadi'lakhri, fut embelli par les superbes tentes.

26 Juillet.

Les habitans de cette place, déçus par leur confiance en ses fortifications, fermèrent le sentier de l'obéissance, & ouvrirent celui de l'opposition. Sa Majesté, qui avoit fait prendre les devans à son artillerie, fut obligée de demeurer quelques jours dans l'inaction à

l'attendre ; mais lorsqu'elle fut arrivée, elle fit ^{A.D. 1748.}
bombarder le château de quatre côtés, & fit ^{Nad. 56.}
jouer ses canons & ses mortiers contre les
murs, depuis le matin jusqu'au soir.

Alors les flammes de la calamité, comme
un jugement du ciel, descendirent sur la gar-
nison, qui ne pouvant plus supporter l'ardeur
cuisante de ces feux, demanda grâce le Mardi,
vingt-un du même mois. Sa clément Ma- ^{2 Août.}
jesté accepta leurs offres de soumission, & re-
vétit leurs chefs des robes de grâce & de
bonté ; dans le même temps elle envoya un
détachement pour s'assurer du château d'Ar-
debil, une des plus solides forteresses de ces
contrées, mais qui ne tint point contre le
Héros victorieux.



CHAPITRE IX.

*Le Monarque avec un Cœur aussi copieux que
la Mer marche contre Moussel, & l'assiège.*

NADER Chah n'ignoroit pas que le gouverneur
de Bagdad avoit envoyé à Constantinople
Mohammed Aga, auquel il avoit ordonné de

A.D. 1743.
Nad. 56.

représenter l'état des affaires, & le besoin de traiter de la paix. En conséquence il se déterminà à ne point passer Kercouk. Ce fut en ce lieu qu'il reçut la déclaration de l'empereur Ôttoman, faite d'après la décision du Mufti & des illustres Effendis ; elle portoit " Qu'il étoit permis de tuer, & de prendre prisonniers les peuples de l'Iran, & que la nouvelle secte étoit contraire à la vraie croyance."

Les ministres de la Porte envoyèrent ce *fetva*, ou cette décision, par Abdalla Effendi, ils l'adressèrent à Hussein Pacha, gouverneur de Moussel, auquel on envoya pour renfort, Hussein, gouverneur d'Alep, plusieurs autres Pachas, & de bonnes troupes.

21 Août.

2 Septem-
bre.

D'après cette conduite sa Majesté ne balançoit plus dans ses résolutions ; le quatorze de Regeb, ses étendards s'avancèrent vers Moussel, & le vingt-trois du même mois, l'armée royale arriva à quatre parasanges de cette capitale. Koutche Pacha, gouverneur de Couï, étoit dans la garnison ; il éperonna le coursier de la hardiesse, & à la tête d'une compagnie de soldats Turcs, il tomba sur l'avant-garde de l'armée Persane, mais il fut repoussé & battu plusieurs des siens demeurèrent sur le carreau & le reste fut obligé de se retirer dans la place.

4 Septem-
bre.

Le vingt-cinq les tentes furent dressées à

une demi-parasange de Mouffel, près du tombeau d'Younes Ebn Mati (à qui Dieu A.D. 1743.
Nad. 56. fasse paix !)

D'abord deux ou trois favans de Mouffel vinrent à la glorieuse cour, dans le dessein d'entamer une négociation pour tâcher d'amener les choses à un accommodement : mais les Pachas n'approuvant point cette démarche, & persistant dans l'intention de défendre la ville, sa Majesté se prépara à l'assiéger. Elle fit bâtir un pont, semblable à la voie lactée, sur la rivière de Mouffel, que l'artillerie & les vaillans mousquetaires passèrent aussitôt : sans perdre de temps, on éleva des batteries, & l'on creusa des mines.

Quand les lignes de circonvallation, les-17 Septem-
bre. quelles entouroient la ville, comme un océan de feu, furent finies, un Vendredi, huitième de Chaaban, pendant la nuit, les canons & les mortiers commencèrent à tirer sur la garnison, & à lui faire craindre l'approche du jour du jugement : les boulets & les bombes consumoient jusqu'aux ames, & ébranloient les fondemens des édifices.

Ces flammes ravageantes ayant continué pendant plusieurs jours, les Pachas virent qu'il n'y avoit aucun moyen d'éluder les volontés de l'invincible Nader, & qu'il falloit consentir à l'exécution de ses desseins. Ils

A.D. 1743.
Nad. 56.

envoyèrent donc leurs Effendis & leurs officiers à l'auguste camp, avec des chevaux Arabes & autres présens, proposant d'envoyer à la Porte pour conclure la paix entre les deux empires de la manière qui seroit la plus agréable à sa sacrée Majesté.

Le généreux conquérant, dont le plus grand désir étoit d'éteindre le feu de la guerre, & d'établir une bonne paix, accepta cette proposition, & revêtit ceux qui la faisoient du manteau de la sûreté. Les Pachas choisirent pour cette députation le * Kazi & le Mufti de Mouffel, ainsi que plusieurs commandans Turcs, afin que cette grande affaire fût traitée avec plus de poids & de succès à Constantinople.

Cependant, Mohammed Aga, envoyé pour le même sujet par Ahmed Pacha, étant revenu de son message, rapporta que l'Empereur Ottoman lui avoit déclaré de sa propre bouche, " Qu'il ne croyoit pas que l'amitié & l'amour " fraternel que Nader Chah professoit pour " lui, eussent pu lui permettre de passer les " bornes de leurs réciproques dominations ; " qu'il auroit dû traiter de ses demandes sur " les frontières des deux empires, afin d'ame- " ner le traité à une parfaite & solide con-

“ clusion ; mais que néanmoins si Nader A.D. 1743.
Nad. 56.
 “ vouloit se désister de sa proposition sur la
 “ cinquième secte, dont l’octroi seroit pré-
 “ judiciable à l’empire Ottoman, il donneroit
 “ pleins pouvoirs à Ahmed Pacha pour con-
 “ clure une paix.”

Sur cette réponse, le second de Ramazan, 10 Octobre.
 l’armée se mit en marche pour Kercouk ; mais
 comme sa Majesté vouloit visiter les lieux
 sacrés de ces quartiers, elle quitta le camp,
 lorsqu’on eut atteint Karapeté ; & le laissant
 dans un lieu nommé Khankin, elle partit dans
 ce pieux dessein, accompagné seulement d’une
 compagnie de cavalerie.

Soliman Pacha & Mohammed Aga, fidelles
 serviteurs d’Ahmed, vinrent trouver Nader
 Chah à Chehervar, lui offrirent des présens
 considérables, & furent honorés par lui de cein-
 turons garnis de perles, de splendides robes, &
 d’autres magnifiques marques de distinction.

En quittant la présence sacrée, Mohammed
 Aga retourna à la Porte pour rendre compte
 de sa commission, de l’acceptation d’Ahmed
 Pacha des pleins pouvoirs, & du départ de
 l’armée Persane.

Après que sa Majesté eut visité les tombes
 des saints hommes (auxquels Dieu fasse paix !)
 elle s’embarqua sur le Tigre dans une barque,
 qu’Ahmed avoit rendue aussi magnifique &

A.D. 1748.
Ned. 56.

aussi commode qu'il étoit possible, &, ayant visité le tombeau de l'Iman Abou Hanifé (sur lui soit la grâce du Très-haut !) elle retourna le même jour à sa glorieuse tente, & le jour d'après se rendit à Negef Egeref par la route d'Hillé.

Comme il y avoit dans la suite royale, des hommes savans de l'Iran, du pays des Afgans, de Balkhe, de Bokhara, & d'autres provinces du Touran, & qu'ils avoient unanimement le désir d'éteindre toute animosité parmi les fidèles croyans, sa Majesté fit appeler ceux qui, soit dans les saints lieux d'Hillé, soit dans la contrée de Bagdad, égaloient en savoir ceux-ci & les rassembla dans la maison sacrée.

Après une longue discussion, il fut convenu qu'on couperoit la corde de la dissention, & qu'on nettoieroit la claire fontaine du Mohamétisme du limon des doutes, & des controverses sur le sujet en question.

En effet, après que les articles de cette convention eurent été rédigés, toutes les illustres personnes qui en étoient témoins y apposèrent leurs sceaux ; on la déposa dans le trésor sacré, & on en dispersa des copies dans tout l'empire.

Voici en substance ce qu'elle contenoit, & par où elle commençoit :

“ Quand la mission du glorieux prophète
“ (sur lequel & sur sa famille soit la grâce de

“ Dieu !) fut finie, chacun de ses vertueux A.D. 1743.
Nad. 56.
 “ compagnons hazarda sa vie & sa fortune
 “ pour étendre la véritable religion ; & leur
 “ estimable constance leur mérita l’honneur de
 “ ce verset de l’Alcoran :

*“ Les plus excellens en vertu furent ceux
 “ qui s’ensuivirent avec le prophète & qui
 “ l’assistèrent.”*

“ Après le départ du prophète pour un
 “ meilleur séjour, le droit de succession & le
 “ gouvernement tomba à ces grands associés,
 “ qui conduisoient l’instruction des peuples.
 “ Le premier Calife fut, Ahmed Mokhtar
 “ Aboubecr, le vrai témoin ; le second fut,
 “ l’ornement de la mosquée, Omar Ben Kho-
 “ tab ; le troisième, Osman Ebn Affan ; & le
 “ quatrième, le victorieux lion de Dieu, Ali
 “ Ebn Abi Talib ; ces quatres Califes mar-
 “ chèrent dans le sentier de l’unanimité pen-
 “ dant le cours de leurs règnes, loin de toutes
 “ disputes & contentions, préservant la vérité
 “ intacte, & détournant toute hérésie de la
 “ secte de Mahomet.

“ Les Ommiades & ensuite les Abbassides, A.D. 1500.
 “ qui régnèrent après ces grands hommes, sui-
 “ virent leurs traces : mais, enfin, en 906,
 “ Chah Ismail monta sur le trône de Perse ;
 “ & par les insinuations des gens de lettres
 “ de l’Azarbigian, du Ghilan & d’Ardebil,

A. D. 1743. “
Nad. 56.

“ commença à attaquer les droits de ces glo-
“ rieux Califes, & à éloigner les cœurs du
“ peuple des honneurs qui leur étoient dus.
“ Il fit annoncer dans les mosquées & dans
“ les chaires cette hérétique doctrine, que la
“ plume se refuse de tracer, & sur laquelle la
“ langue voudroit garder le silence.

“ Quand les Sunnites refusèrent d’embrasser
“ ces opinions, il permit aux Schütes de les
“ tuer, de les persécuter, & de les faire captifs,
“ de manière qu’on vit des esclaves Maho-
“ métans vendus, & achetés en Europe, &
“ dans les pays les plus éloignés.

“ Cette calamité dura jusqu’au règne de Chah
“ Houssein : alors par degrés les Turcmans
“ du désert, ensuite les Afgans de Kandehar,
“ & même les Turcs & les Russiens, ébran-
“ lèrent de tous côtés les fondemens de l’em-
“ pire de l’Iran ; sur lequel ils s’arrogèrent des
“ droits, & dont ils ravagèrent les provinces.

“ Mais la volonté du Roi des rois mit dans
“ toute leur splendeur les événemens, qui
“ étoient cachés sous le voile de l’obscurité ;
“ le très-glorieux & le très-fortuné Monarque,
“ qui, avec le pouvoir du Destin, la dignité
“ de Saturne, la furie de Mars, confondit l’ex-
“ istence de ces rebelles, & rendit aux rois
“ des Indes & de Touran leurs diadèmes.

“ Il est l’ombre du Très-haut, l’asile de

“ tous les rois de la terre, le grand Nader A.D. 1749.
 “ Chah ; que le Tout-puissant préserve son Nad. 56.
 “ règne ! il dissipa les ténèbres qui environ-
 “ noient l’Iran, restaura l’empire que les in-
 “ vasions étrangères avoient démembré, &
 “ avec les serres de la prospérité, mit en pièces
 “ les auteurs des rebellions & des troubles.
 “ En l’année 1148, ayant rassemblé les peu- A.D. 1732.
 “ ples d’Iran dans les plaines de Mogan, il
 “ leur ordonna de se choisir un roi. Alors
 “ les Persans le supplièrent d’accepter l’em-
 “ pire ; disant, “ Ce royaume appartient de
 “ droit à sa Hauteffe qui nous a préservés, &
 “ qui à délivré nos vies des griffes de nos en-
 “ nemis, nous protégeant même contre leurs
 “ outrages.”

“ A ces acclamations sa Hauteffe répondit ;
 “ Puisque les Persans me veulent pour leur
 “ souverain, j’accepte leur offre, à condition
 “ qu’ils quittent leurs hérésies, & recon-
 “ noissent la légitime succession des illustres
 “ Califes.” Cette juste demande fut accordée,
 “ & la convention qui fut faite demeura dans
 “ le trésor royal ; sa Majesté envoya aussitôt
 “ un ambassadeur à l’empereur des Turcs,
 “ doué du pouvoir de Saloman, qui étend le
 “ tapis de la sureté, qui vérifie ce sacré verset,
 “ Dieu veut agir avec justice & libéralité,”
 “ seigneur des deux continens & des deux

A.D. 1743.
Nad. 56.

“ mers, serviteur des deux cités sacrées, un se-
“ cond Secander Zoulcarnein, avec la dignité
“ de Dara & de Caïkhofrev, avec des armées
“ aussi nombreuses que les étoiles, & auquel
“ Dieu veuille accorder une heureuse éternité !
“ Cet ambassadeur étoit chargé des cinq
“ propositions suivantes :

- I. “ Qu'en conséquence de ce que les Persans
“ ont rejeté leurs précédentes opinions,
“ & reconnu la haute dignité de Giafar,
“ les hommes de lettres & docteurs Turcs
“ confirment leur agrément, & con-
“ fidèrent leur croyance comme la cin-
“ quième secte.
- II. “ Que comme il y a quatre colonnes dans
“ le sacré temple de la Mecque en hon-
“ neur des quatre sectes, on en érigera
“ une autre pour celle de Giafar.
- III. “ Que comme toutes les années un chef
“ des pèlerins est envoyé de perse en
“ compagnie des chefs d'Egypte & de
“ Syrie, pour défendre les pèlerins Per-
“ sans, un autre chef de la part de la
“ Porte se joindra à eux dans la même
“ intention.
- IV. “ Que les prisonniers de chaque empire
“ seront relâchés, & que le commerce
“ sera libre entre les deux nations.

V. “ Que les souverains de Perse & de Tur- A.D. 1742, Nad. 56.
 “ quie tiendront respectivement un en-
 “ voyé à la cour l’un de l’autre, afin de
 “ déterminer les affaires des deux em-
 “ pires, & de cimenter la paix entre eux.
 “ La ratification de ces cinq articles auroit
 “ ôté tout sujet de discorde parmi le peuple de
 “ Mahomet, auroit fait vivre en paix & tran-
 “ quillité les fidèles croyans, & cimenté l’ami-
 “ tié entre les deux royaumes.

“ Dans ce temps-là, la Porte accorda les
 “ articles touchant les pèlerins, l’affranchisse-
 “ ment des esclaves, & le rétablissement d’un
 “ envoyé dans chaque cour ; mais elle pria
 “ d’être dispensée de la confirmation de
 “ la secte de Giafar, & des autres de-
 “ mandes qui s’y rapportoient. En con-
 “ séquence, plusieurs ambassadeurs furent en-
 “ voyés d’une part avec des refus, & des ex-
 “ cuses, & de l’autre avec des argumens clairs
 “ & convainçans. Comme cette affaire a été
 “ en agitation pendant sept ou huit années, A.D. 1743.
 “ celle-ci de l’Hégire 1156, l’armée royale &
 “ victorieuse a marché en Turquie, afin
 “ d’éteindre le feu de la contention, & d’écar-
 “ ter toute discorde des fidèles croyans.

“ Enfin, pour délibérer sur cette importante
 “ affaire, sa Majesté a ordonné que les doc-
 “ teurs & juges de Perse, de Balkhe, & de
 “ Bokhara s’assemblassent, & quand elle a été

A. D. 1743. " baïser la-terre sainte en Negef Egeref, elle a
Nad 56.

" invité au même conseil les favans de Ker-
" belé, d'Hillé, & des dépendances de Bag-
" dad ; & comme il n'y avoit eu aucune tache
" dans la croyance orthodoxe jusqu'au règne
" des Sefevis, elle a voulu que les pilliers de
" la religion nettoyaissent la fontaine de la foi
" de toute hérésie, & fissent couler les eaux
" pures de la vérité, afin d'éteindre le feu de
" la dissention.

" Selon ces augustes ordres, cette assemblée
" s'est tenue dans la sacrée demeure du maître
" de la religion, du très-pieux Iman (à qui
" Dieu fasse paix !) où toute l'affaire a été
" éclaircie & expliquée, comme il paroît par
" cette présente convention.

" *Profession de Foi de ceux qui désirent la*
" *Durée du Règne de sa Majesté Nader*
" *Chah, Docteurs de l'Iran.*

" Nous croyons qu'après le départ du chef
" de tous les prophètes, le Califat descendit
" aux quatre illustres pilliers de la religion,
" Aboubecr, Omar, Osman, & Ali (auxquels
" Dieu fasse paix !), & pour lesquels il fut
" envoyé du ciel ce très-excellent verset :

" *Dieu fut gracieux aux croyans, lorsqu'ils*
" *furent un accord sous l'arbre, & connut*
" *ce qui étoit dans leurs cœurs.*"

" Les compagnons du prophète sont comme
" les étoiles, quel que soit celui d'entre eux

“ que l'on prend pour guide, on est conduit A. D. 1743.
Nad. 56.
 “ dans le bon chemin. Nous reconnoissons
 “ que la souveraineté légitime leur fut con-
 “ firmée, & qu'ils conservèrent constamment
 “ l'amitié qui les unissoit ; qu'après la mort
 “ d'Aboubecr & celle d'Omar, le plus noble
 “ Matirza Ali fut consulté à leur sujet, & ré-
 “ pondit :

“ *Ces deux Imans étoient justes ; ils vécurent*

“ *& moururent dans la vérité.*

“ Que le premier de ces Califes a dit au
 “ sujet du quatrième ; “ Vous êtes beni puis-
 “ qu'Ali est parmi vous,” & qu'Omar s'est
 “ exprimé ainsi, “ Si ce n'étoit à cause d'Ali
 “ Omar périroit.”

“ Nous trouvons qu'il n'est pas nécessaire
 “ de s'étendre davantage sur leur unanimité
 “ & leur union. A la fin, en l'année 906,
 “ Chah Ismaël publia une hérésie contre les
 “ trois premiers Califes ; ce fut la source de
 “ la calamité & de la ruine des vrais croyans,
 “ la cause de la haine entre le peuple de Ma-
 “ homet, jusqu'à ce que, par la faveur du Roi
 “ des rois, sa Majesté se fût assise sur le trône
 “ de Perse, & eût fait la proposition ci-dessus
 “ mentionnée, que nous, ses sujets, accep-
 “ tâmes. Et à présent, dans la demeure sa-
 “ crée, nous avons signé la présente déclara-
 “ tion, affirmant légitime la succession des

A.D. 1743. " quatre Califes, protestant que nous n'avons
Nad 56.

~ " nulle sorte de doute à ce sujet, que nous dé-
" fions ardemment la fin de tout schisme, si
" le Mufti & les docteurs de la Porte veulent
" établir la secte de Giafar, à laquelle nous
" nous confessons fermement attachés. Voilà
" nos opinions données dans la sincérité de
" nos cœurs ; quiconque s'y opposera fera en-
" nemi de la véritable religion, & exposé à
" l'ire de l'Empereur du monde."

Les savans de Negef, de Kerbelai, d'Hillé
& des dépendances de Bagdad, professèrent
que l'Iman Giafar, sur qui soit la paix du
Seigneur, est très-noble, de la race du pro-
phète, & reçu parmi les Imans de la vraie foi.
Ils acquiescèrent à tout ce que les docteurs de
l'Iran avoient déclaré, & maintinrent le droit
des glorieux Califes ; ils ajoutèrent que ceux
qui s'opposent à cette croyance s'opposent
à la religion de Dieu & du prophète, &
qu'ils seront punis en ce monde par le Sul-
tan du siècle, & dans l'autre par l'Etre Tout-
puissant.

Les lettrés de Bokhara & de Balkhe furent
en tout de l'opinion de ceux de l'Iran ; dont
ils déclarèrent la secte être la religion du
Seigneur de toutes les créatures ; disant, que
qui contredit cette opinion s'écarte de la vraie
foi, se prive de la faveur du prophète, reçoit

son châtimement à présent de l'Empereur, & dans un autre monde du Très-haut ; que cet accord n'est en nulle manière contraire à la véritable religion, que la dite secte est entièrement conforme à la croyance des fidelles, & que se tuer ou s'emprisonner les uns les autres, étant Mussulmans & frères, est entièrement criminel.

A.D. 1743.
Nad. 56.

CHAPITRE X.

L'Armée royale va à Kerbalai & à Bagdad.

LA piété de Nader Chah l'engagea à faire dorer le toit de la sacrée mosquée ; à cet effet, les plus excellens ouvriers furent mandés, & travaillant sans relâche à l'embellissement de ce toit qui touche aux étoiles, ils eurent bientôt fini leur ouvrage : ils en furent amplement récompensés, & la dépense monta à une somme très-considérable. Les murailles de ce sacré édifice furent réparées par la libéralité de sa Majesté impératrice l'illustre Couherchad Begum, qui envoya de son propre trésor cent mille Naderis ; elle donna de plus un encensoir garni de pierreries, & un bassin de pur or

A. D. 1743. pour brûler des parfums dans la maison sainte.
Nad 56.

L'armée ensuite se mit en marche pour se rendre à Kerbelai, elle atteignit dans le commencement du mois Chaval le jardin entouré d'anges ; & pour réparer la mosquée de ce lieu, la Sultane Razia Begum, fille de Chah Houssein, fit compter par le trésorier de son ferrail vingt-mille Naderis. Après cinq jours de campement, les étendards prirent le chemin de Bagdad par la route de Messaïb ; ici Nader Chah, déployant encore sa générosité, fit de grands présens aux ministres des mosquées des quatre Imans, auxquels mille saluts soient donnés !

8 Novem-
bre.

De son côté Ahmed Pacha envoya de nouveau à la haute cour des dons convenables & des chevaux ; ses messagers se présentèrent à la royale audience avec les plus grands marques de respect & de vénération ; & sa Majesté fut très-libérale envers eux & envers leur maître.

Comme les commandans envoyés en Arabistan tenoient la ville de Basra étroitement bloquée, & qu'ils s'étoient mis en possession du château de Korné, sa Majesté leur fit savoir, que, la paix étant presque faite, elle vouloit qu'ils levassent le siège, & revinssent au camp après avoir évacué les forts de Kerkouk, d'Ardebil, & de Korné, ainsi que les autres

districts dont ils s'étoient emparés &c, les avoir A. D. 1749.
Nad. 56. rendus aux officiers d'Ahmed Pacha. Alors l'armée, marchant par Bagdad & passant sur un pont près de Nikigé, campa en Chehervan.

CHAPITRE XI.

Troubles en Chirvan ; des Troupes y sont envoyées pour réduire les Séditeux ; elles réussissent à l'Aide du Créateur des Hommes & des Génies.

Au temps que l'armée royale quitta Derbend, Mohammed Ali Khan Kirklou fut établi gouverneur de cette province, & on lui laissa un régiment pour sa garde. Quand les bannières augustes eurent atteint Mogan, Heider Beg l'Afchar, qui commandoit les mousquetaires, fut fait gouverneur de Chirvan, avec le titre de Khan.

Le vingt-deux de Chaaban, lorsque l'in-¹ Octobre. vincible camp étoit dans la plaine de Mouffel, arriva la nouvelle des troubles survenus en Chirvan, & dont voici le sujet :

Après la mort de Zoheireddoulé Ibrahim Khan, son fils Mohammed Ali Beg prit son

A.D. 1743. nom, & fut fait gouverneur de l'Azarbigian.
Nad. 56.

~~~~~ Dans le même temps un obscur aventurier nommé Sam, saisi de la frénésie de l'ambition, prétendit être prince, & fils du feu Chah Houssein.

Ibrahim Khan fit arrêter ce prétendant, lui fit couper le nez, & le renvoya honteusement. Sam, ainsi chassé, prit sa course du côté du Daghestan, & se jeta entre les bras des Lek-zies.

Mohammed, fils de Sérkhaï, qui, pendant que l'armée étoit dans la province, s'étoit révolté & caché dans les creux des montagnes d'Oar, voyant les bannières perçant les étoiles du côté de la Turquie, & croyant que le mutilé Sam pourroit lui servir à exciter une révolte, se joignit à lui avec un corps considérable de troupes & plusieurs des habitans de Taberferan & de Derbend.

Ces séditieux s'étant faits de secrètes liaisons en Chirvan, Mohammed, gouverneur de Derbend, informa sa Majesté de ce qui se passoit, & Heider Khan fut envoyé à son assistance. Le peuple de Chirvan, infecté par le voisinage de ceux de Derbend & du Daghestan, se saisirent d'Heider Khan entre Chamakhi & Chaïran, & le jetèrent dans une prison ; après quelques jours ils l'y mirent à mort, & pillèrent ses biens. Ensuite ils con-

duisirent à Chirvan Mohammed fils de Serk-haï, & Sam, les établirent dans le château d'AkSou, place de résidence de leurs gouverneurs, où ils élevèrent l'étendard de la rébellion, & même forcèrent ceux des habitans de Chirvan & de Taberferan, qui ne vouloient pas reconnoître leur autorité, à porter le collier de leur service.

A.D. 1743.  
Nad. 56.

Les peuples de Derbend, qui gardoient dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Persans, furent encore plus excités par la hardiesse de leurs voisins ; une compagnie de Moganiens, & autres de ces cantons, qu'on avoit envoyés pour garder le château de Kir, tuèrent les Afchars qui étoient parmi eux, remirent le château entre les mains des Lek-zies, & se joignirent à Mohammed & à Sam.

Ali Khan de son côté fit mettre à mort plusieurs des principaux mécontents de Derbend ; & quelques-uns de Mogan, soupçonnés de fomenter ces défords, furent par ses ordres aveuglés & bannis. Il commença ensuite à fortifier la citadelle & les tours de Derbend, & fit savoir sa situation à la glorieuse cour.

Quoiqu'Achour Khan l'Afchar, général des forces de l'Azarbigian, & alors en Erivan, eût, à la nouvelle de ces troubles, accouru en Chirvan pour y remettre l'ordre ; quoiqu'il

A. D. 1743. eût été joint par Hagi Khan, gouverneur de  
 Nad. 36.

Cangé, & qu'il fût employé à construire un pont sur le Ker ; cependant, sa Majesté fit partir un détachement de son armée pour soutenir Achour Khan, & en même temps envoya Kerim Khan, gouverneur d'Aroumi en Mogan, afin d'y empêcher le progrès de la révolte.

De plus, le prince Nafralla Mirza, qui étoit alors en Hamadan, fut mandé, & arrivant à la cour, lorsque l'armée marchoit à Bagdad & étoit à la station de Leilan, il baïsa le sacré

10 Octobre. tapis le dix-huitième de Ramazan.

Sa Majesté ordonna à Fathali Khan, maître de l'artillerie, & à plusieurs officiers, d'accompagner le prince, auquel il donna quinze mille hommes, pour réduire le Chirvan.

Quand Nafralla Mirza eut atteint Tauris, il fit prendre les devans à Fathali, à la tête d'un détachement considérable, & il le suivit de près.

10 Décembre.

A l'arrivée de Fathali Khan, le quatre de Zou'lkadé, les féditieux de Chirvan & les Lekzies descendirent en troupes, avec leurs instrumens de guerre, d'un mont au dessus de Chahbag, dans l'intention d'entrer dans le château. Mais Fathali & Achour Khan leur fermèrent le passage, leur donnèrent bataille, & à l'aide de la Providence, les ferres de la

prospérité de sa Majesté blessèrent le visage de ces rebelles, & firent tourner bride au coursier de leur bravoure, tandis que mille ou plus d'entre eux furent faits prisonniers, & leurs étendards perdus. Mohammed, fils de Serk-haï, se mit à la tête des fuyards, après avoir été blessé. Sam, avec peu de soldats, se retira en Georgie. A.D. 1743.  
Nad. 58.

Ensuite les conquérans assiégèrent le château d'Aksou, qu'ils prirent en peu de jours, ainsi que les Lekzies qui le gardoient.

On verra la fin des aventures de Sam dans le récit des événemens de l'année suivante.

## CHAPITRE XII.

*Désobéissance & Rebellion de Mohammed Taki Khan de Chiraz ; un Corps de Troupes est envoyé contre lui, il est fait Prisonnier.*

LORSQUE l'armée victorieuse séjournoit dans les quartiers adjacens de Derbend, le magnanime Sultan donna le gouvernement de ce pays à Kelbali Khan, & le soin de la province de Farfistan à Taki Khan Chirazi.

A.D. 1743.  
Nad. 56.

Ces deux Khans demeurèrent long-temps en ces lieux, couverts du voile de la déception.

Ils furent enfin mandés à la cour étendue comme les cieux, & leurs gouvernemens furent donnés à Mohammed Houssein Khan Kirklou, qui revenoit de son voyage de Russie. Taki Khan, à l'arrivée de Mohammed Houssein, se crut obligé de cacher avec plus d'artifice ses mauvaises intentions, mais étant maître de l'artillerie, & ayant dans ses intérêts une troupe de rebelles errans, il tomba tout à coup sur Kelbali Khan, qu'il tua, & s'avança pour se saisir de Mohammed Houssein. Celui-ci alarmé s'embarqua sur le vaisseau de la fuite, & pour aborder au rivage de la sûreté, reprit immédiatement le chemin de Chiraz ; mais, s'apercevant que Taki Khan marchoit sur ses pas, il se retira, & fit savoir sa situation à la cour aussi grande que le firmament.

Taki Khan, ne trouvant plus d'opposition, entra dans Chiraz, & y déploya les bannières de la rebellion. Un détachement de l'auguste armée fut aussitôt envoyé pour aider Mohammed Houssein à faire rentrer Taki Khan dans le devoir : ce rebelle, après avoir tenu quelque temps dans son fort, fut fait prisonnier, & Chiraz, qui avoit été le siège de la joie & la demeure des délices, devint par son crime le séjour de la rapine, de la mort, & de

la captivité. Les fils de Taki Khan furent <sup>A.D. 1743.  
Nad. 56.</sup> condamnés à la mort ; lui-même à perdre un œil & sa virilité : cette sentence fut exécutée, & il fut traîné, chargé de chaînes, à la cour auguste.

---

### CHAPITRE XIII.

#### *Troubles d'Asterabad.*

LE quinze du mois Zou'lheggé les victorieuses <sup>20<sup>e</sup> Janvier.  
1744.</sup> bannières s'avancèrent de Chehervan vers l'Azarbigian. Après leur arrivée dans le voisinage de Mahidechet, sa Majesté apprit que plusieurs des principaux Kagiars, irrités de la conduite de Mohammed Houssein Khan, leur gouverneur, s'étoient joints à la tribu d'Yemout, & étoient entrés séditieuxment dans la ville d'Asterabad : que le fils de Mohammed, vice-gouverneur de ces districts en l'absence de son père, avoit été trouver Bahboud Khan, commandant d'Etek, & l'avoit engagé à l'assister pour punir les rebelles.

Sur ces nouvelles Mohammed Houssein, alors au camp impérial, fut envoyé avec des troupes

A.D. 1744.  
Nad. 57.

choisies dans son gouvernement, & en eut bientôt réduit les habitans à l'obéissance: mais, comme une longue inimitié subsistoit entre lui & les Kagiars, il faisoit cette occasion pour en donner de sanglans témoignages, faisant, sous le moindre prétexte, mettre à mort l'innocent & le coupable, & rendant ce pays une scène de désolation.

Quand l'armée impériale eut atteint Kermanschah, sa Majesté nomma son neveu Ibrahim Khan, gouverneur du Kiurdestan & du Loristan, & lui donna des forces suffisantes pour le soutenir, avec ordre de demeurer sur les confins de Kermanschah.

Cependant, Nafralla Mirza, qui l'année d'auparavant avoit été envoyé en Kharezme, avoit reçu les protestations de fidélité des chefs tant de cette contrée que d'Aral; il avoit donné la principauté du Kharezme à Aboul Mohammed, fils d'Ilbars, & choisi Ertouk Eniak pour son ministre. Mais peu après quelques Kharezmiens rebelles se joignirent à la tribu d'Yemout, & mirent à mort Ertouk Eniak.

Sa Majesté, instruite de ces événemens, fit partir Ali Kuli Khan pour le Khorassan, & résolut de réduire les rebelles l'année suivante. Ensuite les étendards favorisés du ciel, ayant quitté Mahidechet, furent arborés à Kalmerou.

## CHAPITRE XIV.

*Événemens de l'Année de la Souris, répondant à  
celle de l'Hégire 1157.*

LE Vendredi, cinquième du mois Sefer, <sup>fix A.D. 1744.</sup>  
minutes après la fixième heure, le monarque <sup>Nad. 57.</sup>  
du quatrième ciel, le rayonnant soleil, s'avança  
de la station des Poissons vers son siège exalté  
du Belier. L'armée de la saison pluvieuse fut  
mise en fuite, & les forces de la nuit défaites.  
Le splendide & valeureux printemps déploya  
ses bannières de cyprès & de pins, & fit en-  
tendre la musique guerrière de ses nuées fou-  
droyantes. Les troupes militaires des jardins  
furent mises en ordre. Les bataillons des  
arbres & des arbustes se couvrirent de leurs  
casques de fleurs & de boutons, & se prépa-  
rèrent à repousser l'armée de l'hiver.

La fête royale de cette belle saison fut célé-  
brée avec la plus agréable pompe dans la sta-  
tion de Kalmerou, & le banquet de la nou-  
velle année fut accompagné de gloire & de  
prospérité.

En ce même temps, Ahmed Pacha Gemal

A.D. 1744. *Ogli*, généralissime pour la cour Ottomane, Nad. 57.  
 qui avoit été envoyé à Cars, afin d'y soutenir les intérêts du prétendant Mohammed Ali connu sous le nom de Sefi Mirza, fit répandre des lettres dans les districts de l'Azarbigian, qui déclaroient ses mauvaises intentions.

Quelques-unes de ces lettres, étant tombées sous les yeux de sa Majesté, allumèrent dans son cœur le feu d'une juste colère & l'obligèrent de faire marcher les troupes royales vers Abher. En ce lieu elle apprit que ce général avoit été déposé; qu'Ahmed Pacha, dernier grand visir, avoit été nommé à sa place, & que Mohammed Aga, envoyé de Bagdad pour traiter de la paix, attendoit alors à Constantinople des nouvelles d'Ahmed Pacha.

Sur ces intelligences sa Majesté envoya ordre au commandant d'Erivan de mettre en liberté les prisonniers Turcs, &, les faisant conduire au nouveau généralissime à Cars, d'essayer si on en pourroit venir à des moyens d'accommodement. Le gouverneur obéit, mais le général Turc envoya pour réponse, " Qu'après " ce qui s'étoit passé, il étoit impossible de " conclure une paix; qu'il étoit envoyé par " l'auguste Porte pour soutenir & établir Sefi " Mirza, amené par lui en Perse."

, En chemin sa Majesté reçut la nouvelle

que Sam avoit été fait prisonnier. Ce pré-  
 tendant, après avoir été défait à Chirvan  
 (comme il a été dit dans le récit des événe-  
 mens de la précédente année), avoit pris la ré-  
 solution de s'enfuir en Georgie ; mais étant  
 observé par Tahmouras Khan, & ayant été  
 surpris dans les défilés d'Ekhelkil, le vingt-  
 quatre du mois Zou'lkadé, il avoit, ainsi que  
 ceux qui accompagnoient sa fuite, été envoyé,  
 chargé de chaînes, au château de Karakelgian.

A.D. 1744.  
 Nad. 57.

30 Décem-  
 bre, 1743.

Sa Majesté ordonna aussitôt qu'on arrachât  
 les yeux à Sam, & qu'il fût envoyé avec les  
 autres prisonniers à Ahmed Pacha, avec ce  
 message, que, " Puisque Sefi Mirza étoit avec  
 " lui, les deux frères pourroient s'entre-re-  
 " garder."

Quand les troupes royales furent parvenues  
 à Couri en Georgie, la nouvelle fut apportée  
 de la défaite des Turcs, qui arriva de la ma-  
 nière suivante. Après que les ministres de la  
 Porte eurent résolu de soutenir les prétensions  
 de Sefi Mirza, dans le nombre des projets  
 qu'ils firent pour y réussir, fut celui-ci. Ils  
 envoyèrent plusieurs dons précieux à Ahmed  
 Khan Osmeï, à Mohammed fils de Serkhaï,  
 & aux chefs d'Oar, de Genktaï, de Tabresfan,  
 & de Derbend, le tout accompagné de lettres  
 flatteuses pour chacun d'eux, leur demandant  
 leur assistance en faveur du prince Sefi Mirza.

A.D. 1744.  
Nad. 57.

~~~~~ Yousséf Pacha, gouverneur d'Akheské, fut chargé de cette commission; mais, quand il eut atteint Couri, Tahmouras Khan, commandant de Cakht, étant averti de son intention, & s'étant joint à Ali Khan Kiligi, gouverneur de Teflis, dressa une embuscade pour le surprendre. Yousséf, pour plus grande sûreté, s'étoit campé proche d'une montagne dans le milieu d'un désert, & avoit envoyé les présens & les lettres par la voie du Daghestan. Mais les deux Khans, qui connoissoient parfaitement les chemins, & qui possédoient l'art de la guerre, envoyèrent un détachement, qui, fermant les passages à ces messagers, en tuèrent ou firent prisonniers la plupart, s'emparant de leurs présens & de leurs lettres.

Quand Yousséf Pacha apprit le malheur arrivé à ses gens, il en perdit presque la raison, & devenant le compagnon de l'étonnement & l'ami de la confusion, il s'enfuit & périt dans sa fuite.

Au récit de ce succès, sa Majesté récompensa Tahmouras Khan par le gouvernement de Cartil, & donna à son fils Ezeikeli Mirzaï celui de Cakht.

Les importantes affaires du Chirvan étant ainsi décidées, sa Majesté manda le prince Nafralla Mirza, qui, obéissant à ce commandement, joignit l'armée royale. Alors les éten-

dards conquérans ayant quitté les bords de A. D. 1744.
Nad. 57. Peugekhan, s'avancèrent par les quartiers de Coktché, & s'arrêtèrent dans un endroit nommé Khanki, à six parasanges d'Arpet-chai.

Le douze de Giumadi'lakhri les bagages 31 Juillet. furent laissés en ce lieu, & l'armée marcha à Cars.

Au dehors de cette cité, les victorieuses bannières brilloient dans le firmament, & toutes les fois que le général Turc, ou les Pachas, faisoient quelques sorties, ou présentoient bataille, aussi souvent plusieurs d'entre eux étoient tués, ou faits prisonniers, & le reste obligé de se retirer en désordre dans la place.

Cependant, le douze de Regeb les bagages 11 Août. joignirent le camp ; sa Majesté fit ensuite élever des forts & des retranchemens autour de Cars, distribuant ses troupes & son artillerie dans les différens quartiers.

Ahmed Khan le Lekzie, qui, à la réquisition des Turcs, étoit venu assister le commandant de Cars, voyant les choses dans cette situation, entreprit de s'échapper pendant la nuit avec les siens ; mais les sentinelles ayant donné l'alarme de leur fuite, un détachement fut envoyé sur leurs pas, & plusieurs d'eux furent mis à mort.

Les assiégés s'affoiblissant tous les jours, & les

A.D. 1744.
Nad. 57.

secours n'arrivant point, les soldats Turcs commencèrent à déserter en foule; alors le général étant réduit à l'extrémité, envoya au camp Persan Abderrahman Pacha, & Ahmed Efendi Kifri, fameux par ses ouvrages & son savoir, avec plusieurs officiers de marque, les faisant accompagner de présens considérables, & demandant la permission de faire savoir à la Porte les pacifiques intentions de sa Majesté.

Après des messages réitérés des deux côtés, le généreux héros consentit à cette requête, & le général envoya Ahmed Kifri avec plusieurs chefs de l'armée à la cour Ottomane. Comme la froide saison s'approchoit, & que Cars étoit remarquable pour la rigueur du froid, l'armée royale s'en éloigna le second du bien-heureux mois de Ramazan & prit la route d'Arpetchai, d'où elle vint à Akheské, & à Akhelkilk, & campa dans ces agréables plaines, fameuses pour leur fertilité.

29 Septem-
bre.

Après avoir fait des provisions suffisantes, sa Majesté résolut de passer l'hiver à Berda, où l'on respiroit l'air le plus pur. A cet effet, elle envoya dans ce lieu plusieurs milliers d'ouvriers; ils se mirent à y bâtir des maisons & des palais avec du bois & des cannes, & en creusant les fondemens, ils trouvèrent de l'eau en abondance. Alors Nader ayant pris la route d'Aktché Kala & Kezak, arriva à

Cangé & à Berdá dans le commencement du mois Zou'lkadé, & y établit ses quartiers d'hiver. A. D. 1749.
Nad. 58.

Quand les chevaux se furent reposés plusieurs jours, sa Majesté se détermina à punir les Lekzies du Daghestan, & prenant avantage d'une saison dans laquelle ils ne pouvoient s'attendre à être attaqués, elle marcha contre eux avec des troupes choisies le vingt-deux de Zou'lkadé. Elle passa le pont de Giovad, & par des marches forcées arriva à Derbend le six de Zou'lheggé. Elle divisa ses troupes en quatre bandes, & entoura de tous côtés les Lekzies surpris, & bien éloignés de la croire si près dans un temps si rigoureux. 31 Décem-
bre.

Les habitations de ces rebelles furent donc saccagées & dévastées, & l'on faisit un nombre infini de chevaux & de bestiaux.

Le pillage & la rapine ayant duré pendant trois jours, & les chefs du Daghestan étant venus implorer grâce, sa Majesté les revêtit de la robe du pardon & de la clémence. Le jour de la fête d'Azhi, elle revint à Derbend, où ayant réglé les affaires du pays, elle retourna par la voie de Tabrefran à Perdâ, & atteignit ses quartiers d'hiver le cinq de Moharreim. 29 Janvier,
1749.

En ce lieu Nader Chah & son armée demeurèrent vingt jours, mais comme les pâturages & les fourrages étoient plus abondans

A.D. 1745. vers le nord de la rivière Ker, il quitta cette
 Nad. 58.
 place, & ayant fait passer la rivière aux troupes
 18 Février. & aux bagages, il campa le vingt-cinq dans le
 district d'Ereche.

CHAPITRE XV.

Evénemens de l'heureuse Année l'Hégire 1158.

QUAND l'hiver suivi des neiges & des tempêtes, comme un guerrier à la tête de ses forces, eut envahi la terre de l'Iran avec la violence de Rouintem, le grand luminaire des cieux monta son splendide courfier, &, le seizième du mois de Sefer, rencontra les troupes de ce tyran furieux sur le point de l'équinoxe du printemps ; il y mit en déroute cette froide armée de la rude saison, dont il dispersa les bannières long-temps flottantes dans les airs, tempérant par une douce chaleur l'âpreté de ses perçans frimats.

Dans ce temps la cour impériale brilla de la splendeur de Salomon, les nobles généraux & les héros illustres s'assemblèrent, couverts de robes de nuances variées & éclatantes d'or.

Les tentes nombreuses comme les étoiles furent dressées en Chekki, où elles demeurèrent près de trois mois : ensuite, quittant ce lieu & passant la rivière Ker, elles s'avancèrent vers Coktché, dans le quartier d'Erivan, par le chemin de Khatchin & Meïanicouh.

A. D. 1715.
Nad. 58.

Pendant cette marche Nader Chah fut attaqué d'une maladie soudaine, & fut porté plusieurs stations dans la litière royale ; mais enfin, par les soins d'un habile médecin, qui lui donna des remèdes efficaces, il fut entièrement guéri, & reprit sa première vigueur & santé.

Après cet accident, & le douzième du mois ^{Juillet.} Giumadi'lakhri, l'armée atteignit les plaines de Coktché, où elle campa dans de forts retranchemens.

CHAPITRE XVI.

L'Armée impériale arrive à Moradpeté, & prend Possession d'Erivan. Bataille donnée contre Yeken Mohammed Pacha, Général des Turcs : sa Mort.

PLUSIEURS avis successifs assuroient que le dernier grand visir, Yeken Mohammed Pacha, nommé généralissime de l'armée Turque,

A. D. 1745. s'étant joint à Gelik Pacha, gouverneur d'Idin,
 Nad 58.

& à dix ou douze autres Pachas, s'avançoit avec des troupes innombrables d'Erzeroum, & de Cars ; qu'outte ces forces Abdalla Pacha Getetchi, avec Ahmed Khan, fils de Sobhan Virdi Khan, Begler Beg d'Ardilan, ainsi que d'autres Pachas, venoient à la tête d'une armée considérable, &, passant par la voie de Diarbect & de Mouffel, songeoient à donner une bataille décisive.

Sur cet avis sa Majesté envoya le prince Nafralla Mirza pour s'opposer à ceux qui s'approchoient des frontières de Perse, & lui donna les légions victorieuses qui avoient été employées sur les confins de Karmanchah, du Loristan, & du Kiurdestan.

Ce fut aussi la volonté de sa Majesté que l'illustre prince Imam Kuli Mirza se mariât, ainsi qu'Ibrahim Khan, qui, après la mort de son père, portoit la même nom. En conséquence, de grandes préparations furent faites pour la célébration de ces mariages, & plusieurs jours furent passés en joie & en divertissemens près des quartiers de Coktché. Ensuite sa Majesté confia les importantes affaires du Khorassan à Imam Kuli Mirza, & celles de l'Irak à Ibrahim Khan ; & elle les fit partir le cinq de Regeb, avec une suite convenable pour leurs respectives commissions.

Sa Majesté, ordonnant que les bagages ref-
 tassent sur les bords de Peugekhan & de Tau-
 ris, déploya le même jour ses victorieuses ban-
 nières pour donner bataille au général des
 Turcs, qui avoit déjà quitté Cars ; elle étoit
 résolue de rencontrer les troupes ennemies dans
 le voisinage de Cars & d'Erzeroum, lorsqu'-
 elle apprit que le général étoit forcé de s'ar-
 rêter dans ce quartier.

A.D. 1745.
 Nad. 58.

Sur cela, le neuf du même mois, l'armée
 royale, laissant Erivan, vint à six parasanges
 de Moradpeté, dans le même lieu où la bataille
 contre Abdalla Pacha Kiuprili Oglî avoit été
 donnée.

Le dix, dans l'après-midi, Mohammed Pa-
 cha s'avança avec cent mille hommes de cava-
 lerie, & quarante mille d'infanterie, & campa
 au pied d'une montagne à deux parasanges de
 l'armée impériale, où, ayant dressé ses tentes,
 il commença de fortifier les endroits foibles, &
 de préparer ses canons & ses mortiers.

L'onzième, les deux armées étant rangées
 en ordre de bataille, le feu du combat com-
 mença, à flamber, & ses étincelles atteignirent
 les étoiles. Après plusieurs successifs engage-
 mens, l'armée Ottomane fut mise en déroute
 par l'interposition de la Providence.

La perte fut très-grande du côté des Turcs,
 leur général se retira dans ses retranchemens,

A.D. 1745.
Nad. 58.

&, la nuit devenant obscure, les troupes conquérantes retournèrent à leur camp.

Alors le vigilant héros envoya un détachement pour observer les environs de Cars, & pour ôter à l'armée Turque toute possibilité d'avoir du fourrage & des provisions.

Depuis ce temps, tous les jours quelques partis Turcs étoient taillés en pièces près du camp, & le général se trouva de plus en plus resserré de tous côtés; enfin, voyant que ses soldats n'étoient en nulle manière accoutumés à l'art de la guerre, il se retira avec son armée, marchant environ quatre parasanges chaque jour, jusqu'à ce qu'il fût à neuf parasanges des Persans, où il campa.

Cette retraite avoit été si bien conduite, que des Persans, ayant été détachés pendant la nuit, pour faire une excursion dans le camp des Turcs, furent étonnés de le trouver abandonné, & remplirent les airs de cris de surprise.

Dans ce même temps le général Turc méditoit le même projet contre le camp des Persans, ayant trouvé, après une consultation avec les chefs Ottomans, que dans la crise où l'on étoit, il n'y avoit pas d'autre moyen pour contenir ses soldats, prêts à se mutiner & qui défertoient continuellement.

Dans l'après-midi du même jour, qui étoit

un Vendredi, vingt-un du même mois, un <sup>A.D. 1745.
Nad. 58.</sup> courrier de Nafralla Mirza apporta la nou-
velle, que le général Abdalla Pacha, qui s'étoit ^{9 Août.}
avancé par la voie de Diarbectr, avoit premi-
èrement envoyé un de ses officiers à Baban &
à Cheherzour, mais que l'entrée de ces villes
lui avoit été refusée par le gouverneur de
Baban, qui, ayant laissé sa famille dans la for-
teresse de Severdache, & s'étant joint aux
chefs des Kiurdes, étoit venu avec eux offrir
ses services au prince. Ce messager ajouta
que ce général & Ahmed Ardilani avoient as-
semblé les Kiurdes de Bilbas, & avec une
armée complète marchaient à Mouffel; que
le prince, ayant déployé ses bannières, s'étoit
avancé pour les combattre; qu'enfin les deux
armées s'étant rencontrées près de Mouffel,
après un combat furieux les Turcs avoient été
défaits, plusieurs d'entre eux tués, ou faits
prisonniers; leur général, avec ceux qui avo-
ient échappé, s'étant sauvé par la fuite.

Sa Majesté, après avoir rendu grâce au ciel
d'une telle victoire, envoya par un prisonnier
Turc les lettres du prince au général ennemi.
Celui-ci avoit à peine atteint le camp des
Turcs au moment que le flambeau de l'uni-
vers répand sa première clarté, qu'un horrible
bruit & un violent tumulte fut entendu dans
ce camp, d'où il sortoit des nuées de poussière.
Il fut bientôt découvert que le général, peu

A.D. 1745. auparavant si absolu, avoit été tué, & avoit
Nad. 58.
rendu l'empire de son existence.

Quand les Turcs se virent sans chefs, & destitués de tous secours, ils prirent la fuite en désordre ; mais les Persans, qui les entouraient, tombèrent sur eux, & après en avoir massacré un grand nombre, s'emparèrent des tentes, de l'artillerie, & des chevaux, qui leur restaient.

Quelques troupes furent détachées pour poursuivre les fuyards, lesquelles donnant des éperons aux coursiers de leur courage, les atteignirent proche d'Arpetchaï, en tuèrent dix ou douze mille & firent cinq mille prisonniers, dans lesquels se trouvèrent plusieurs Pachas & officiers considérables. Sa Majesté, pour consoler en quelque façon l'ennemi d'un si grand revers, mit en liberté plusieurs des prisonniers blessés, ou devenus incapables de servir, dont une partie se rendit à Cars sous la conduite de Giamous Husn Aga, un des principaux des officiers Turcs prisonniers ; quatre mille prirent la route de Tehran, & le reste se retira à Tauris.

Cependant, comme jusqu'alors la Porte avoit paru adverse à la proposition faite au sujet du changement de religion des Persans qui avoient embrassé la secte de Giafar, sa Majesté, après une si totale défaite, écrivit une lettre d'amitié à l'empereur Turc, & fit

partir un courrier pour Constantinople par la voie de Bagdad.

A. D. 1745.
Nad. 58.

Cette lettre portoit en substance, que les tribus de Turcmans qui étoient en Perse feroient forcées de consentir à la conformité de religion ; qu'ainsi il n'y auroit nul sujet d'appréhender une altération dans le nouveau traité ; que si les ministres de la Porte acceptoient les conditions relatives à ce point, il y auroit une paix éternelle entre les deux empires, mais que s'ils retardoient, ou refusoient leur consentement, ce seroit une continuelle source de contentions & de sang répandu ; qu'elle espéroit donc qu'ils agréeroient tous ces articles, afin d'établir une perpétuelle amitié & concorde entre les deux monarques.

Le vingt-septième du même mois, l'armée impériale quitta la station de Moradpeté, & prit le chemin de Tchoures & de Mahmoudi.

13 Août.

Dans le même temps, trois ambassadeurs distingués vinrent de la part du roi de Khoten, présenter à sa Majesté une lettre, & des dons considérables. Ce roi étoit de la famille de Genghiz Khan, & avoit été élevé au trône de Khoten en même temps que son frère à celui de Khata.

Le motif de son ambassade étoit, l'admiration des victoires de Nader Chah, le désir d'obtenir son amitié ; & sa lettre portoit,

A.D. 1745.
Nad. 58.

“ Qu’il s’estimoit heureux d’apprendre les
“ succès & la prospérité de sa Majesté, &
“ que, désirant de faire une ferme alliance
“ avec elle, il lui envoyoit trois ambassadeurs,
“ pour lui offrir autant d’hommes de ses tri-
“ bus qu’il y en avoit de capables de porter
“ les armes ; qu’au surplus, il la prioit d’en-
“ voyer des officiers pour établir les limites
“ entre les deux royaumes de Khoten & de
“ Touran, afin qu’il n’y eût à ce sujet ni dis-
“ putes, ni dissensions.”

Sa Majesté consentit à cette demande, & promit d’envoyer des commissaires à cet effet à son retour du Khorassan ; elle fit de plus une réponse remplie d’amitié au roi de Khoten, lui envoya neuf chevaux, un cimenterre garni d’or & de pierreries, & d’autres dons précieux : enfin elle congédia ces ambassadeurs avec toutes les marques de bienveillance.

Il a été dit plus haut, qu’Ali Khan étoit parti pour réduire à l’obéissance la tribu d’Yemout en Kharezme : voici quels furent ses succès.

Quand il fut arrivé, Aboul Gagi Khan, & les chefs de plusieurs tribus, lui offrirent leurs services ; tandis que ceux de la tribu d’Yemout, s’associant à une bande de Turcmans, s’assemblèrent près d’Orcange, & attaquèrent les Persans ; mais ces rebelles furent défaits

honteusement, plusieurs tués, ou faits prisonniers : le reste de cette tribu ne pouvant plus demeurer dans ce territoire, & voyant ses habitations saccagées, se retira au mont Balkhan dans le voisinage d'Asterabad.

A.D. 1745.
Nad. 58.

Ali Kuli Khan, ayant réglé les affaires de ce district, & donné un gouverneur au Kharazme, retourna en Khorassan, dans le temps que les troupes impériales étoient postées en Saoukhbelague.

Après cet événement sa Majesté donna ordre aux chefs de la tribu d'Yemout de lui envoyer mille jeunes gens d'entre eux capables de servir l'état, & leur fit dire, que s'ils refusoient d'obéir, ils eussent à s'attendre à un prompt & sévère châtement.

Des territoires de Tchoures & de Mahmoudi les victorieuses bannières prirent la voie d'Hamadan, & furent déployées à Ferahan ; de là le prince Nafralla Mirza se rendit en Khorassan par le chemin de Mazenderan & d'Asterabad ; & l'armée royale, tournant ses pas du côté d'Isfahan, arriva à cette immortelle cité le quatorzième de Zou'lheggé.

28 Décem-
bre.

Quand le prince passoit sur les confins d'Asterabad, la tribu d'Yemout, en obéissance au suprême commandement, envoya les troupes qui lui avoient été demandées pour le service de l'empire.

A.D. 1746.

Nad. 59.

14 Janvier,

1746.

Le dixième de Moharrem 1159, les étendards conquérans, étant de nouveau déployés, quittèrent Isfahan, &, passant par la voie d'Ardelan & du désert de Tabas, tournèrent vers Mechehed, où ils parvinrent le vingt-trois du mois Sefer.

CHAPITRE XVII.

Relation des Événemens de l'An fortuné de l'Hégire 1159.

10 Mars.

LA nuit du Lundi vingt-huitième du mois de Sefer, quand les ministres des étoiles avec leurs manteaux dorés danfoient nu-pieds dans le firmament (selon le livre sacré, “Otez vos sandales, car vous êtes dans la vallée sainte”), afin de recueillir l'assemblée céleste, & rangeoient en ordre les vaisseaux d'or & d'argent des cieux ; quand les serviteurs de la nature couvroient le magnifique palais de la voûte azurée avec des tapis couleur de rose, alors le grand monarque du monde, le soleil, cinq minutes après la cinquième heure, monta sur le trône du Belier. Les puissans & illustres

trésoriers de la citadelle du monde ouvrirent les portes du printemps fleuri, & de la jeune verdure. Les larges pierres précieuses que formoient les gouttes de rosée, les rayonnantes perles qui tomboient des nuées, étoient suspendues, ainsi que des chaînes de bijoux & de bracelets artistement travaillés, sur la surface des vallées. Les gardiens des trésors de la nature parfumoient le jardin de roses, de corallines, du rubis des tulipes & des anémones, des émeraudes de l'herbe, & des turquoises du trèfle, richesses qui avoient été long-temps recélées dans leurs magasins cachés. Les rayons que dardoient les couches de roses, faisoient briller la terre, comme un paradis délicieux. Le soleil, ce glorieux roi de l'orient, répandoit sa vivifiante chaleur en tous lieux, & chassoit les tristes frimats. Les planes, ministres aux mains agiles, écrivoient avec les plumes de leurs branches un traité de paix sur le livre des plaines, & sur les feuilles des berceaux. Les ondoyans nuages, ces légers ambassadeurs du ciel, versaient leurs douces ondées pour éteindre le feu de la contention.

Quand la fête du Neurouz fut finie dans le siège de l'empire de Perse ; quand l'agréable séjour de Kélat, & les appartemens, semblables au paradis, de ce charmant château, furent ornés pour la réception de sa Majesté,

A.D. 1746.
Nad. 59.



A.D. 1746. el'e se prépara à s'y rendre. Le vingt-un de
Nad. 59.
1 Avril.

Rabiu'lavel elle quitta le glorieux siège de sa domination pour s'acheminer vers cette place, où elle passa plusieurs jours dans l'allégresse, les fêtes, les divertissemens, & la gaieté, jouissant des beautés du lieu, & arrangeant les affaires relatives à ces cantons.

Elle y rassembla d'immenses richesses & des choses précieuses sans nombre, productions des mers, & des mines, & ramassées de toutes les parties du monde.

Après avoir confié ce trésor aux soins de ses plus sages & plus fidèles ministres, Nader Chah partit de Kélat, pour se rendre dans l'Irak.

Il a déjà été dit qu'après l'élévation de sa Majesté au trône dans les plaines de Mogan, le puissant empereur Ottoman avoit désiré d'amener les choses à des voies d'accommodement ; mais comme cette affaire resta plusieurs années sans en venir à une conclusion, les ambassadeurs des deux monarques n'avoient pu, sans la hache d'un traité de paix, abattre l'arbre de la contention ; ainsi, après la mort de Mohammed Yeken Pacha, le grand conquérant dépêcha un envoyé à la cour Ottomane pour déclarer ses amicales intentions.

Bientôt après l'empereur des Turcs saisissant une si favorable occasion, envoya Netif

Effendi (qui auparavant avoit été à la haute cour en Daghestan) avec un plein pouvoir de négocier la paix : cet ambassadeur arriva avec la lettre de son maître, & donna les plus fermes assurances d'amitié de la part de l'empereur des Turcs, dont le pouvoir étoit celui d'Alexandre, & ne reçut pas de moins grandes protestations de celle du Chah, lesquelles lui furent données par écrit, & signées par les chefs de l'état.

A.D. 1747.
Nad. 60.

Ayant ensuite reçu son audience de congé, Netif retourna à la Porte, qui en conséquence fit partir Ahmed Effendi Kifili (auparavant envoyé par le général Turc, lorsque Nader Chah étoit en Cars) avec quantité de présens considérables pour le souverain de l'Iran.

Sa Majesté de son côté envoya Mustapha Khan, & son secrétaire à la Porte ; avec un trône d'or massif, orné de larges perles, & rehaussé depuis le haut jusqu'au bas de précieuses productions de la mer d'Omman ; elle y joignit deux files d'éléphans bien dressés, qui dansoient au son des instrumens, & qu'on avoit trouvés dans le nombre des raretés de l'Indostan.

Ces magnifiques présens furent confiés à l'ambassadeur, & la lettre, qui les accompagnait, à son secrétaire.

Le dix du mois sacré de Moharrem 1160, 10 Janvier, 1747.

A.D. 1747. l'armée impériale quitta Isfahan ; quelques
Nad. 60.

troupes marchèrent premièrement ; &, avec le reste, sa Majesté suivit en personne, par la voie d'Yezd, & de Kerman, pour se rendre dans le Khorassan.

Voici, cependant, la copie du traité de paix dont nous venons de parler.

TRAITÉ DE PAIX AVEC LES TURCS.

“ Gloire soit à Dieu, qui a plongé dans le
“ sommeil les yeux de la commotion, en
“ éveillant les cœurs des monarques ; qui a
“ fait découler la fontaine de la paix parmi le
“ genre humain, en arrêtant le cours de la
“ rivière de la discorde entre les rois & les
“ puissans Sultans ; qui a rétabli par leur
“ amicable agrément le désordre des affaires
“ des fidèles croyans ; qui a dépouillé leurs
“ cœurs de tout ressentiment, afin de pouvoir
“ guérir l'âme blessée de son peuple ; qui a
“ déraciné de leur sein toute haine & ini-
“ mitié, & leur a ordonné de garder invio-
“ lablement leurs traités, ainsi que dit le livre
“ à jamais glorieux, “ *O vous qui croyez, gardez
“ vos conventions !* ”

“ Puissé à présent le Très-haut être gra-
“ cieux envers son prophète Mohammed, dont
“ le siège est exalté ; envers sa famille & ses
“ compagnons, & particulièrement ses suc-

“ cesseurs les Califes qui marchent dans la A.D. 1747.
 “ voie droite, & qui usent d’une extrême di- Nad. 60.
 “ ligence pour maintenir la vraie religion !”

Après ces préambules, il suit : “ Dans les
 “ vastes plaines de Mogan, le peuple de l’Iran
 “ désira que nous acceptassions le diadème
 “ royal ; mais, voyant les troubles que les
 “ hérésies de Chah Ismaïl avoient suscitées
 “ dans la Perse, & l’inimitié qu’elles avoient
 “ causée entre les Turcs & les Persans ; con-
 “ sidérant aussi que la secte des Sunnis étoit
 “ suivie par nos nobles ancêtres & grands pro-
 “ géniteurs, nous nous refusâmes à sa pro-
 “ position. Mais, après plusieurs instances
 “ réitérées, nous consentîmes à régner sur ce
 “ peuple, sous condition, qu’il abjureroit de
 “ cœur & de bouche ses anciennes erreurs, &
 “ reconnoîtroit la légitime succession des grands
 “ Califes (auxquels Dieu soit favorable !) ; il
 “ consentit à nos demandes, & quitta ses
 “ hérésies.

“ Maintenant, puisque sa haute Majesté,
 “ exaltée au dessus des autres rois du monde,
 “ qui a le pouvoir de Salomon, l’éclat du so-
 “ leil, le protecteur des fidèles croyans, le
 “ vainqueur des infidèles, le roi des deux
 “ continens & des deux mers, un second
 “ Iscander Zoulkarnein, serviteur des deux
 “ cités sacrées, l’empereur & victorieux Sultan

A.D. 1747.
Nad. 60.

“ Mahmeud Khan, dont Dieu a étendu l’om-
bre sur tout l’univers, véritable Calife des
“ croyans & lumière de la famille Turcmane,
“ nous a demandé l’accroissement de notre
“ amitié; nous, en conséquence, espérant la
“ continuation de ces sentimens favorables, le
“ dispensons de deux des articles que nous
“ avions proposés, & ne demandons que la
“ confirmation des trois autres pour l’unifor-
“ mité de religion, & pour la préservation de
“ notre empire, désirant à cette négociation
“ une conclusion heureuse.

“ Et quand même nous n’aurions pas eu
“ l’intention d’écarter tout sujet d’aliénation
“ entre nous, & de donner la paix à nos sujets
“ en faisant fleurir les boutons de rose de cet
“ amicable traité, nous aurions, néanmoins,
“ pour l’honneur des fidèles croyans, notifié
“ à sa haute Majesté, exaltée ainsi que Salo-
“ mon, notre changement fortuné de religion,
“ & la désertion de nos anciennes erreurs.

“ Comme quelques parties des provinces
“ de l’Irak & de l’Azarbigian, pendant le
“ règne agité de Chah Ismaïl furent trans-
“ férées à la cour Ottomane, afin qu’il ne
“ reste aucun sujet de plainte, nous donnons,
“ en présent, un de ces territoires à sa Ma-
“ jesté l’Empereur des Turcs. Et puisque,
“ dans la lettre royale que le très-noble Netif

“ Effendi nous a apportée, sa très-haute Ma-
 “ jesté désire d'établir l'amour & la bien-
 “ veillance entre les deux empires de généra-
 “ tion en génération ; de notre part, nous
 “ croyons, que la confirmation de cette amitié
 “ & la tranquillité de nos dominations sont
 “ des objets aussi importants qu'avantageux :
 “ nous désirons donc que la paix, faite autre-
 “ fois dans le temps de Morad quatre entre
 “ les Turcs & les Persans, soit renouvelée ; &
 “ nous demandons que sa Majesté acquiesce
 “ gracieusement à ce présent traité de paix,
 “ qui contient le plan, la stipulation, trois ar-
 “ ticles, & un supplément.

A. D. 1747.
 Nad. 60.

PLAN, OU FONDEMENT DU TRAITÉ.

“ Que la paix conclue dans le temps du
 “ Sultan Morad quatre d'heureuse mémoire,
 “ entre les deux empires de Perse & de Tur-
 “ quie, soit renouvelée. Puisse-t-elle demeurer
 “ ferme, & perpétuelle dans toutes les pro-
 “ vinces, & puisse sa continuation, n'être al-
 “ térée ni troublée par aucun manquement.

STIPULATION.

“ Après que toutes commotions sont endor-
 “ mies, & que le sabre est remplacé dans le four-
 “ reau, après que tout ce qui peut renverser
 “ la paix & détruire l'amitié, est écarté ; que

A.D. 1747. " la bénédiction de Dieu, le pacte d'amour &
 Nad. 60. " d'unanimité, soit durable entre les deux em-
 " pires & les familles des deux monarques jus-
 " qu'au jour du jugement!

ARTICLE PREMIER.

" Que les pèlerins de Perse, qui passeront
 " par Bagdad, ou par la Syrie pour se rendre
 " au temple sacré, soient conduits d'une sta-
 " tion à l'autre en sûreté, & protégés par les
 " magistrats & gouverneurs des places qui se
 " trouvent dans leur voyage.

ARTICLE SECOND.

" Pour confirmer l'amitié & l'alliance entre
 " les deux cours, que, tous les trois ans, un
 " commissaire soit envoyé de la Porte en
 " Perse, & de la Perse en Turquie, pour re-
 " cevoir les tributs mutuels.

ARTICLE TROISIÈME.

" Que les esclaves de chacune des deux na-
 " tions soient mis en liberté, & qu'il ne soit
 " pas permis de les acheter ou vendre, mais
 " qu'ils aient le privilège de retourner dans
 " leurs pays respectifs.

APPENDICE, OU SUPPLÉMENT.

" Que les gouverneurs de toutes les villes
 " frontières évitent toutes commotions qui
 " peuvent tendre à la dissolution de ce traité;

“ & que les Perfans s’abstiennent de toutes
 “ expressions peu convenables relativement à A.D. 1747.
Nad. 60.
 “ la religion qu’ils ont embrassée, & à celle
 “ qu’ils ont désertée pour suivre la secte des
 “ Sunnis.

“ Qu’ils ne nomment jamais les grands Ca-
 “ lises sans due révérence & sans prières ; que
 “ lorsqu’ils voyagent pour aller ou au temple
 “ de la Mecque, ou à Medine, ou dans quel-
 “ ques autres cités célèbres, ou qu’ils traver-
 “ sent la Natolie avec d’autres pèlerins du pays,
 “ ou de quelque autre nation Mahometane,
 “ ils ne leur montrent aucune marque d’aver-
 “ sion ou d’aliénation ; que, dans les villes
 “ impériales, on ne mette aucun impôt sur
 “ ceux qui ne font aucun profit par le com-
 “ merce, mais que les officiers de la douane
 “ fassent payer des droits seulement aux com-
 “ merçans, & ne demandent rien de plus ; &
 “ qu’enfin, dans ces occasions, on tienne la
 “ même conduite dans les deux empires.

“ Nous déclarons donc, en vertu de ce
 “ traité, que la susdite paix & les articles spé-
 “ cifiés en icelle, demeureront à jamais fermes
 “ entre les deux empires & les familles de
 “ leurs souverains, bien entendu, tant qu’il
 “ ne se fera commis, de l’un ou de l’autre
 “ côté, aucune action contraire. Quiconque
 “ de sa part fera coupable d’une telle viola-

A.D. 1747. " tion offensera contre sa propre conscience,
 Nad. 60. " & quiconque observera ces conventions re-
 cevra du ciel une récompense."

Ecrit dans le mois sacrée de Moharrem,
 l'année 1160 de notre prophète, auquel
 soient louanges & saluts !

CHAPITRE XVIII.

*Récit des Evénemens de l'Année de l'Hégire
 1160, répondant à celle du Crocodile.*

10 Mars. LE Mardi, la neuvième nuit du mois Rabiul-
 lavel, trente deux minutes après l'onzième
 heure. l'astre couronné d'or, le soleil, entra
 dans le palais royal du Belier. Alors la nou-
 velle saison étala de tous côtés ses plus rians
 ornemens. Les faules élevoient leurs têtes ;
 le jasmin rafraîchissoit les sens par ses douces
 odeurs. Les gouttes de rosée, ainsi que des
 larmes argentées, tomboient des yeux des nar-
 cisses ; les roses avoient pris, dans les chaînes
 de l'amour, le tendre rossignol qui faisoit re-
 tentir les bois de ses chants plaintifs ; la linotte
 & le fanfonnet gazouilloient parmi les bran-

ches de l'églantine. Les boutons de roses, A. D. 1747.
Nad. 60. d'hyacinthes, d'asphodèles, déployoient leur beauté devant la cour du printemps, qui s'affit comme un monarque environné de plantes vertes & d'arbuſtes fleuris. Les planes étendoient leurs branches juſqu'au firmament; les nuées répandoient leurs brillantes ondées. La tourterelle avec un collier de couleurs variées, & la colombe avec ſes plumes ondoyantes, joignoient le printanier concert. Les arbres; fermes ſur les collines, étoient baignés par les clairs ruiſſeaux qui entouroient leurs racines, ainſi que des chaînes d'argent. Toutes les nations ſe réjouiſſoient dans cette re naiſſance générale de la nature, &, ſe parant des plus agréables fleurs, ſe délectoient à parcourir les boſquets, où le zéphyr ſe jouoit avec les feuilles des roſes, où les mélodieuſes notes du roſſignol rempliſſoient l'ame de défirs, tandis que les tulipes, les anemones, & les violettes azurées, bordoient chaque rivage.

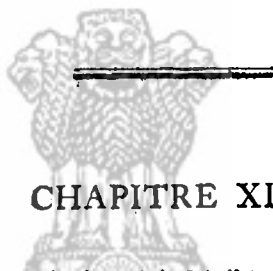
Dans ce temps la fête du nouvel an fut célébrée hors de la ville de Kerman avec les marques ordinaires de proſpérité & d'heureuſe fortune.

De là l'armée impériale ſe mit en marche pour Mechehed, où Nader Chah fut fort ſurpris de voir le trône preſque déſerté, & toutes les places en confuſion & pleines de révoltes.

A.D. 1747.
Nad. 60.

Il envoya Nafralla Mirza, Chahrokh Mirza, & les autres princes, ainsi que ses joyaux & ses meubles précieux, à Kélat, dans l'espoir décevant qu'ils feroient toujours en sûreté dans ce château.

Il entra ensuite dans le Khorassan, &, par le flamboyant cimenterre de son ire, fit perdre la vie à une multitude d'innocens confondus avec les coupables.



CHAPITRE XIX.

*Fin de la Vie de sa Majesté d'heureuse Mémoire :
Récit de sa Mort : Massacre de ses Enfans
& de ses Parens.*

DEPUIS le commencement du règne de Nader Chah, jusqu'à son retour du Kharezme & sa marche dans le Daghestan, il s'étoit entièrement occupé du soin de son empire & de l'administration de la justice, de manière que ses sujets de l'Iran auroient donné leurs vies pour sa préservation ; mais après ce temps il changea entièrement de conduite.

A l'instigation de quelque génie ennemi, ce

malheureux monarque prêta l'oreille à des délateurs mal-intentionnés, & fit arracher les yeux à Riza Kuli Mirza, le meilleur & le plus cher de ses fils. Les remords suivirent de près cette cruauté précipitée, & Nader Chah devint comme furieux. Les mauvaises nouvelles qu'il reçut successivement des troubles arrivés dans plusieurs endroits de sa domination augmentèrent sa rage.

A.D. 1747.
Nad. 80.

Dans ce nombre étoit la révolte des habitans de Fars & de Benader. Taki Khan, dont nous avons fait mention, gouvernoit ces pays, & avoit été élevé de la principauté de Chiraz au gouvernement de Fars & d'Omman. Plus Nader Chah l'avoit comblé de bienfaits, plus il fut sensible à sa trahison, qui, après lui avoir fait massacrer Kelbali Khan, lui fit élever l'étendard de la rebellion.

D'un autre côté les habitans de Chirvan, après avoir mis à mort leur gouverneur Heider Khan, & choisi pour leur chef Mohammed fils de Serkha le Lekzie, avoient commis les plus insolens outrages. Le peuple de Tauris s'étoit déclaré en faveur d'un prétendant d'une obscure naissance. Les Kagiars d'Asterabad, joints aux Turcmans, s'étoient aussi révoltés.

Tous ces malheurs, ayant coup sur coup ébranlé l'ame de Nader Chah, déjà troublée par les regrets qu'il donnoit à son fils, ex-

A.D. 1747. citèrent la férocité à un point qui n'eut plus
Nad. 60.
de bornes. Il ne se contenta pas de punir rigoureusement ceux des rebelles qui tombèrent entre ses mains ; mais, dans son aveugle rage, il fit aussi mettre à mort les gouverneurs de plusieurs districts qui n'avoient nulle correspondance avec les provinces révoltées.

Le sang le rendant de plus en plus altéré de sang, il fit une proscription, dans laquelle une multitude de noms furent inférés, & les pros crits, mis à la torture, étoient tourmentés de la plus barbare manière ; dans ce nombre se trouvèrent plusieurs des ministres & des chefs de l'empire. Ceux qui étoient préposés pour tenir cette fatale liste y mettoient à leur gré & sans motifs tous ceux dont ils se ressouven oient, ou plutôt ceux dont les richesses ex citoient leur avarice.

Ces inhumanités atroces forcèrent les misérables peuples à fuir, & à se choisir une habitation avec les hiboux des déserts ; mais s'il arrivoit qu'ils fussent rencontrés ou atteints, ils étoient ou privés de la vie ou tourmentés cruellement ; on leur arrachoit les yeux, on leur coupoit les oreilles & le nez. Les col lecteurs des impôts arrêtoient même ceux qui passioient dans les rues, & ne laissoient échapper que ceux qui rachetoient leurs vies au

Thahmasp Kuli, qui n'avoit jamais man- A.D. 1747.
Nad. 60.
 prix de leurs trésors, au dépens de leur pa-
 trimoine. Enfin les cruautés qui étoient exer-
 cées font au delà de toute conception. Tous
 ces actes sanguinaires, loin de satisfaire la
 frénésie de Nader Chah, le mettoient encore
 plus hors de lui-même. Il fit mourir plu-
 sieurs Indiens, Mahométans, & Arméniens,
 dans la grande place d'Isfahan ; & dans tous
 les lieux où il passoit il faisoit empiler des
 têtes humaines sur le faite des Mosquées, &
 en formoit d'effrayantes pyramides.

En ce même temps, la province de Seistan
 ayant pris part à la révolte presque générale,
 Nader Chah envoya Ali Kuli Khan son neveu
 pour la réduire, auquel il associa Thamasp
 Kuli Khan Gelair. Il leur enjoignit de faire
 un dénombrement exact de ces peuples, & de
 les mettre à une forte contribution.

Ces ordres furent exécutés ; & des commis
 inexorables, munis d'une large liste de con-
 damnés, partirent avec la vitesse des éclairs pour
 commencer de tous côtés leurs recherches.

Cependant Ali Kuli Khan, ayant con-
 sidéré que rien ne suffiroit pour appaiser le
 désordre de l'ame furieuse de Nader Chah,
 voyant qu'il avoit sans retour fermé ses oreilles
 à la vérité, se joignit aux Seistaniens, & leva
 l'étendard d'une nouvelle rebellion.

A.D. 1747.
Nad. 60.

qué de fidélité, ni porté la tache de la trahison, ne put d'abord s'empêcher de s'unir à Ali Kuli Khan; mais bientôt sa conscience alarmée fit taire tout autre motif; il tâcha de dissuader son confédéré, qui, irrité de sa défection, le fit empoisonner.

Alors, déployant les bannières de l'indépendance, Ali Kuli Khan se fit proclamer souverain dans plusieurs provinces, & attira à lui ceux qui s'étoient retirés & cachés dans la crainte d'éprouver la rage de Nader Chah. De ce nombre furent les Kiurdes de Khabouchan, qui, secouant entièrement le joug de l'obéissance, pillèrent plusieurs districts. Nader Chah partit aussitôt pour les châtier, & un Dimanche au soir, onzième de Giumadi'lakhri, 6 Juin. campa à la station de Fathabad à deux parasanges de Khabouchan.

Ce fut en ce lieu que, par le consentement d'Ali Kuli Khan, avec l'assistance de Mohammed Saleh Khan & de Mohammed Kuli Khan l'Afchar, capitaine des gardes, le sort fatal de ce héros fut décidé. Trois officiers considérables nommés Mohammed Khan Erivani, Mouffi Beg Taremi, Koutché Beg Gondozlaï, entrèrent dans la tente royale à minuit, tuèrent ce grand roi, & firent une balle de paume de cette tête que l'univers, peu auparavant, étoit à peine capable de contenir.

Quand, au matin, la nouvelle de cette ac- A. D. 1747.
Nad. 60.
tion fut répandue au dehors, & que les chefs de l'état furent assemblés, Ahmed Khan Abdalis qui avoit été fort attaché à Nader Chah, engagea une troupe d'Afgans & d'Ouzbegs à assaillir les Afchars & les soldats du camp ; mais ils furent repoussés & apaisés après un court engagement ; enfin, Ahmed, voyant l'inutilité de ses efforts, après avoir rassemblé quelques Afgans, marcha vers Kandehar.

Les Afchars envoyèrent aussitôt un détail circonstancié de cet événement à Ali Kuli Khan. Ce prince, ravi de voir un tel succès à son dessein, se rendit en hâte en Khorassan, laissant son fils Sohreb avec une tribu de Bakh-tiaris, & envoyant d'autres troupes pour investir Kélat.

Ces troupes étoient à peine arrivées devant ce château, considérant entre elles les vicissitudes de la fortune, qu'un accident imprévu leur donna lieu d'éprouver sa faveur. Le garde d'une des tours de Kélat, ayant besoin de faire sa provision d'eau, descendit par une échelle, qu'il laissa imprudemment dans le lieu dont ennemi venoit de s'approcher. Cette occasion inespérée fut dans l'instant saisie ; le détachement d'Ali Kuli Khan monta au comble de ses desirs, entra dans le château, s'empara d'une place que ses fortifications auroient ren-

A.D. 1747.
Nad. 60. due imprenable, & faisoient regarder comme
une des merveilles du monde.

Nafralla Mirza, Imam Kuli Mirza, & l'excellent prince Chahrokh Mirza, montèrent aussitôt à cheval, & s'enfuirent du côté de Mérou. Cazem Beg, frère d'Ali Kuli Khan, étoit alors aussi à Kélat ; il se mit à la poursuite des princes, mais n'ayant pu les atteindre, il revint, & envoya après eux Dost Mohammed Tchétché, le fauconnier de Nafralla.

Imam Kuli & Chahrokh Mirza furent pris à neuf parasanges de Kélat. Un nommé Corban Kuli fut mis sur les traces de Nafralla, & l'atteignit à Houzisenk ; mais ce jeune prince, lui ayant porté un coup furieux avec son cimeterre, le fit tomber de cheval, & eut le temps de se sauver jusqu'auprès de Mérou ; là, ayant malheureusement rencontré quelques soldats de la garnison de cette ville, il fut saisi & reconduit à Kélat.

Bientôt après Riza Kuli Mirza fut mis à mort, ainsi que seize autres princes du sang royal ; on n'épargna ni l'incapacité à succéder dans les uns, ni l'âge dans les autres. Les trois princes dont nous venons de parler furent conduits en Khorassan, où l'on massacra Imam Kuli & Nafralla.

Chahrokh, qui n'avoit que quatorze ans, n'eut pas le même sort ; on l'enferma secré-

tement dans le château de Mechehed, & on A.D. 1747.
Nad. 60. répandit le bruit qu'il avoit péri avec ses frères.

Le dessein d'Ali Kuli Khan étoit de se défaire du jeune prince, s'il voyoit jour de pouvoir garder l'empire pour lui-même ; mais, au cas que les Persans ne s'accommodassent pas de son règne, & demandassent un fils de Nader Chah, il comptoit leur présenter Chahrokh Mirza, l'élever sur le trône, & gouverner pour lui.



CHAPITRE XX.

Règnes d'Ali Chah & d'Ibrahim Chah : Mort de ces deux Princes.

QUAND les yeux & le cœur d'Ali Kuli Khan furent satisfaits par la mort des princes, il fut installé sur le trône en Khorassan sous le nom d'Ali Chah, le vingt-septième du Giumadi'-25 Juin
1747. lakhri de la même année. Aussitôt on battit monnoie à son coin, & les prières publiques furent faites en son nom. En conséquence quinze crores d'argent (chaque crore valant cinq cents mille tomans) furent tirées du châ-

A.D. 1748.  eau de Kélat. Le reste de choses précieuses que ce trésor contenoit, étoit au delà de toute conception, tant en garde-robes qu'en meubles & joyaux.

Ces richesses immenses, dignes du grand Nader, furent transportées de Kélat à Meched, où Ali Chah les prodigua à grands & petits avec une profusion sans bornes ; il dispersoit l'argent le plus pur comme de vils grains, & les plus précieuses pierreries comme des cailloux & du verre.

Il nomma Hufn Ali Khan & Sohrab pour principaux inspecteurs de ses trésors & de ses revenus, tandis qu'il jouissoit de toutes sortes de plaisirs, & se plongcoit dans les délices. Il établit Ibrahim Khan, son frère, général & gouverneur d'Isfahan, & l'envoya résider dans cette ville.

Cependant plusieurs tribus d'Afchars, un grand nombre de familles de l'Irak & de l'Azarbigian, ainsi qu'une compagnie de Bakh-tiaris que Nader Chah avoit transplantée en Khorassan, saisirent cette occasion pour retourner dans leur pays respectifs. Les Kiurdes de Khabouchan, après avoir reçu de magnifiques récompenses, se révoltèrent ; mais ils furent réduits par Ali Chah qui marcha en personne contre eux.

Ce prince, ensuite, voyant que les pro-

vifions devenoient très-rares dans le Khorafan, le quitta pour le Mazenderan, où il féjourna fept mois. Pendant ce temps Allayar Khan, commandant d'une compagnie d'Afgans, & Otalla Khan, général des Ouzbegs, qui tous deux étoient dans Chehrzour avec leurs troupes, fe rendirent à Iffahan, d'où ils vinrent offrir leurs services à Ali Chah. A.D. 1748.

La vie efféminée de ce prince avoit rendu fes miniftres abfolus ; Sohrab Khan dirigeoit toutes les affaires de l'empire ; Hufn Ali Khan, trouvant que ce jeune homme étoit un obftacle à fes propres deffeins, réfolut de le perdre ; à cet effet il l'envoya fous quelque prétexte plaufible à Ibrahim Khan, qui le fit mettre à mort.

Bientôt après Ibrahim, pourfuivant fes trames fécètes, entreprit de mettre dans fes intérêts les Afgans, les Ouzbegs, & tous les chefs qui étoient auprès de lui, prenant leurs cœurs dans les filets de l'amitié avec l'amorce des préfens & de la munificence. Alors il étendit dans les airs les ailes de fes hauts deffeins, & prétendit à une indépendance entière. Il nomma pour fon premier miniftre Selim Khan l'Afchar ; il fut auffi gagner par fa bonté & fa bienveillance Emiraflan Khan, que le feu roi avoit fait gouverneur de l'Azar-

A. D. 1748. bigian, & qui commençoit à devenir suspect à Ali Chah.

Quand toutes ses mesures furent prises, Ibrahim, écartant le voile qui couvroit ses actions, envoya un corps de troupes composé d'Afgans & d'Ouzbeks contre la ville de Kermanschah.

Emir Khan, fils de Yar Beg Khan, maître d'artillerie, étoit alors gouverneur de cette ville, & s'étant opposé à Ibrahim, il fut vaincu & fait prisonnier : l'armée conquérante pillla la cité, ainsi que les marchands & les étrangers qui y résidoient, & prit une entière possession de ces quartiers.

Ibrahim ayant quitté Isfahan & dirigé sa marche vers l'Azarbigian, Ali Chah s'avança pour le châtier de sa rebellion ; de son côté Ibrahim mit ses forces dans un ordre complet. Les deux armées se rencontrèrent entre Zengian & Sultania ; mais plusieurs soldats d'Ali Chah désertèrent, &, dans la chaleur du combat, passèrent du côté d'Ibrahim.

Les autres troupes d'Ali Chah furent défaites, & s'enfuirent par diverses voies. Ali Chah, avec trois de ses frères & un grand nombre de nobles, tâchèrent de gagner Téhéran ; mais Ibrahim envoya après eux un parti, qui les atteignit, & l'infortuné Ali Chah fut condamné à perdre les yeux.

Après cette action Emiraflan se rendit avec A.D. 1748.
ses troupes à Tauris, & Ibrahim à Hamadan.

Ce prince, voyant qu'Emiraflan avoit un pouvoir sans limites dans le pays, se déterminà à se défaire de lui. A cet effet il quitta Hamadan, &, proche de Meragué, il donna bataille à ce Khan & le vainquit ; celui-ci guidé par Cazem Khan s'enfuit vers le Couhestan, mais, étant trahi par Cazem, & renvoyé à Ibrahim il fut mis à mort ainsi que son frère Sarou Khan.

Par ces victoires Ibrahim, étant devenu maître absolu de l'empire, forma une armée de cent vingt mille hommes.

La lampe de la prospérité d'Ali Chah ayant été ainsi éclipsée par la lueur de celle d'Ibrahim, le flambeau de la fortune de ce dernier brilla comme l'étoile du matin. Ibrahim établit son frère, Houssein Beg, commandant du Khorassan, & l'envoya dans cette province, lui associant Naki Khan, & Mohammed Riza Khan, avec cette déclaration : " Que, comme alors par droit héréditaire l'empire étoit dévolu " à son Altesse le prince Chahrokh, & qu'il " étoit impossible qu'on le plaçât sur le trône " sans la concurrence & le consentement de " tous les chefs des provinces, il étoit mieux " qu'on conduisît ce prince en Irak, où il " feroit couronné."

A.D. 1748.

Le deſſein d'Ibrahim, dans cette propoſition, étoit de transporter les tréſors de Mechehed dans l'Irak, &c, en ſe conciliant l'affection des peuples du Khoraffan, de ſ'emparer de l'unique & incomparable perle qui reſtoit de la famille impériale de Nader.

Les ſeigneurs des Kiurdes & les chefs du Khoraffan firent réponſe, qu'il n'étoit pas néceſſaire d'envoyer le prince dans l'Irak, qu'il pouvoit bien être installé à l'empire dans le Khoraffan, & que, ſi Ibrahim étoit ſincère dans le deſſein qu'il témoignoit, il devoit conſentir qu'on l'exécutât ſur le champ.

En conſéquence de cette réſolution, & d'un accord unanimée, on fut prendre Chah-rokh Mirza dans le château ; mais ce prince refuſa d'abord la couronne qu'on lui offroit, & ce ne fut que ſur des ſermens réitérés de fidélité qu'il l'accepta. Enfin le huit du mois Chaval, en l'année 1161, Chahrokh monta ſur le trône, dont il héritoit, dans la terre fortunée de Khoraffan.

30 Septem-
bre, 1748.

A cette nouvelle Ibrahim Khan leva le maſque de la diſſimulation, & le ſeptième de Zou'lheggé de la même année, ſe révolta ouvertement dans Tauris, ſ'aſſeſſant ſur le ſiège du ſimulacre de l'empire, & faiſant battre la monnoie à ſon coin.

17 Novem-
bre.

Il ſuivit l'exemple de ſon frère Ali Chah ;

il répandit de l'or & de l'argent autour de lui comme le zéphyr éparpille les feuilles des fleurs printanières. Il prodigua millions après millions, & pour gagner plus de cœurs, il éleva, sous prétexte de générosité, les plus abjects du peuple aux richesses, aux dignités, & aux honneurs : enfin il établit pour ministres des plus importantes affaires, les plus méprisables & les plus ignorans de ses soldats. A.D. 174

Bientôt après il quitta l'Azarbigian, & s'avancant vers le Khorassan, il envoya à Kom sa famille & son malheureux captif Ali Chah ; mais, quand il eut atteint la station de Serkhé Semnan, plusieurs de ses soldats, ne pouvant plus supporter d'être continuellement harassés par les ambitieuses entreprises de leur maître, désertèrent, les uns vers Chahrokh Chah, les autres pour retourner dans leurs propres pays.

Quand Ibrahim Chah vit cette défection, il tâcha, accompagné seulement d'une troupe d'Afgans qui lui étoient demeurés fidèles, de gagner Kom ; mais la garnison de la citadelle lui ferma les portes de la ville : il ordonna à ses Afgans d'assaillir la place ; & après plusieurs attaques elle fut réduite & saccagée.

Ibrahim tourna ensuite ses armes contre la forteresse de Kélat ; mais les habitans de cette

A.D. 1746. place, ayant trouvé le moyen de se faïfir de sa personne, l'envoyèrent chargés de chaînes à la cour de Chahrokh.

Cependant la personne que le jeune roi avoit nommée pour conduire ce prisonnier, le tua dans le chemin, & n'en fit porter que le cadavre à son maître ; Ali Chah fut aussi mis à mort par représaille pour le meurtre des jeunes princes.

Ce fut alors que Chahrokh Chah parut entièrement fixé dans la possession de l'empire ; toute la province de Khorassan se soumit à lui : mais les Kiurdes de Khabouchan, & plusieurs tribus Arabes, n'eurent que l'apparence de la fidélité, & entretenrent les étincelles de la trahison dans leurs cœurs.

Mirza Seïd Mohammed, fils de Mirza Daoüd, dont la mère étoit fille de Chah Soliman d'heureuse mémoire, avoit été élevé au gouvernement de Khorassan sous le règne de Nader, & avoit été intéressé dans les affaires d'état sous Ali & Ibrahim Chahs. Ce fut lui qui forma le plus cruel dessein contre le jeune roi Chahrokh, seul joyau de deux nobles mers ; jardin dont l'existence étoit arrosée de l'eau du bosquet de roses de Nader, & du berceau de fleurs de Sefi ; lui à qui, par conséquent, appartenoit si justement l'auguste empire.

Cet homme barbare fit arracher au jeune prince ses yeux qui siégeoient dans l'empire de son corps comme deux monarques sur leurs trônes de cristal. A.D. 1718.

Une telle méchanceté ne demeura pas impunie ; deux mois après, furent justifiées les paroles du poète, qui dit :

Celui qui fait le mal, doit s'attendre au retour,
Et dans son propre piège, il est pris à son tour.

Mirza Seid Mohammed fut pris en effet, & subit le châtement qu'il méritoit ; car Youfsef Ali Khan Gelaïr le priva de la vue, & le fit servir d'exemple à ceux qui voient. Alors Chahrokh Chah fut remplacé sur le trône : mais, il n'eut que le nom d'empereur, son aveuglement le rendant incapable de gouverneur.

Depuis ce temps la Providence a voulu que les chefs de plusieurs provinces aient élevé les étendards de l'indépendance ; qu'étant enivrés du vin de l'arrogance & de leurs propres projets, ils aient laissé échapper de leurs mains le bouton d'appui du bon sens & de la prudence ; qu'ils aient continué à se harasser les uns les autres, opprimant le foible & le malheureux, & excitant d'innombrables commotions ; de manière que la partie affligée

A.D. 1749. n'a pas joui d'un moment de tranquillité, n'a pas été affranchie un seul instant de la calamité & de l'oppression.

A présent, gloire soit rendue à Dieu qui préside sur tous les siècles, cet ouvrage est fini, dans le temps que la voix de la bonne fortune & la trompette de la prospérité font retentir l'univers des louanges du grand & puissant seigneur, doué des forces d'Alexandre, de la valeur de Feridoun, du pouvoir de Gemchid, des manières de Gara & de Soliman, le héros victorieux, aussi ferme que le ciel, le centre du cercle de la foi & de la sûreté, le jardin printanier de la douceur & de la libéralité, Mohammed Hufn Khan. Puissent ses bannières être exaltées au dessus des étoiles aussi long-temps que les cieux dureront ! tous les hommes sont obligés de faire des vœux pour la continuation de sa vie & de sa félicité ; tous lui doivent un tribut de reconnoissance pour sa bienfaisance & sa générosité. A son approche, la frayeur & la crainte s'emparent de l'ame de ses compétiteurs, l'espérance ranime ses amis, afin que les clefs de la victoire soient délivrées en ses heureuses mains. Si, par les bontés du Très-haut, l'aube de la tranquillité brille dans le ciel de la fortune, & me laisse jouir de quel-

que repos, les actions des chefs de tribus & ^{A.D. 1748.}
les événemens depuis la mort de Nader Chah
en 1160 jusqu'à cette année 1171, seront ^{A.D. 1747.}
décrits par la plume de la narration dans un ^{A.D. 1757.}
second volume.

Paix & prospérité au lecteur !



TRADUCTION LITTÉRALE

DES

VERS CONTENUS DANS LA SECONDE PARTIE

DE

L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

LIVRE IV. CHAPITRE I.

- * Vol. IX. Page 358. Voici le temps où il me convient de placer mes effets dans la maison des banquets, & de m'y reposer en jouissant de la tranquillité & des plaisirs.
- * Page 359. Tandis qu'on acquiert l'honneur & la renommée du vin & de la salle des banquets, nous laisserons tomber nos têtes dans la poussière sur le marchepied du maître de Mogan.
- * Page 359. Pourquoi abandonnerions-nous la demeure du Seigneur des banquets ? La fortune y réside ; la tranquillité y fait son séjour.

CHAPITRE II.

- * Page 363. Toi qui portes ces coupes à la ronde, verse du vin, car ma bien-aimée a ôté le voile qui couvroit son visage ; la lampe des réduits agréables est rallumée. Le ciel m'a envoyé une nymphe aimable, qui m'a délivré du poids de la tristesse qui oppressoit mon ame.
- * Page 365. Les étendards de la sultane Rose sont déployés sur les bordures des jardins ; puisse son arrivée au milieu des jasmins & des cyprès être accompagnée de la prospérité !

CHAPITRE III.

- * Page 368. Le monde renaît & prospère comme le jour nouveau ; l'allégresse du printemps se répand en tous lieux, & nous ranime ainsi que les feux de la première jeunesse.
- * Page 370. Le vieillard vint dans la salle des banquets ; remplit sa coupe ; s'affit & discourut avec vieux & jeunes ; car, quoique les dévots se ceignent du bandeau de la piété, ils savent jeter leurs turbans aux nues, quand la splendeur des verres a effacé la lumière de la lune, & que les joues des beaux adolescens & des charmantes nymphes volent au soleil son éclat.

LIVRE V. CHAPITRE VI.

* Page 446. Quand les innombrables armées furent rangées en ordre de bataille, les étoiles dégouttèrent du sang.

Les violens mouvemens des guerriers obscurcirent la lune, & les signes du Taureau & des Poissons.

Lorsque le firmament entr'ouvroit ses voiles, on voyoit les étoiles sur les pointes des lances.



सत्यमेव जयते

NOTES

À

L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

SUR L'ANNÉE MAHOMÉTANE.

L'ERE Mahométane commence au premier de Moharrem de l'année en laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque. Cette fuite, selon les plus authentiques histoires & les plus justes calculations, arriva le quinzième de Juillet, A.D. 622 ; & du mot d'Hégérah, qui en Arabe signifie Retraite, est pris celui d'Hégire.

L'année Arabe est lunaire ; elle est ordinairement de trois cents cinquante quatre jours ; ce qui nous oblige d'y intercaler onze jours pour la faire répondre à la nôtre. Dans l'espace de trente années leur dernier mois reçoit un jour additionnel onze fois, laquelle intercalation arrive la seconde, cinquième, septième, dixième, treizième, quinzième, dix-huitième, vingt-unième, vingt-quatrième, vingt-

fixième, & vingt-neuvième années dans le cours de chaque trente ans ; de manière que, si une année de l'Hégire est divisée par trente, & qu'il reste quelqu'un de ces nombres que nous venons de nommer, on peut connoître qu'elle est intercalaire.

Les mois Arabes sont lunaires, & consistent en trente & vingt-neuf jours alternativement. Comme il est souvent fait mention dans cette histoire des noms de ces mois tant en Persan & en Syrien qu'en Arabe, on les donnera ici dans ces trois langues & dans leur ordre naturel.

| ARABE. | | PERSAN. | | SYRIEN. | | EUROPÉEN. | |
|----------------|--------------|-------------|----|-------------------------|--|-----------|--------------|
| Jours. | | Jours. | | | | Jours. | |
| Moharrem | 30 | Fervardin | 30 | Adar | | Mars | 31 |
| Sefer | 29 | Ardibecheh | 30 | Nissan | | Avril | 30 |
| Rabiul'avel | 30 | Khorded | 30 | Aiar | | Mai | 31 |
| Rabiussani | 29 | Tir | 30 | Heziran | | Juin | 30 |
| Giumadi'lavel | 30 | Morded | 30 | Tamuz | | Juillet | 31 |
| Giumadi'lakhri | 29 | Charriar | 30 | Ab | | Août | 31 |
| Regeb | 30 | Mehr | 30 | Eiloul | | Septembre | 30 |
| Chaaban | 29 | Aban | 30 | P ^r Ticharin | | Octobre | 31 |
| Ramazan | 30 | Adur | 30 | S ^d Ticharin | | Novembre | 30 |
| Chaval | 29 | Dei | 30 | P ^r Canoum | | Décembre | 31 |
| Zou'l'kadé | 30 | Bahman | 30 | S ^d Canoum | | Janvier | 31 |
| Zou'lheggé | 29, ou
30 | Asteudarmaz | 30 | Chebet | | Février | 28, ou
29 |

Les mois de Moharrem, de Regeb, de Zou'l-kadé, & de Zou'lheggé, sont tenus pour sacrés par les Mahométans ; & le treize, le quatorze & le quinze de chaque mois, sont regardés comme des jours fortunés.

Quant au cycle Mogol de douze années, portant chacune le nom d'un animal, le voici.

| | |
|---------------|--------------|
| La Souris. | Le Cheval. |
| Le Beuf. | La Brebis. |
| Le Léopard. | Le Singe. |
| Le Lièvre. | La Poule. |
| Le Crocodile. | Le Chien. |
| Le Serpent. | Le Pourceau. |



सत्यमेव जयते

SUR L'HISTOIRE DE PERSE.

S'IL arrive que cet ouvrage reçoive un favorable accueil du monde lettré, on pourra mettre en ordre des matériaux qu'on a rassemblés pour une histoire de Perse, depuis la fondation de cet empire jusqu'à notre siècle. Il suffira pour le présent de donner ici une table des noms des rois Persans qui peuvent se trouver nommés dans cette histoire, depuis Caïoumaras jusqu'au petit fils de Nader Chah.

PREMIERE PÉRIODE.

LES DESCENDANS DE CAÏOUMARAS.

Cette période contient quatre dynasties ; les Pichedadiens, les Caïaniens, les Achekaniens, & les Saffaniens.

| | | |
|---------------|---------------------|-----------------------|
| Caïoumaras. | La Reine Homy. | Safara. |
| Sianek. | Dara I. | Beleche. |
| Houcheuk. | Dara II. | Giamasp. |
| Thahmouras. | Alexandre. | Kobad. |
| Gemchid. | <i>Interregne.</i> | Anouchirvan. |
| Zohak. | Chapour. | Hormoz II. |
| Feridou. | Ardechir Babagam. | Beharam Gicubin. |
| Manoutcheher. | Chapour Zoulaktef. | Khosres Parviz. |
| Naudar. | Ardechir Hormoz. | Kobed Chirouïé. |
| Afrasiab. | Beharam Kermanchah. | Chahriar. |
| Zab. | Yezdegerd I. | Gehanchir. |
| Caicobad. | Khosrev. | La Reine Tourandokht. |
| Caicaous. | Beharam Gour. | Chidâ. |

| | | |
|------------|---------------|-----------------------|
| Caikosrev. | Narsi. | La Reine Azarmidokht. |
| Lohiarsp. | Yezdegerd II. | Ilosri. |
| Gachetasp. | Hormoz I. | Firukhzad. |
| Bahman. | Firouz. | Yezdegerd III. |

SECONDE PÉRIODE.

LE REGNE DES CINQUANTE HUIT
CALIFES.

Les Arabes furent maîtres de la Perse depuis le milieu du septième siècle jusqu'à la troisième partie du treizième; mais ils n'y régnèrent pas dans tout ce temps avec la même autorité. Si les Ommiades y conservèrent les privilèges de leur dignité, & leur pouvoir, les Abbassides y perdirent presque entièrement l'un & l'autre. Sous ces derniers Califes une multitude d'indépendantes dynasties commencèrent à s'élever en diverses provinces, & réduisirent le califat à n'être plus que le fantôme de la souveraineté.

TROISIÈME PÉRIODE.

LEREGNE DES TARTARES.

La dynastie des Genghizkaniens dura depuis l'année 1228 jusqu'en 1337, & celle des Timuriens depuis 1405 jusqu'en 1450.

QUATRIÈME PÉRIODE.

LE REGNE DES TURCMANS.

Cette période, qui finit vers l'année 1515, comprend les dynasties les noirs & des blancs

Turcmans ; les premiers ayant eu quatre rois,
& les seconds huit.

CINQUIEME PERIODE.
LE REGNE DES SEFIS.

| | Meurt. |
|---------------------------|--------|
| Chah Ismaïl Sefi, | 1525 |
| Chah Thahmasp I. . . . | 1576 |
| Chah Ismail, | 1578 |
| Chah Mohammed, | 1585 |
| Chah Abbas I. . . . | 1628 |
| Chah Sefi, | 1642 |
| Chah Abbas II. . . . | 1664 |
| Chah Soliman, | 1694 |
| Chah Hussein, | 1726 |
| Chah Thahmasp II. . . . | — |
| Chah Abbas III. . . . | 1734 |

Nader Chah, Ali, Ibrahim, & Chahrokh, succédèrent à la race des Sefis. Quant aux empereurs de l'Inde, ils descendent de Tamerlan, & sont quelquefois nommés Gour-ganiens d'un titre de ce fameux conquérant.

SUR LA GEOGRAPHIE DU ROYAUME DE PERSE.

A.

ABERKOUH, ville & district limitrophe du pays de Fars, environ trente lieues de Yezd, Il y a un petit district de ce nom à vingt lieues d'Isfahan.

ABHER, ville de l'Irak Agemi, entre Kazvin & Zengian, à douze lieues de l'une, & à quinze de l'autre.

ABIVERD, ou Abaverd, ou Beverd, ville du Khorassan, entre Serkhes & Niffa.

AFGAN, ou Avgan, nation très-guerrière, mais sauvage, qui a causé toutes les calamités dont la Perse a été affligée dans le siècle présent ; ils sont nommés Ougamis par Ali Yezdi, qui leur donne un langage particulier, ainsi que l'auteur de l'histoire de Nader Chah.

AMOVIE, ou Amivié, il paroît que c'est ici le nom moderne de la rivière Gihoun, qui est l'Oxus de Ptolomée. Pour empêcher qu'on ne confonde, avec Gihoun & Gihan, Sihoun & Sihan, il faut observer, que la rivière Gihoun coule de Badadkhchan au travers de Balkhe, & sépare l'Iran du Tou-

ran ; le Gihan arrose le pays de Sis en Natolie ; le Sihoun baigne Chache, un des beaux territoires de Mavaranneher ; & le Sihan vient du Gihan à Adné ville de Natolie. Le cours de la rivière Gihoun est tracé par Safieddin de la manière suivante :
 “ d’une montagne nommée Divfaran, qui
 “ borde les pays de Hind, Sind & Cabul,
 “ & dans un lieu nommé Andemas, fort
 “ une claire fontaine, dont les eaux abon-
 “ dantes produisent d’abord une multitude
 “ de petits ruisseaux, qui, se réunissant, for-
 “ ment cette large rivière laquelle arrose
 “ plusieurs contrées, & enfin se décharge
 “ au sud-est du lac de Kharezme.” Ce lac, dit Ebn Haukah, a cent lieues de circonférence ; ses eaux sont salées, & paroissent ne jamais décroître ; il est près d’une ville nommée Gianib, à cinq lieues de Corenge. Le milieu de ce lac est à 90 degrés de longitude, & 43 de latitude septentrionale. Les poètes désignent souvent par Gihoun un grand amas d’eaux.

ARABES, les habitans d’une contrée assez connue.

ARAS, ou Arous, l’Araxes des anciens.

ARDEBIL, ville très-considérable de l’Azarbigian, à vingt-cinq lieues de Tauris.

ARDILAN, voyez d’Herbelot.

ARMENIE, }
 ARRAN, } voyez Azarbigian.

ASTERABAD, ville du Mazenderan, à trente-neuf lieues d'Amol.

ATOK, une branche de l'Indus.

AZARBIGIAN, large province, qui est l'ancienne Médie ; elle est communément décrite par les géographes Orientaux avec l'Arménie & l'Arran. Ces trois pays sont bornés à l'ouest par Roum & la Mésopotamie ; au sud par une partie de la Mésopotamie & par l'Irak ; à l'est par Couhestan & Dilem ; au nord par Gebal Alkeitak, ou chaîne de montagnes qui commence à la mer Caspienne.

B.

BADGHIS, ville du Khorassan, dans le voisinage d'Hérat ; quelques-uns disent qu'on devrait prononcer Badkiz, qui signifie vents ou tempêteux.

BADAKCHAN, voyez d'Herbelot.

BAGDAD, ville fameuse dans l'Irak Arabe.

BAHREIN, province de l'Yemen ; le nom de Bahrein, qui signifie les deux saisons, est donné à cette province à cause de sa situation, ayant le Golfe Persan à l'est, & la mer au sud ; sa capitale porte le même nom.

BAKHERZ, district de Nichapour.

BAKHTIARI, ce pays, qu'on ne peut trouver dans les dictionnaires géographiques de Seffeddin & de Sphahizadé, ne doit pas être confondu avec la Baëtrienne des anciens.

BALKHE, voyez d'Herbelot.

BALUGESTAN, pays des Balouges, nation très-guerrière; on n'en peut trouver l'exakte situation dans les auteurs Orientaux.

BAMIAN, ville du Zablestan, située sur une montagne.

BASRA, voyez d'Herbelot.

BENDER, ville qui a un port de mer fameux vis-à-vis d'Ormuz dans le Golfe Persan.

BASTAM, ville du Khorassan.

BERDES, ville sur les confins de l'Azarbigian, abondante en jardins fertiles & en belles eaux.

BOKHARA, voyez d'Herbelot.

C.

CABUL, province entre l'Inde & le Segestan; Safieddin dit qu'elle abonde en bois d'aloès, en cacao, & en safran; sa capitale porte le même nom.

CACHAN, ou plutôt Kachan, est une ville de l'Irak Persan, moins considérable que Kom, mais très-connue par ses scorpions veni-

meux. Cachan, écrit avec la lettre Caf, est une ville de la Tranfoxane.

CACHEMIR, ou Kachemir; cette extraordinaire contrée est très-connue par l'agréable relation de M. Bernier, mais il ne paroît point que sa traduction de l'histoire de Cachemir ait été publiée; on en voit l'original à Oxford, écrit par un Cachemirien, & qui mérite bien d'être traduit. Il ne fera peut-être pas hors de propos de donner ici une courte description de ce beau pays, tirée d'Ali Yezdi, mais plus littérale que celle de M. Petit de la Croix.

DESCRIPTION DE CACHEMIR.

Puisque Cachemir est une des fameuses régions du monde habité, & si remarquable par sa situation; puisqu'on y voyage si peu, il convient d'en donner une description d'après des personnes dignes de foi, nées dans ce pays, & qui en ont examiné avec soin le local, les productions, & le climat; on y joindra ce que les géographes disent de ses longitudes & latitudes: (le Tout-puissant est notre support).

Cachemir est une province près de Kah, vers le milieu du quatrième climat. Le commencement de ce climat a 33 degrés 37 minutes de latitude; son milieu 36 degrés 22

minutes ; sa fin 38 degrés 54 minutes. Cachemir est à 35 degrés de latitude de l'équateur, & à 105 degrés de longitude des îles Fortunées. La forme de cette contrée est oblongue ; de hautes montagnes l'entourent de toutes parts. Elle a Delhi & les territoires de l'Inde au midi ; Badakhchan & une partie du Khorassan au nord ; le pays des Avgans à l'occident, & le commencement du royaume de Tibet à l'orient : elle a dans sa longueur de l'est à l'ouest quarante parasanges, & dans sa largeur du sud au nord vingt parasanges. On compte dans cette étendue dix mille villes très-peuplées, situées sur les collines, & abondantes en fontaines d'eau douce, en ruisseaux, & en excellens herbages : si on en croit le commun rapport, le pays en son entier contient cent mille villages habités, placés tant sur les collines que dans les plaines. Les eaux de Cachemir sont d'autant plus renommées qu'on leur attribue la beauté des Cachemiriens, dont la délicatesse & les charmes ont passé en proverbe chez les poètes, qui parlent ainsi :

- " Tu es le roi des beaux jeunes hommes de Cachemir ;
- " Tu es le prince de cette aimable troupe, dont la vue ré-
 - " jouit le cœur ;
- " Tu es le chef de ces objets charmans, dont la forme est
 - " si délicate,
- " Lesquels, nous enflammant d'amour détruisent nos vies."

Les montagnes & les plaines de Cachemir sont couvertes de toutes sortes d'espèces d'arbres fruitiers, dont le fruit est sain & délicieux ; mais comme l'air y incline plutôt au froid, & qu'il y tombe de la neige en quantité, le raisin, l'orange, le limon, & les autres fruits, produits des climats chauds, n'y croissent point, & y sont apportés des pays du midi adjacens. Dans le centre de cette vaste plaine est une ville nommée Nogaz, qui est la résidence des gouverneurs & magistrats du pays. Une rivière plus large que n'est le Tigre à Bagdad, coule à travers cette cité ; & par une merveille étrange tient l'abondance de ses eaux seulement d'une petite fontaine, laquelle est dans le même terrain, nommée la fontaine de Vir.

On compte sur cette rivière environ trente ponts de bateaux attachés avec des chaînes, desquels sept sont dans la ville de Nogaz. Quand cette rivière a passé les limites de Cachemir, elle prend les noms de Dendané & de Gemed, des lieux qu'elle parcourt ; elle se joint à la rivière Genavé au dessus de Moultan, & de l'autre côté de cette province ces deux rivières se mêlent à celles de Ravé & de Bejat ; enfin cet étonnant ramas d'eaux, étant parvenu à Otché, se jette dans le fleuve

Indus, qui se décharge dans la mer d'Omman près de Tatta. Cachemir justifie ces paroles de l'Alcoran, " nous avons fixé les hautes montagnes, & nous les avons couvertes, " ainsi que la plaine qu'elles renferment, d'une " belle verdure." En effet ce pays est par ses montagnes à l'abri de toute incursion de l'ennemi ; n'ayant à craindre que les injures du temps, & la dévastation que les vents & les pluies peuvent faire à ses fortifications naturelles. Trois routes conduisent à Cachemir, une vient du Khorassan, mais elle est si raboteuse & si difficile qu'elle se trouve impraticable pour les bêtes de charge, de manière que pendant plusieurs jours on est obligé d'y porter les bagages sur les épaules d'hommes accoutumés à ce travail. La seconde route, en tout semblable à celle-ci, aboutit à l'Indostan. La route de Tibet est plus aisée & unie que les deux autres, mais pendant un long espace de chemin, les pâturages sont remplis d'herbes venimeuses qui font mourir les bestiaux, & en rendent le passage dangereux aux gens à cheval, " Le " ciel qui les défend leur rend inutiles les " cottes de mailles & les hauts remparts." (Distique du célèbre poëme Arabe nommé le Bordah.)

CANGIA, ville de l'Arran.

CARS, ville d'Arménie.

CAZROUN, agréable ville de Fars, à trois journées de Chiraz.

CHAMAKHI, ville du Chirvan, sur les confins de l'Arran.

CHEHRZOUR, ville de l'Irak Persan ; ce nom signifie la cité de Zour, qu'on dit avoir été bâtie par Zour, fils de Zohak.

CHIRAZ, ville de la province de Fars, à soixante-douze lieues d'Isfahan. Cette ville étoit anciennement aussi belle que bien située ; elle a été la patrie de plusieurs grands poètes, qui tous l'ont rendue célèbre, mais particulièrement Hafiz & Sadi.

CHIRVAN, ville & province sur la rive de la mer Caspienne.

CHOUSTER, l'ancienne Suse, fameuse par ses velours & ses autres riches manufactures.

D.

DAGHESTAN, pays au delà de Derbend, habité par les Lekzies ; il prend son nom de de la Montagne Dagh.

D'ABOUSSIE, c'est ainsi qu'on croit devoir écrire ce mot, quoique l'historien de Nader l'écrive Dioubassie ; c'est le nom d'une ville entre Bokhara & Samarcande.

DAMGAN, ville entre Reï & Nichapour.

DECHT, ville proche d'Isfahan. C'est aussi

le nom d'un district montagneux entre Ardebil & Tauris, habité par les Kiurdes.

DECHET ARIAN, ville de la province de Fars.

DECHET KAPTCHAK, voyez d'Herbelot.

DELLI ou DELHI, nommée Chahgehanabad du nom de l'empereur Chahgehan, fameuse capitale de l'Indostan. Comme Aboulfeda ne décrit cette ville que sur des relations de voyageurs, on ne peut donner sa description comme tout à fait authentique. Il dit entre autres choses, qu'on voit à Delhi une mosquée très-extraordinaire, dont la tour elle est d'une hauteur prodigieuse, qu'elle est toute bâtie en pierre rouge, & qu'elle a trois cents soixante degrés. Ce récit peut être démenti ou confirmé par des voyageurs de notre temps. Si les géographes Orientaux sont justes dans leurs calculs (& plusieurs d'entre eux sont nés, & ont été élevés dans l'Inde), on a étrangement déplacé cette capitale dans nos globes & cartes; dans deux manuscrits Orientaux Delhi est à 128 degrés 50 minutes de longitude, & 35 degrés 50 minutes de latitude; & de plus ils prennent la longitude des extrémités de l'Afrique, à dix degrés plus à l'est que dans les méridiens Orientaux d'usage.

DERBEND, nommée aussi Balbelabwab, est une ville sur le rivage de la mer Caspienne,

dont les vagues en baignent quelquefois les murs ; ses murailles, selon Safieddin, ont trois cents coudées de hauteur, & furent bâties par Anouchirvan, roi de Perse, qui les fortifia d'une large porte de fer ; elle a un vaste port.

DESTEGERD. Il y a plusieurs villages de ce nom, quelques-uns près d'Isfahan, d'autres près de Mérou, d'autres près de Balkhe. Celui dont il est parlé dans cette histoire, est proche de Mechehed en Khorassan. Il y a un distique Arabe, qui célèbre un jardin appartenant à un de ces Destegerd, lequel mérite d'être inséré ici.

“ N'es-tu pas charmé des bosquets délicieux
 “ de Destegerd ? Ne te plais-tu pas dans
 “ ses promenades qui ressemblent à un man-
 “ teau tissu de fleurs ?

“ Mille papillons colorés des plus belles nuan-
 “ ces y voltigent comme les feuilles de
 “ roses qu'un doux zéphyr épargille dans
 “ les airs.”

DIARBECK, canton de la Mésopotamie, voyez Gezirah.

DILEM, qu'on joint ordinairement avec Ghilam ; ces deux provinces (peut-être l'ancienne Hircanie) sont bornées à l'ouest par une partie de l'Azarbigian & le pays de Reï ; au sud par Kazvin, & une autre partie

de l'Azarbian ; à l'est par l'autre partie de Reï ; & au nord par la mer Caspienne.

E.

ENDEKHOUD, ville & district entre Balkhé & Mérou.

ERIVAN, voyez d'Herbelot.

ERZENERROUM, communément nommée Erzeroum, ville d'Arménie, aux extrémités du pays de Roum, ou Natolie ; elle a à son orient la source de l'Euphrates.

ESFERAIN, ville du Khorassan, dans le quartier de Nichapour, nommée aussi Mehergian.

ESFEZAR, ville du Khorassan, entre Hérat & Segistan. L'auteur de l'histoire de Nader l'a écrit Esferaz.

F.

FARS, l'ancienne Persis, province bornée au couchant par le Khouzistan ; au nord-ouest & au nord par l'Irak Persan ; au sud par la mer de Perse ; & à l'orient par le Kerman.

FERAH, ville du Khorassan, voyez d'Herbelot.

G.

GAZNIN, nommée quelquefois Gazné, est une grande ville entre le Khorassan & l'Inde.

GEHRAM, ville & district de la province de Fars, à trente lieues de Chiraz.

GEZIRAH, ou l'île, c'est le nom que les Arabes donnent à la Mésopotamie, province entre le Tigre & l'Euphrates ; elle a à l'ouest une partie de l'Arménie & la Natolie ; au sud le désert ; à l'est l'Irak ; & au nord l'autre partie de l'Arménie. Cette province est divisée en quatre cantons, Diarbècr, Diarrabia, Diarrocca, & Diar Mouffel, ou selon Aboulfada, trois seulement, Diarrabia, Diarmodher, & une partie de Diarbècr. Son air est pur & sain, elle a quantité de forteresses ou châteaux, & plusieurs belles villes. La ville de Serouge est une des plus agréables de la Mésopotamie ; ses jardins sont fameux par leur beauté & l'excellence de leur fruit ; on en trouve cette description dans la troisième dissertation d'Hariri :

- “ Le lieu de ma naissance est Serouge, dans
 “ lequel j'ai passé mes plus beaux jours
 “ errant agréablement : pays où tout ce
 “ qui est délicieux se trouve en abondance.
- “ Ses sources sont les eaux célestes de Salsébil.
 “ Ses plaines sont des prés fleuris.
- “ Ses bâtimens & ses palais sont des étoiles &
 “ des constellations.
- “ Nous y respirions un air odoriférant : nous
 “ y étions charmés de l'agréable perspec-

- “ tive des collines, quand, après la saison
 “ des neiges, elles se couvrent de fleurs.
 “ Quiconque voit cette ravissante contrée est
 “ obligé de s’écrier, Le paradis terrestre est
 “ en Serouge.”

GHILAM, voyez Dilem.

GIAM, ville près de Nichapour, qu’on nomme aussi Iam and Zam, célèbre pour avoir été la patrie de plusieurs hommes illustres, parmi lesquels Abderrahman Giami tient le premier rang. Voyez d’Herbelot.

GIAGERAM, entre Nichapour & Gergian.

GERGIAN, ou Giorgian, grande ville entre Taberistan & Khorassan, abondant en olives, dates, noix, grenades, oranges, & cannes de sucre.

GIOVIN, agréable district, abondant en jardins & en ruisseaux.

GOR, district montagneux du Khorassan, proche d’Hérat.

GERIAN, }
 GORBEND, } voyez d’Herbelot.

H.

HAMADAN, ville de l’Irak Persan, célèbre par son air serein, la beauté de ses eaux, ses jardins, ses fruits & ses plantes rares. Elle fut réparée & fortifiée par Dara Ben Dara, roi de Perse, qui en fit le siège de son em-

pire. Cette ville fut la patrie, l'asile de plusieurs grand hommes, & ne fut cependant point à l'abri du ressentiment d'un de ses poètes, qui fit contre elle l'épigramme suivante : " Hamadan est la ville où j'ai
 " pris naissance, & je veux dire en son hon-
 " neur, que les enfans y sont aussi avari-
 " cieux que les vieillards, & les vieillards
 " aussi insensés que les enfans."

" Hamadan li beldon akoulo befadhlihi

" Lainho min akbahi'l boldên

" Sabianoho fîl kabhi nûthl cheioukhihi,

" We cheioukhoho fîl akli ca'sabiên."

Aboul Hufn Ali Ben Houssein nous donne une description d'un genre bien différent dans ces dix beaux vers, où il célèbre une vallée près d'Hamadan.

" Quand tu entendras parler des beautés du
 " paradis, viens, oh ! viens à la vallée de
 " Mawachan.

" Tu trouveras une vallée qui chasse toute
 " tristesse ; une retraite charmante qui adou-
 " cira toutes tes peines ;

" Un jardin agréable, où le murmure des
 " ruisseaux rend un son plus doux que l'in-
 " strument le mieux accordé,

" Joint au ramage du rossignol, qui gazouille
 " entre les branches, où le fruit pend com-
 " me autant de perles & de rubis.

“ O combien doux feroit ce féjour, fi mon
 “ cœur n'étoit pas faifi de douleur pour
 “ l'abfence de mes chers amis qui habitent
 “ en Derbizafran (lieu proche de Bag-
 “ dad).”

HE' RAT, fameufe cité du Khoraffan, l'Aria de Ptolomée; elle abondoit en beaux jardins & en belles eaux avant qu'elle fût pillée par les Tartares.

HEZARE'S, ce nom fignifie un millier de chevaux; c'est une cité du Kharezme, à l'oueft de l'Oxus.

A.D. 1101.

HILLE', ville entre Coufé & Bagdad, à l'occident de l'Euphrates; elle fut d'abord nommée Algiamain ou les deux Mosquées, mais en l'année de l'Hégire 495 elle fut rebâtie & embellie par Seifeddoulah Sadaké Ben Manfour Abaffadi, qui, profitant des guerres que les rois Selgiuciens fe faisoient entre eux, conduifit fes troupes & fes richesses dans le pays, & établit fa cour à Hillé, rendant tant qu'il vécut cette ville la plus magnifique de l'Irak.

HIND, ou Hindouftan, communément nommé Indoftan, l'empire du grand Mogol, a à fon oueft la province de Sind, & la mer Perfane; au fud la mer des Indes; à l'eft les déferts qui font entre l'Hind & la

Chine ; & au nord une contrée remplie de plusieurs tribus barbares.

I.

IRAK AGEMI, ou l'Irak Persan, nommé aussi Beladelgebel & Couheftan, est borné au couchant par l'Irak Arabe ; au midi par le Khouzistan ; au levant par le désert de Khorassan & Fars ; au nord par une partie de l'Azarbigian, Dilem, & le pays de Kazvin & Reï.

IRAK ARABI, l'ancienne Chaldée, bornée à l'ouest par la Mésopotamie & les déserts ; au sud par un désert & le Khouzistan ; à l'est par l'Irak Persan ; au nord par la Mésopotamie.

IRAN, ancien nom de la Perse, d'Irage fils de Feridoun : son frère Tour donna le sien au Touran, pays au delà de l'Oxus.

IREM, jardin fabuleux, fort célébré dans les poésies Orientales, & supposé avoir été planté par Chedded, ancien roi d'Arabie.

ISFAHAN, que souvent on écrit Ispahan, capitale de la Perse, assez connue.

K.

KAIN, ville entre Nichapour & Isfahan.

KANDEHAR, voyez d'Herbelot.

KARABEG, voyez d'Herbelot. (Carabeg.)

KARAKOUM, ville de Turkestan.

KAZVIN, voyez d'Herbelot.

KERBELA, voyez d'Herbelot.

KERGESTAN, la Georgie.

KERMAN, l'ancienne Carmanie, bornée à l'ouest par Fars; au sud par la mer Persane; à l'est par la contrée de Mocran; au nord par le désert du Naubendegian.

KERMANCHAH, ou Kermanchahan, voyez d'Herbelot.

KHABOUCHAN, ou Khobouchan, ville près de Nichapour.

KHAREZME, l'ancienne Corasmie, bornée à l'ouest par une partie du Turkestan; au sud par le Khorassan; à l'est par Mavarannahr; au nord par des territoires de la Turquie.

KHEIOU, ainsi nommée par les Kharezmiens, est une ville du Kharezme; les géographes Arabes l'écrivent Kheiouk.

KHELKHAL, ville sur les frontières de l'Azarbigian, située dans le milieu des montagnes; elle est à six journées de Kazvin, & à deux d'Ardebil.

KHORASSAN, belle & grande province. Ce nom signifie en vieux langage Persan la région du soleil, & c'est dans ce sens que le mot Khor est employé par le poète Ferdousi. Cette province a un désert à

l'ouest qui la sépare de l'Irak Persan ; un autre désert au sud, qui divise ses territoires d'avec ceux de Fars ; à l'orient une partie du Segestan & de l'Inde ; au nord Mavarrannahr & une partie du Turkestan.

KHOTEN, voyez d'Herbelot. Le musc de Khoten est fameux, & est souvent représenté comme tel par les poètes Orientaux.

KHOUÏ, ville de l'Azarbigian à vingt & un milles de Selmas.

KHOUZISTAN, l'ancienne Sufiane. Cette province s'étend du côté du sud depuis Abadan jusqu'aux confins de Fars ; elle a à l'ouest la région de Waffit ; à l'est une partie de Fars ; & l'Irak Agemi au nord. Tout ce pays est en plaines, à peine y voit-on une montagne.

KIURDISTAN, ou Curdistan, l'Assyrie des anciens. Voyez d'Herbelot. (Curdes.)

KOM, voyez d'Herbelot. (Com.)

KONDER, nom de deux villes, dont l'une est dans le canton de Nichapour, l'autre près de Kazvin.

I.

LAHIGIAN, district de Dilem, fameux, selon Spahizadé, par son commerce en soie.

LARIGIAN, district entre Reï & Thabaristan,

a environ quinze lieues de distance de chacun des deux.

LAHOR, ou Louhor, ou Lahaor, nom d'une province des Indes & de sa capitale.

LEKZIE, & non Lezkie comme nos voyageurs le prononcent, nom des habitans d'un pays nommé Daghestan, situé dans des montagnes ; ils ont toujours passé pour une nation courageuse & guerrière, & s'appellent ainsi de Lekz leur ville principale.

LORISTAN, contrée montagneuse, entre la Perse & le Khouzistan.

M.

MACRAN, ou Mocren, voyez d'Herbelot.

MAZENDERAN, communément joint avec Thabaristan, l'ancienne Margiane, ayant à l'ouest le Ghilan, au sud une partie du Khorassan, à l'est le Turkestan, au nord la mer Caspienne.

MECQUE, voyez d'Herbelot.

MEDINE, voyez d'Herbelot.

MERGHAB, ville près d'Hérat.

ME'ROU, voyez d'Herbelot.

MEMIVEND, voyez d'Herbelot.

MOGAN, plaines d'une grande étendue sur les bords de l'Aras.

MOLTAN, ou Moultan, voyez d'Herbelot.

N.

NEGEF, en Coufah, que le tombeau d'Ali rend célèbre.

NESSA, ou Niffa, en Khorassan, à deux journées de Serkhes.

NICHAPOUR, voyez d'Herbelot.

NIRIZ, ville en Fars.

NOHAVEND, ou Nehavend, voyez d'Herbelot.

O.

OMMAN, voyez d'Herbelot.

OUBE', ville des dépendances d'Hérat.

OUZBEGS, voyez Usbeg dans d'Herbelot.

P.

PENGEB, voyez d'Herbelot.

PENGEBKHAN, voyez d'Herbelot.

PICHAVER, ou Pichaver.

R.

RADKAN, ville près de Tous.

RAMHORMOZ, sur les frontières du Khouzistan, à dix-neuf lieues d'Ahvaz.

S.

SAMARCANDE, voyez d'Herbelot.

SAOUH, ou Saveh, ville entre Reï & Hamadan.

SEGESTAN, ou Seïstan, ou Seïstan, province bornée à l'ouest par le Khorassan ; au sud par le désert de Fars ; à l'est par le désert de Mocran ; & au nord par l'Inde.

SELMAS, ville de l'Azarbigian, à sept lieues de Khoui.

SEMNAN, ville entre Rei & Damgan.

SERKHES, cité du Khorassan au sud de Nefsa, dont elle est à soixante-huit lieues ; on n'y trouve point de rivière, & fort peu, d'eau.

SERMENRAI, ville bâtie par Almotapem entre Bagdad & Tecrit.

SIND, cette province de l'Inde a à l'ouest une partie du Kerman & du Segestan ; au sud un désert entre Mocran & la mer ; à l'est & au nord une partie de l'Hind.

SILVAS, ville en Roum ou Natolie.

SOULAK, ville du Khouzistan.

SULTANIE, cité de l'Azarbigian, à huit stations de Tauris.

T,

TABARISTAN, voyez Mazenderan & d'Herbelot.

TAHTA,

TATARS,

TAURIS, ou Tebris,

TEFLIS, ou Taffis, quoique cette ville soit communément regardée comme la capitale

} voyez d'Herbelot.

de Georgie, quelques géographes Arabes la placent en Arménie, & Spahizadé la met en Arran. Ebn Haukal dit, qu'elle est fameuse pour ses bains chauds naturels. Cette ville fut enlevée aux Georgiens par les Mahométans sous le règne du sultan Gelaeddin Ben Kharezme Chah, en l'année A.D. 1226. de l'Hégire 623 : bientôt après elle leur fut rendue ; mais les Georgiens, craignant qu'elle ne fût reprise & n'étant pas en état de la défendre, en brûlèrent une partie, & l'année d'après l'abandonnèrent entièrement.

TIBET, ou plutôt Tobbet, voyez d'Herbelot ; les habitans trafiquent en argent & en fer, en peaux de panthères & en musc. Ebn Al Ouaroli en donne la suivante description dans son livre nommé La Perle des Merveilles. “ La principale ville nommée
“ Tibet est bien fortifiée, & située sur une
“ montagne qui produit le fumbul, sorte
“ d'herbe aromatique. Le chevreuil mus-
“ qué pâit dans le champs de Tibet ; ces
“ animaux sont semblables aux chevreuils
“ du désert, mais ils ont deux dents aigues
“ & prédominantes analogues à celles des
“ éléphants : ces chevreuils portent ce pré-
“ cieux parfum dans une sorte de sac dans
“ leurs nombrils, lequel ils frottent contre

“ les rochers & les arbuſtes, où le muſc
 “ ſ'attache & ſ'endurcit; alors les mar-
 “ chands viennent le ramaffer, & le mettent
 “ dans des ſacs que les Perſans nomment
 “ naſehaï miahk, les nombrils de muſc.”

TIZ, ville ſur le rivage de la mer des Indes,
 ou la mer de Mocran.

TOKHARESTAN, voyez d'Herbelot. (Thok.)

TOWN, ville près de Kaïn.

Tous,

TOURAN,

TURCMAN, ou Turcoman,

} voyez d'Herbelot.

V.

VAM, petite ville avec une forterefſe, entre
 Kélat & Teſſis.

VARAMIN, ville & diſtrict dans les quartiers
 de Reï, ſur la route d'Iſfahan.

Y.

YEZD, ville de Fars entre Chiraz & Iſfahan,
 voyez d'Herbelot.

Z.

ZABLESTAN, province dans laquelle régna
 Ruſtem fameux héros Perſan, voyez d'Her-
 belot.

ZEMINDAOUR, large contrée entre Segeſtan
 & Algour, nommée auffi Daöur.

ZEZ, district proche d'Hamadan.

ZENGIAN, ville de l'Irak Persan, patrie de plusieurs hommes illustres par leur savoir.

ZOURABAD, district de Serkhes, contenant plusieurs villages. Il y a un autre district de ce nom dans le quartier de Nichapour.



सत्यमेव जयते

VALEUR DE LA MONNOIE EN PERSE.

TOMAN, le toman fait cinquante abaffis, ou pièces de dix-huit fous.

MEN, le men revient à cinq livres quatorze onces poids de Paris.

20 CRORES de roupies font vingt-cinq millions sterlings.

70 CRORES 87,500,000.



TRAITÉ

SUR

LA POÉSIE ORIENTALE.

SECTION I.

LA poésie Orientale est fertile en expressions fortes, en métaphores hardies, en sentimens pleins de feu, & en descriptions animées des plus vives couleurs. Malgré ces vérités si généralement reconnues, cette poésie douce & sublime a trouvé des critiques aussi injustes que sévères. Ceux d'entre eux qui ont voulu nommer fautes insoutenables des beautés singulières les ont attribuées à l'ignorance, à l'inattention, aux faillies d'une imagination déréglée, à la négligence dans la distinction & dans l'arrangement des idées. Mais, puisque les connoisseurs conviennent que les ouvrages des auteurs Asiatiques sont souvent admirables, le soin de rechercher d'où leur viennent ces beautés réelles, ou ces fautes imaginaires, est

peu nécessaire dans ce traité. Quand un poète joint à l'élocution & à l'élégance les ornemens & les grâces, on ne peut lui refuser le titre d'excellent poète. D'ailleurs, ne fait-on pas que les auteurs, de quelque nation que ce soit, qui se sont fait distinguer par leur génie vif & inventeur, ont négligé cette exactitude scrupuleuse dont les poètes médiocres sont si jaloux. Les premiers se sont contentés d'une générale ressemblance, & ils ont présenté à l'esprit tout ce qu'il y a de plus grand & de plus frappant dans la nature ; la régularité affectée des autres rend leurs peintures ternies & inanimées, fait disparaître la beauté de l'esquisse sous le détail minutieux des moindres traits.

Sans donc entrer ici dans un examen suivi de toutes les causes qui donnent cette vivacité surprenante aux images Orientales, nous nous contenterons de parler de quelques avantages que les auteurs Asiatiques ont sur nous en plusieurs points.

Ils ont des idiomes riches & abondans ; ils respirent sous un climat chaud & fertile ; ils sont entourés d'objets aussi beaux que rians ; ils jouissent d'une agréable tranquillité ; & ils consacrent leur loisir à une passion qui contribue à leur inspirer de bonne heure le goût poétique.

La langue Arabe est expressive, forte, & sonore; on peut dire qu'elle est la plus copieuse de toutes les langues, car chaque tribu de cette nation a des mots qui lui sont propres. Leurs poètes se servent de tous ces mots, qui deviennent d'un usage général à proportion que l'ouvrage qui les rassemble est plus célèbre, ainsi que plusieurs petits ruisseaux se réunissant forment une large & abondante rivière.

La langue Persane est remplie de douceur & d'harmonie; joignant à la richesse de son propre fond celle de plusieurs mots qu'elle a reçus de la langue Arabe, elle surpasse celle-ci en une beauté fort essentielle à la poésie, qui est l'usage des mots composés, auxquels les Arabes sont si contraires, que pour les éviter ils emploient de longues circonlocutions. En général, aucun idiome ne peut entrer en comparaison avec le Persan pour la délicatesse & la variété de ses mots composés, dont nous citerons quelques-uns, malgré la difficulté qu'il y a de les traduire en toute autre langue: comme, *Gulfechán, parsemant des roses*; *Zumrudfám, couleur d'émeraude*, *Gulrokh, joues de rose*; *Semenbui, avec l'odeur de jasmin*; *Guntcheleb, avec des lèvres de roses*.

On trouve dans la langue Persane plusieurs autres mots semblables, mais auxquels on ne

fauroit donner nulle grâce dans nos idiomes Européens, même en les décomposant comme on vient de faire de ceux-ci, quoiqu'ils ayent beaucoup d'élégance en Persan.

On peut dire au sujet des langues Arabe & Persane ce que le chancelier Bacon disoit du Latin & du Grec : la première de ces deux langues semble formée pour les actions militaires & civiles ; la seconde pour la cultivation des arts ; les détails & exactes distinctions des sciences & des arts ; requérant des mots composés, peu nécessaires dans ce qui ne regarde que la guerre & les règles de la société. Le second avantage que les auteurs Asiatiques ont sur nous pour devenir bons poètes, est la facilité & la variété des mesures dont ils se servent dans leurs vers. Ils ont toutes les quantités & diversités de nombres dont parle Ephestion, & dont Pindare donne des exemples ; avec cette différence, que, comme ils ont plus de syllables longues qu'ils n'en ont de brèves, ils substituent ordinairement le grave & le solennel au vif & à l'animé. Les Persans dans leurs poèmes héroïques se servent presque toujours du vers trochaïque d'onze syllables : comme,

Bé zebánchud kér che dáred fád nuvá.

Leurs vers lyriques sont souvent de la mesure
d'une brève suivie de trois longues: comme,

Bedéh fâki meï bâhi ke dër gônnet
Mekhâi yâft.

La rime est très-ancienne chez les Arabes, desquels les poètes Provençaux & Castillans l'ont reçue, mais dans les vers Asiatiques elle n'enchaîne point le sens comme dans les vers Européens, les idiomes de ces peuples étant très-abondans en mots d'une même terminaison. On trouve dans quelques-uns des plus longs poèmes Arabes la même rime continuée alternativement pendant tout l'ouvrage. Dans plusieurs odes Persanes chaque distique finit par le même mot, & alors la rime tombe sur la pénultième syllable: comme,

Sâki beâr badé ke amed zemâni gûl
Chan bulbulan nazul kunéin ichâni gul.

“ Garçon, apportez du vin, car la saison des roses est
“ venue,

“ Ainsi que les rossignols, reposons-nous sur des couches
“ de roses.”

C'est peut-être autant par cette facilité de la versification Orientale que par la chaleur du climat, que l'Asie a produit de plus jeunes poètes que nulle autre partie du monde. On

raconte du célèbre Abderrahman fils d'Hiffan, qu'ayant été piqué par une guêpe lorsqu'il n'étoit encore qu'un enfant, & cet insecte lui étant inconnu, il courut à son père en s'écriant, " Qu'il avoit été piqué par un insecte tacheté de jaune & de blanc comme le bord de sa veste ;" on ajoute, qu'à ces mots prononcés dans la mesure d'un vers Arabe aussi élégant que naturel, Hiffan connut le talent de son fils pour la poésie.

Tarafa, fils d'Alalbd, un des sept poètes dont les élégies étoient suspendues aux murailles de la mosquée de la Mecque, donna dès l'âge tendre de sept ans des marques singulières de son brillant génie. On dit de lui que voyageant avec son oncle Motalammes, & leur caravane s'étant arrêtée pour se rafraîchir sur le bord d'un clair ruisseau, il se mit à tendre des lacs aux alouettes ; mais que n'en ayant encore pris aucune lorsqu'on se remit en marche, il composa dans cette occasion les vers suivans :

" Tu te joues, O alouette ! dans l'étendue de la plaine ;

" Tu jouis d'un air libre, chante donc & multiplie en

" sureté ;

" Vole, & becquete alentour tout ce que tu peux

" désirer ;

" L'oiseleur se retire, réjouis-toi de son départ,

" Le piège est ôté, & tu n'as plus rien à craindre ;

" Mais, plutôt crains, crains toujours, car à la fin tu

" feras prise."

C'est fans doute auffi à ces mêmes caufes qu'on doit attribuer la facilité & la vivacité des Arabes dans leurs impromptus : l'hiftoire fuivante prife du livre nommé Succardán en eft une preuve. Un poëte qui fuivoit la cour d'Haroun Alrachid, étant un jour entré dans l'appartement de ce prince, le trouva avec une de fes favorites, & une corbeille de rofes placée devant eux. Après une gracieufe réception, Haroun commanda au poëte de compofer un couplet, & d'y faire entrer quelque vive comparaifon à la couleur de ces fleurs ; fur quoi celui-ci répondit :

Cainho louna khaddi mâchúki yakbelho
Fomoél habibi wakad abda behi khogclan.

“ Elles refsembtent aux joues d'une belle
“ fille, lesquelles, à l'approche d'un amant
“ prêt à lui ravir un baifer, fe couvrent
“ d'une aimable rougeur.”

La dame répliqua fur le champ :

Cainho louna khaddi hein yadfáni
Caffô rafhid leamri yougeb algoftan.

“ Elles refsembtent plutôt à mes joues,
“ quand la main d'Alrachid preffe la

“ mienne comme un signal pour me
“ retirer.”

Ces quatre vers sont très-élégans en Arabe, mais on n'en a pas traduit les derniers mots, parce qu'ils sont allusion à une coutume particulière des Mahométans, peu conforme à nos idées.

Dans le nombre des avantages que les poètes Asiatiques ont sur nous, on doit mettre, au rang des plus considérables, la vénération que les peuples Orientaux ont pour la poésie, & les délices qu'ils y trouvent. Par là, le moindre talent est cultivé, & ceux qui possèdent quelque étincelle de génie, loin de la laisser éteindre, travaillent à se faire un nom dans un art si respecté.

Les Arabes sont si amateurs de la poésie, & si persuadés de son pouvoir & de ses effets, qu'ils lui donnent le nom de Magie légitime. Le célèbre Abu Temam dit dans une de ses odes, “ Les beaux sentimens exprimés en
“ prose sont comme des perles & des pierre-
“ ries parsemées au hasard ; mais quand ils
“ sont liés ensemble dans les vers, ils devien-
“ nent des bracelets & des ornemens pour les
“ diadèmes des rois.”

Cette élégante allusion est conservée chez les Persans, & parmi eux, enfiler des perles,

est une expression commune pour dire composer des vers. Les Turcs ne sont pas moins épris de cet art divin, comme on en peut juger par la traduction suivante d'un de leurs fameux poètes.

“ Les rochers mêmes sont connoître par leurs tendres
“ échos

“ Qu'ils sont charmés par la voix de la poésie ;

“ Les tulipes & les roses s'épanouissent

“ Au chant mélodieux du rossignol.

“ Les chameaux bondissent légèrement dans la plaine

“ Au son de la flûte de leurs conducteurs :

“ Il faudroit qu'un homme fût plus inanimé qu'une
“ pierre

“ S'il n'étoit pas touché des charmes de la poésie.”

Nous avons déjà observé que la fécondité de l'imagination, & le feu du génie des poètes Orientaux, doivent être en partie attribués à la beauté & à la fertilité des régions qu'ils habitent. Cette opinion est confirmée par un poète Grec dans le livre premier de l'antologie, où il dit, les facultés poétiques sont rafraîchies & renouvelées par le printemps comme la verdure des plantes, l'émail des fleurs, & le chant du rossignol. Milton s'exprime ainsi, en parlant du lui-même :

“ Fallor ? an & nobis redeunt in carmina vires

“ Ingeniumque mihi munere veris adest.”

On peut appliquer aux nations Afiatiques ce que Waller dit des îles d'été, " Le doux
" printemps, qui à peine nous falue ici, habite
" dans ces lieux, & leur fait la cour toute l'an-
" née." Et comment ces peuples avec le
spectacle perpétuel de si beaux objets, un air
toujours pur & serein, pourroient-ils n'être
pas riches en inventions ingénieuses & frap-
pantes ? en expressions vives & agréables ? en
images belles & riantes ? en descriptions ani-
mées des plus brillantes couleurs ? comment
ne conserveroient ils pas le feu de leur génie
dans le même degré de chaleur & dans le
même éclat ?

Les images prises dans la nature font un
des principaux ornemens de la poésie : on
peut se convaincre de cette vérité dans les
livres sacrés, où la verdure du Mont Carmel,
la hauteur de celui du Liban, les vins d'En-
gaddi, & la rosée d'Hermon, fournissent les
métaphores les plus vives & les comparaisons
les plus agréables. Ainsi les épices de l'Yé-
men, les parfums de Khoten, embellissent les
poèmes Arabes, & en varient les images. On
a de plus en Orient une quantité de plantes
& d'animaux qu'on ne voit dans nos climats
que dans les jardins des curieux & dans les
collections royales ; comme les arbrustes d'où
découlent le baume & les gommés précieuses ;

les chats, desquels l'on tient le muse & la civette ; les antelopes *, dont les yeux larges & brillans entrent si souvent dans les comparaisons & les allusions des poëtes Afiatiques. Il est inutile de parler du palmier, quoiqu'il soit, lorsqu'il fleurit, l'objet le plus beau du monde végétale ; & de plusieurs autres rares présens de la nature, qui ont attiré à l'Arabie le nom d'heureuse.

Si donc l'observation d'Hermogène est juste, quand il dit, que tout ce qui plaît aux sens produit le beau dans la description, on ne fauroit trouver nulle part une aussi grande profusion de belles images que dans les poëmes Orientaux. Il ne fera peut-être pas hors de propos de donner à ce sujet trois exemples, qui en même temps feront connoître les diverses nuances du goût dans l'Arabe, le Persan, & le Turc.

Roudhata radhaha ennedi fegadat
 Leha min ezzohor angem zehero
 Yancher sibâ eidi errabii lena
 Thouban min elwachi halaha elketero
 Caima shakka min shakaikha - - -
 —Alei rebaha motaref kheddero

* Le mot *antelope*, dont on se sert en Anglois, est répété plusieurs fois dans la suite de cet ouvrage ; mais comme il ne se trouve point dans les Dictionnaires François, l'Éditeur a cru devoir avertir qu'il répond à celui de *gazelle*.

Thom tabadda cainha hedekon
 Agefauha min demaiha homero.

- “ Un jardin étincelant de rosée, dont les fleurs
 “ ressemblent aux brillantes étoiles,
 “ Sur lequel le printemps avoit étendu un
 “ manteau de soie bordé de luisantes
 “ gouttes de pluie,
 “ Ses tertres étoient ornés d’anemones qui
 “ leur composoient des robes d’un riche
 “ tissu,
 “ Les boutons de ces fleurs paroissoient comme
 “ les yeux d’une belle fille rougis à force
 “ de pleurer.”

Ce dernier vers est sans doute défectueux,
 comme donnant une idée déplaisante au lieu
 d’une image agréable que le poëte auroit pu
 présenter. सत्यमेव जयते

Gulîstânî tchu gulzârî giuvani
 Cûnî sirâbî abî zîne gâni
 Nuvaî endelîbî aîhretanghîze
 Huvaî atar bîzê rahetamîze.

- “ Le jardin étoit comme les bosquets de la
 “ jeunesse ;
 “ Les roses étoient rafraîchies par l’eau de la
 “ fontaine de vie ;
 “ Les gazouillemens du rossignol inspiroient
 “ le plaisir ;

“ Et l’odoriférant zéphyр répandoit alentour
 “ les plus doux parfums.”

Ravan hertchefme fe chun abi heiván
 Cheraghi taleh hergianib foruzán,
 Nezimi fobhi gul giabéne iduptchác
 Seba, nerkes guzin kilmishdi nemnác
 Agáge lcr rukfe ghermishler sebuc khize
 Shokufé ofliné olmich direm rize.

“ Chaque fontaine élevoit ses jets comme ceux
 “ des fources de vie ;

“ Le brillant des tulipes rendoit chaque bor-
 “ dure éclatante.

“ L’aure * découvroit le front des roses :

“ L’haleine des zéphyrs fecouoit des gouttes
 “ de rosée sur les yeux des narciffes.

“ Les arbuftes agités formoient une danfe vive
 “ & légère,

“ Et parfemoient la terre de leurs boutons
 “ dorés.”

On voit aifément que ces beautés d’expression tiennent naturellement à celles des objets qu’on décrit & qu’il ne feroit pas facile à un poète de traiter on fujet fait pour plaire dans un ftyle déplaisant ; qu’il n’a qu’à peindre ce qui eft agréable, & que les mots agréables fe placeront d’eux-mêmes fous la plume.

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Démétrius de Phalère dans son élégant traité sur l'éloquence, dit, que, ce qui rend les vers de Sapho si remplis de douceur & de délicatesse, c'est le choix des images qu'ils présentent, qui toutes sont prises dans ce qu'il y a de plus aimable dans la nature. En effet on ne trouvoit dans ses poèmes que descriptions de jardins, banquets, amours, grâces, rossignols, & colombes, fontaines, & prairies, fleurs, & fruits. Son langage prend donc les charmes des objets dont elle parle, il en suit même les mouvemens ; ainsi lorsqu'elle représente une source tranquille murmurant entre des branches d'arbres, dont les zéphyr agitent les feuilles, & invitent aux charmes d'un doux sommeil, ses vers coulent plus lentement comme l'onde qu'elle décrit.

Ceux qui seront d'accord de la justesse de cette remarque ne s'étonneront point de ce que les poètes Orientaux surpassent, en beauté de diction & en force d'images, tous les auteurs de l'Europe, excepté les poètes lyriques parmi les Grecs, Horace parmi les Latins, & Marino parmi les Italiens.

Quant aux images de terreur, ainsi que de tout autre objet qui produit le sublime, on n'en fauroit trouver de plus frappantes que celles des poètes qui habitent les déserts & les montagnes de l'Arabie, parce qu'ils sont sans

celle entourés de noires forêts, d'horribles précipices, de rocs escarpés, & d'effrayantes solitudes. Cette assertion sera suffisamment prouvée par les vers suivans d'Omaïa fils d'Abou Agez, dans lesquels le poëte a rassemblé tout ce qu'il y a de plus terrible & de plus effrayant dans la nature.

- “ Je passe sur le sommet des rocs escarpés,
- “ où les autruches errent, & les génies, de
- “ concert avec les esprits des montagnes,
- “ font entendre leurs cris perçans.
- “ Et quand l'hideuse nuit couvre le désert
- “ d'une obscurité semblable à celle des
- “ nuages de Sigian ;
- “ Je continue ma course, tandis que mes
- “ compagnons dorment avec leurs corps
- “ recourbés comme la plante khirah.
- “ Je vais en avant, quoique les ténèbres soient
- “ comme un vaste océan, je marche au
- “ travers d'une heurlante & aride solitude,
- “ Dans laquelle le guide perd son sentier,
- “ l'enroué hibou fait entendre son triste
- “ cri, & le voyageur, que surprend la nuit,
- “ est saisi de crainte.
- “ Je monte un chameau, qui ressemble à une
- “ jeune autruche volant vers l'humide
- “ plaine.
- “ Je le pousse en avant, & il se jette de côté

“ comme l’oiseau katha, & ses derniers pas
“ surpassent en rapidité la première course ;
“ Il s’élance sur les rochers pointus, dont les
“ bords paroissent autant de javelines acé-
“ rées, & fixées dans une montagne dure
“ & stérile.”

Après avoir fait ce peu de remarques sur les images Orientales, il convient de dire quelque chose des figures qu’elles produisent. On ne s’étendra pas sur les simples métaphores, comme la rosée de la libéralité, la bonne odeur de la renommée, puisque non seulement les écrits des Orientaux en sont remplis, mais qu’elles sont communes aussi chez les autres nations. Les similitudes Asiatiques sont en général très-belles & très-frappantes, comme celle d’une violette étincelante de rosée, avec les yeux bleus d’une belle fille en pleurs ; d’un guerrier s’avançant à la tête de ses troupes, avec un aigle fendant les airs & perçant les nues avec, ses ailes impétueuses ; mais on ne sauroit omettre une noble suite de comparaisons que fait un poète Arabe dans la description d’un cheval, la plupart desquelles sont grandes & sublimes au plus haut point. Il compare les boucles de crins qui tombent sur le front de son courfier, à une fille déchevelée par le vent ; son dos, à un

roc qu'a poli un torrent qui sourd fans cesse ;
sa queue, à celle de la robe d'une nouvelle
épousée, laquelle tombe négligemment ; ses
côtés, à ceux d'un léopard rampant ; son
cou, au haut palmier sous lequel le voyageur
allume du feu dans l'espoir de secours ; son
front, au relief d'un bouclier que l'artiste a
rendu rond & uni ; ses narines, à l'ancre de
l'hiène ; le crin de ses jambes, aux plumes
ébouriffées d'un aigle noir ; son pas, à la
vitesse d'un chevreuil qui trompe l'adresse du
chasseur ; son galop, à un nuage qui passe
légerement sur une vallée pour aller répandre
sa pluie sur une autre ; sa forme, à celle d'une
fauterelle verte s'élevant d'un marais.

L'allégorie, ou chaîne de métaphores, est
très-commune chez les auteurs Persans &
Turcs, comme par exemple, " Lorsque le
" tourbillon de la peur eut déchiré la voile de
" leur entendement, & que le déluge du
" désespoir eut submergé le vaisseau de leur
" espérance, afin de pouvoir sortir du goufre
" du danger, & arriver au port de la sûreté, ils
" tournèrent le gouvernail de la fuite, &
" déployèrent les voiles d'une retraite pré-
" cipitée."

Quant aux allégories mystiques, & au sens
caché que quelques écrivains prétendant avoir
trouvé dans les poèmes amoureux des Persans,

ce qu'ils en disent est si incroyable & si absurde qu'il est inutile d'appuyer sur ce sujet. Que le lecteur juge si l'ode suivante peut avoir un autre sens que celui qu'elle présente.

“ C'est ici la saison des roses, mes compagnons,
“ livrons nos cœurs à la joie.

“ C'est là l'avis des sages & des vieillards ; ne
“ différons plus.

“ A présent tout est gai, mais l'aimable saison
“ s'enfuit promptement.

“ Vendons les tapis sacrés, sur lesquelles nous
“ nous agenouillons pour faire nos prières,
“ & achetons encore du vin.

“ L'air est doux, & invite au plaisir ; O ciel !
“ envoie-nous quelques belles vives &
“ folâtres, avec lesquelles nous puissions
“ parler ce vin couleur de rose.

“ Monte la lyre. La fortune outrage les
“ hommes de mérite ;

“ Mais, puisque nous la méprisons, pourquoi
“ ne nous réjouissons-nous pas ?

“ Les roses fleurissent autour de nous, versons,
“ versons cette liqueur agréable,

“ Afin d'éteindre les flammes de l'amour &
“ des désirs qui nous consomment.

“ O Hafiz ! il seroit étrange que quelqu'un
“ pût dire, que nous, qui sommes des
“ rossignols, nous restons en silence pendant
“ la saison des roses.”

La dernière strophe fait allusion à la coutume que les poëtes Persans ont de se comparer toujours au rossignol, & à la fable si connue en Orient des amours du rossignol & de la rose.

Le ton léger & badin qui règne dans cette ode ne s'accorde certainement pas avec les idées de piété & de dévotion que plusieurs commentateurs veulent puiser dans les allégories sur les plaisirs sensuels.

Les poëtes Asiatiques aiment extrêmement à personnifier des termes abstraits, & à douer les êtres inanimés de la voix de la raison. Ils se plaisent particulièrement à s'adresser aux objets insensibles, à les appeler pour sympathiser à leurs peines, ou pour partager leur joie en leur ordonnant de porter leurs messages à ceux qu'ils aiment, en comparant leurs beautés & leurs perfections aux charmes dont ils sont épris, ainsi que fait Hafiz dans cette ode élégante.

- “ O doux zéphire ! tu portes avec toi l'odeur
 “ embaumée de l'objet de mon amour,
 “ duquel tu tiens ce présent musqué ;
 “ Mais, prends garde, ne dérobe point ; qu'as-
 “ tu à démêler avec ses belles tresses ?
 “ O rose ! qu'es-tu pour être comparée avec
 “ sa brillante face ? elle est le musc même,
 “ & tu es hérissée d'épines.

- “ O boutons fleuris ! qu'êtes-vous pour être
 “ comparés à ses joues ? elles sont toujours
 “ fraîches, & vous passez promptement.
- “ O Narcisse ! qu'es-tu pour être comparé à
 “ ses yeux languissans qui dardent les doux
 “ rais de l'amour ? tu es pâle & éteint.
- “ O pin ! qui ondoie dans nos jardins, quelle
 “ comparaison y-a-t-il entre toi & sa
 “ stature ?
- “ O mon ame ! que choisirois-tu (si tu pouvois
 “ choisir sur toutes choses) de préférence à
 “ sa tendresse ?
- “ Viens, cher objet de mon amour, viens
 “ réjouir par ton aimable présence l'affigé
 “ Hafiz, ne fût-ce que pour un seul jour.”

Après cette courte revue de la poésie Orientale en général, nous la considérerons dans les divers sujets qu'elle traite, & que produisent ces six sources, vertus militaires, amour, douleur, instruction, censure, & louange. L'auteur se flatte qu'il ne lui sera pas impossible d'accommoder les sentimens des Orientaux & leurs expressions au cœur & à l'oreille des Européens, sur-tout lorsqu'il réfléchit que les endroits poétiques des saintes écritures sont regardés comme renfermant les plus grandes beautés ; que ce qu'on admire le plus dans Shakspeare & dans Spencer sont leurs images élevées, & quelquefois même gigantesques ;

qu'enfin les écrits de Pindare, & les précieux fragmens qui nous restent des poètes lyriques, font l'admiration de tous les âges, & ont la plus forte ressemblance avec la poésie Arabe & Persane. Il est pourtant vrai qu'il y a, dans les compositions Orientales, des beautés qu'on ne sauroit discerner dans une traduction littérale, non plus que les grâces des poèmes Grecs dans les versions Latines ; les uns & les autres ressemblent plutôt alors aux idées bizarres & sans suite des lunatiques.

Néanmoins, par ces éloges sur les ouvrages Asiatiques, notre but n'est nullement de rien ôter au mérite des poètes Grecs ; au contraire nous croyans que ce qu'il y a d'excellent dans ces premiers consiste principalement en leur ressemblance avec les autres. Mais il est si naturel d'écrire avec chaleur & vivacité sur la branche de littérature dans laquelle on a eu le bonheur de faire, le premier, des découvertes considérables !

Il est à la vérité surprenant que la poésie Européenne ait subsisté si long-temps avec la perpétuelle répétition des mêmes images, & les continuelles allusions aux mêmes fables, desquelles nous sommes obligés de remplir nos compositions, parce que dès l'enfance on en remplit notre mémoire en ne nous faisant lire

que les mêmes auteurs & des ouvrages de trois mille ans.

Si les précieux volumes des Orientaux qui se trouvent dans les inestimables bibliothèques de Paris, de Leyde, d'Oxford, de Vienne, & de Madrid, étoient publiés avec l'avantage ordinaire de notes & d'explications ; si les langues Orientales étoient enseignées dans nos universités, au lieu de cet art que Locke & le Chancelier Bacon regardoient comme si inutile ; un nouveau champ seroit ouvert à nos contemplations ; nous pénétrerions plus avant dans l'histoire du cœur humain ; notre esprit seroit pourvu d'un nouvel assortiment d'images & de comparaisons : en conséquence on verroit paroître plusieurs excellentes compositions sur lesquelles les critiques futurs auroient à s'exercer, & que les poètes à venir pourroient imiter.

SECTION II.

Sur la Poësie héroïque des Nations Orientales.

LES Arabes n'ont point de poèmes qu'on puisse proprement nommer héroïques. A la vérité, ils ont des histoires élégantes qui sont

ornées de toutes les grâces de la poésie. Dans ces histoires on trouve des images dont les traits sont marqués & hardis, des expressions vives, de très belles descriptions, & des sentimens terminés avec des mots du même son. En voici un exemple tiré de l'histoire de Tamerlan, écrit par Abou Arabchah, où cet auteur dans une description fleurie compare l'armée de ce prince au printemps.

“ Quand la nature comme une fervante
“ adroite paroît la terre des ornemens d'une
“ nouvelle épouse, que les bocages reprenoient
“ leur verdure éclatante ; les troupes victori-
“ euses couvrirent le pays, & passèrent comme
“ des dragons sur les plaines. Leur musique
“ guerrière ressembloit au tonnerre, que ren-
“ ferment les nuées du printemps, & leurs
“ cottes de maille brilloient comme l'éblouissant
“ éclat des éclairs. Leurs boucliers massifs
“ les couvroient comme l'arc-en-ciel suspendu
“ sur les montagnes. Leurs lances & leurs
“ javelines s'agitoient comme les branches des
“ jeunes arbres & arbrustes. Leurs cimenterres
“ étinceloient comme des météores, & les
“ clameurs de l'armée étoient semblables au
“ bruit d'un nuage qui s'éclate. Les ban-
“ nières resplendissantes dans les airs étoient
“ comme des anémones, & les tentes ressem-
“ bloient aux arbres chargés de boutons

“ dorés. L’armée se répandit comme un
“ torrent, & ondoyoit comme les branches
“ d’une forêt secouée par la tempête. Ta-
“ merlan à la tête de ses troupes avança vers
“ Samarcande au travers des bocages verdoyans
“ & parfemés de fleurs odoriférantes & de
“ myrte. La joie étoit sa compagne, la
“ gaieté sa conductrice, le contentement l’amir
“ de son cœur, & le succès son inséparable
“ suivant.”

De telles histoires n’étant donc point considérées comme des poèmes, même parmi les Arabes, nous n’en parlerons pas davantage, & nous en viendrons aux ouvrages des Persans & des Turcs.

Ces deux nations ont un nombre infini de poèmes sur les exploits & les aventures de leurs fameux guerriers, mais ces poèmes, étant remplis de fables extravagantes, sont plutôt considérés comme des romans & des contes que comme des poèmes héroïques. Les seuls ouvrages de Ferdusi peuvent justement réclamer ce titre ; ils contiennent l’histoire de Perse, depuis Caïoumaras jusqu’à Anouchirvan dans une suite de très beaux poèmes. Cette collection porte le nom de Chahnamé, & presque la moitié de chaque volume contient un poème entier sur une grande & intéressante action de la guerre entre Afrasiab

roi de Touran, ou du pays au nord de l'Oxus, & les Sutans, de l'Iran ou de la Perse, de la race des Caïnides.

Afrafiab avoit envahi l'empire de Perse, où il prétendoit avoir droit de régner comme descendant de Feridoun. Il étoit assisté par l'empereur des Indes, & par celui de la Chine, ainsi que par tous les démons, les géans, & les enchanteurs de l'Asie. Il avoit poussé très-loin ses conquêtes, & s'étoit rendu formidable aux Persans, quand Rustem prince du Zablestan, l'Achille, ou plutôt l'Hercule de l'Orient, marcha à la tête de ses troupes contre l'usurpateur, &, par ses grandes actions, rendit vaines toutes les embuches des magiciens, défit les dragons & les monstres, vainquit les empereurs confédérés, & mit fin à cette guerre par la mort d'Afrafiab.

Ce poëme est aussi long que l'Illiade : il peut être divisé en douze chants, dont chacun pourroit être distingué par les principaux événemens qu'il renfermeroit ; comme, les aventures de Rustem, la mort de Sohareb, l'histoire & la mort de Siaveche, les actions de divers héros, celles de Tus Nudar, les exploits de Rustem, les amours de Pajan & de Maniza, l'histoire de Barzeus, les stratagèmes de Sevizan l'enchanteresse, les exploits de Gudarz, & la mort d'Afrafiab.

Le premier chant commenceroit par la description de Rustem, suivie de quelques aventures intéressantes, dans lesquels on n'a pas oublié le cheval du héros nommé Bakhche, ou éclair, qui, protégeant le sommeil de son maître, tua un lion qui s'étoit élancé de la forêt pour le dévorer.

Dans le second chant se trouveroit une épisode tendre & touchante, dont voici le sujet. Rustem, voyageant sous un nom emprunté, avoit trouvé le moyen de séduire une jeune princesse, à qui la honte fit ensuite exposer le fruit de cet amour infortuné. Sohareb, c'est le nom de cet enfant abandonné, ne connoissant point ses parens, entre au service d'Afrasiab, est avancé par ce roi aux premières charges de l'armée, & enfin envoyé pour combattre Rustem, qui ne le reconnoît pour son fils qu'après l'avoir mortellement blessé.

Les dix autres chants seroient également excellens, & diversifiés par des événemens agréables.

Une grande profusion de savoir a été prodiguée par quelques critiques, en comparant Homère aux poètes épiques qui l'ont suivi, mais il ne faut pas beaucoup de discernement pour décider qu'on ne l'a jamais égalé. Ce grand homme, père des sciences & de la poésie Grecque, eut un génie trop fertile &

trop étendu pour avoir laissé échapper à ses observations aucune des beautés frappantes de la nature, & les poètes qui sont venus après lui n'ont guères fait que copier ses images, & les rhabiller dans leurs descriptions. Ainsi quelque élégance & raffinement que l'on puisse trouver dans les ouvrages modernes, l'esprit inventeur d'Homère a toujours continué d'être sans rival. On ne prétend donc point avancer que le poète Persan soit égal à celui de la Grèce, mais certainement il y a une très-grande ressemblance entre les ouvrages de ces deux hommes extraordinaires. Tous deux ont puisé leurs images dans la nature elle-même, & ne les ont pas saisies par réflexion, ne peignant point comme les poètes modernes, la ressemblance de la ressemblance; & tous deux possédèrent dans le plus haut degré cette invention féconde, ce génie créateur qui est l'ame de la poésie.

Il ne fera pas hors de propos de faire connaître ici quelques-unes des beautés de Ferdusi sur ces divers chefs, fables, caractères, descriptions, & expressions. On ne dira rien des fables probables, puisqu'on en a assez parlé en expliquant le sujet de l'ouvrage. Quant aux fables allégoriques, elles ont peu de part aux ornemens du Chahnamé, à moins que les aventures de Rustem avec la magicienne dans

le premier livre, & les amorces du pavillon bleu dans le dixième, ne soient regardées comme des allégories de la même nature que celle de la coupe de Circé dans l'Odyssée. Dans le nombre des fables merveilleuses de ce poëme on doit compter la faculté surnaturelle de la parole donnée au cheval de Rustem & à un dragon, & la machine de Simorg ou Griffon Fée, qui est représenté comme un être bien-faisant & le grand protecteur du héros Persan.

C'est de ce Griffon, si souvent introduit dans les romans Orientaux, que l'Arioste a probablement emprunté son Hypogryffe ; nos Fées & nos Génies nous viennent, sans doute, des Péris, & des Dives des Persans, & notre pays des Fées est la copie de leur Pêristan & Chadukam. Il est probable que ces fictions furent apportées en Europe par les Maures, & de ceux-ci reçus dans les romans Espagnols.

Les caractères de Ferdufi ne sont pas si variés que ceux d'Homère, mais ils ne sont pas moins bien frappés & soutenus. Rustem est représenté comme un prodige de force, de valeur, & de sagesse ; Tus Nudar, comme un général avisé & prudent ; Gudarz, comme un commandant vieux & expérimenté ; Pajan, comme un héros jeune & amoureux, rempli

de valeur & d'intrépidité ; les trois rois de Perse, comme des monarques sages & vertueux, & Afrasiab comme un hardi & criminel usurpateur. Il y a plusieurs autres caractères dans ce poëme pour divers personnages des deux sexes, dans lesquels on trouve toujours les hommes particulièrement remarquables par leur bravoure ; & les femmes par leur beauté & leur tendresse, excepté Temeina & Sudába ; la première n'étant pas moins célèbre par son courage & son amour infortuné, que l'autre par ses mœurs dissolues, & par sa haine pour un jeune prince son beau-fils. Les discours de chaque personnage sont parfaitement adaptés à leurs divers caractères, & variés selon leurs différentes manières & inclinations. Pour en donner un exemple, nous rapporterons ici ce que le poëte fait dire à Sâm Neriman, fameux guerrier & père de Rustem, dans la relation qu'il fait de ses exploits au roi de Perse.

“ Le roi se leva de son trône d'ivoire, qui
 “ étinceloit de rubis, & d'émeraudes, & sur sa
 “ tête brilloit le diadème royal. Il fit l'accueil
 “ le plus favorable au héros, &, le flattant avec
 “ de douces paroles, il le fit asseoir à ses côtés.
 “ Il lui parla des loups de la bataille, des lions
 “ du combat, des intrépides géans du Ma-
 “ zanderan. Il lui fit plusieurs questions

“ empressées, auxquelles le guerrier répondit
“ ainsi. Puissé le roi vivre à jamais dans la
“ joie & la prospérité; puissent être vains
“ les desseins des méchans contre lui. J’ar-
“ rivai à la ville des géans, qui sont plus ra-
“ paces que les lions, & plus légers que les
“ courriers d’Arabie. Ils appellent leurs
“ troupes Sakfar, & ils avancent comme des
“ tigres de guerre. A la nouvelle de mon
“ approche un murmure confus s’éleva parmi
“ eux. Comme nous traversions la cité, nos
“ ennemis trembloient & leurs jours étoient
“ obscurcis. Cependant leurs troupes for-
“ tirent, & se répandirent sur les collines &
“ dans les vallées. Le petit fils du grand
“ Salm s’élança comme un loup; son nom
“ étoit Kerkin, & sa taille étoit aussi haute
“ qu’un cyprès. Il descendoit par sa mère de
“ Zohak, & les plus furieux chefs de son
“ armée n’étoient que des atomes comparés
“ à lui. Ses troupes étoient plus nombreuses
“ que les fourmis ou les mouches d’été, que
“ les éclats d’un roc ou le sable du rivage.
“ Quand des nuées de poussière s’élevèrent
“ sous les pieds de l’armée ennemie, les joues
“ de nos héros se couvrirent de pâleur.
“ D’un seul coup de ma hache d’armes je me
“ fis un passage à travers les rangs ennemis.
“ Mon courrier foula aux pieds l’ennemi avec

“ la furie d’un éléphant ; & la terre fut agitée
 “ comme les vagues du Nil. Alors le cœur
 “ revint à mes soldats, & ils furent remplis
 “ d’ardeur pour combattre. Quand Kerkin
 “ entendit ma voix, & le son de ma massue
 “ affommante, il se précipita sur moi comme
 “ un éléphant hideux. Il jeta son nœud
 “ coulant & entortillé à mon cheval, & je
 “ commençai à appréhender quelque danger.
 “ Je m’armai de mon arc royal, & d’une
 “ flèche de peuplier blanc garnie d’acier. Je
 “ décochai mes traits ailés comme des aigles,
 “ & je fis voler mes dards comme des flam-
 “ mes d’un feu consumant. Mon arc fut si
 “ puissant, que je clouai presque son casque à
 “ son cerveau sur l’enclume de sa tête. Je le
 “ vis s’avancer comme un lion rugissant,
 “ tenant en sa main un cimenterre Indien. Je
 “ le vis s’avancer, O roi ! avec une telle furie,
 “ que les montagnes mêmes lui crièrent,
 “ Oh ! ne nous oppressez pas ! Il s’élança en
 “ avant, tandis que je demeurois ferme &
 “ l’attendois de près. Quand il fut à ma
 “ portée, je retirai mon bras, je saisis ce hardi
 “ guerrier par sa ceinture, & l’arrachai de sa
 “ selle avec la force d’un lion ; je le jetai à
 “ terre, & lui tranchai la tête avec mon sabre
 “ acéré. Quand le chef de l’armée fut mort,
 “ les troupes ennemies tournèrent le dos au

“ champ de bataille ; vallées & collines, rocs
 “ & déserts furent couverts de leurs légions
 “ fuyantes & épouvantées.”

Les descriptions dans le Chahnamé sont toujours variées & parfaitement bien travaillées, sur-tout celles des batailles, qui sont aussi nombreuses que dans l'Iliade. Celles d'une plus agréable nature, comme de jardins, de banquets, de trônes, & de palais, d'amour & de belles, n'y sont pas moins admirables, & sont peintes par Ferdusi avec toute la richesse & l'enflure de l'imagination Orientale. Il décrit souvent :

Ke deri buftânech hemicheh gulest
 Zeminech por ez laléh u fumbul est
 Huva khošcuvar u zemin por negâr
 Ne kerm u ne ferd u hemichéh behâr
 Nevazende bulbul bebâg enderune
 Kezarende ahu berâg enderunc.

“ Un jardin dans lequel la rose perpétuellement fleurit, dont les bordures sont remplies
 “ de tulipes & d'hyacinthes ; où l'air est doux ;
 “ les allées superbement ornées ; où l'on
 “ n'éprouve ni chaleur immodérée, ni froid
 “ excessif ; mais où règne un éternel printemps, où les rossignols gazouillent sans cesse
 “ parmi les branches d'arbres toujours verts ;
 “ où les antelopes jouent sur les coteaux.”

Les descriptions du matin sont très-animées dans ce poëme, & décorées des nuances les plus variées.

“ Quand le jour brillant paroît dans toute sa splendeur, .
 “ Et parseme de perles & de rubis la terre ombragée.”

Et,

“ Quand le soleil déploie ses rayons dorés,
 “ Et répand le camphre sur les plaines musquées:”

C'est-à-dire, répand la lumière sur l'obscurité des plaines, car les poëtes Orientaux font souvent allusion aux deux couleurs opposées du camphre & du musc.

On ajoutera ici une description d'un genre plus majestueux, tirée aussi du Chahnamé, & qui donnera une idée des similitudes Persanes.

Nekei kerd Barzev ber an deh fuvâr
 Tchu achesfe chiri ez beher checâr
 Bezed dest uepuchid deraï bezér
 Meianra be bestech bezirin kemér
 Yeki khodi rumi beser ber nehâd
 Seri terkechi tira ra ber keshâd
 Bebaré ber afkhendii ber kestuvân
 Yeki baré manendi kuhi revân
 Ze keihali nize ze almâsi tigue
 Bebaré ber amed chu berende migue
 Tu kufti sepher est ya ruzi u tâb
 U ya der behâran yeki rudi âb
 Derakhtiest kufti ez âhen bebâr
 Keshade du bazu chu shakhi tehenâr.

“ Barzev regardoit les dix guerriers qui
 “ s’avançoient ; il étoit comme un lion errant
 “ en cherche de sa proie. Il se revêtit aussi-
 “ tôt de sa cotte de maille, & ceignit ses reins
 “ d’un bandeau d’or. Il plaça sur sa tête un
 “ casque Turc, & remplit son carquois de
 “ flèches. Tantôt il demeurait suspendu aux
 “ harnois de son coursier, & tantôt il se tenoit
 “ ferme & droit sur sa selle comme une mon-
 “ tagne mouvante. Quand, avec sa longue
 “ javeline & son fabre éclatant comme le dia-
 “ mant, il s’avançoit ainsi qu’une nuée qui
 “ s’élève, on auroit pu dire, c’est le firmament
 “ qui brille, ou c’est le jour qui luit, ou c’est
 “ une rivière qui coule dans le printemps.
 “ Quand il étendoit ses deux bras comme les
 “ branches du plane, on se seroit écrié, c’est
 “ un arbre chargé d’acier.”

On trouve aussi dans Ferdufi des descrip-
 tions fort tendres, & aussi belles que tou-
 chantes, comme celle de Frankis fille d’Afra-
 siab, quand elle s’aperçut du complot qu’on
 avoit fait contre son bien-aimé Siaveche.

“ Elle arracha les hyacinthes de ses che-
 “ veux avec une douleur inexprimable, &
 “ meurtrit dans son désespoir son tendre sein.
 “ Elle épandit le musc de ses tresses sur le
 “ tertre d’ivoire de son beau front, & baigna
 “ les tulipes de ses joues des sources qui cou-

“ loient de ses yeux. Ses larmes ruisselloient
 “ comme une fontaine quand elle méditoit
 “ sur le cruel dessein d’Afrasiab.”

A l’égard des expressions, & des nombres
 de ce poëme, il est évident que leurs beautés
 ne peuvent être senties que par ceux qui en-
 tendent l’original. On dira donc seulement,
 que, dans tout l’ouvrage, elles sont hardies &
 animées, & dans quelques endroits élevées &
 sublimes au dernier point.

Le poëte Persan ressemble à Homère dans
 quelques particularités de plus, comme dans
 la fréquente répétition des mêmes lignes & des
 mêmes épithètes. Achille au pied léger, &
 Agamemnon roi des hommes, ne se trouvent
 pas plus souvent dans l’Iliade que Rustem au
 cœur de lion, & Caicofrev roi du monde, dans
 le Chahnamé.

On a plusieurs autres poëmes de Ferdusi,
 comme les amours de Khofrev & de Chirine;
 la mort de Rustem; la vie de Béharan; le
 règne d’Anouchirvan; les conquêtes d’Isca-
 der; lesquels ouvrages sont écrits avec tout le
 feu d’une imagination Orientale & toute l’har-
 monie des nombres Persans.

SECTION III.

De leurs Poësies amoureuses, & de leurs Odes.

Nous voici à présent à la sorte de poésie dans laquelle les Asiatiques excellent principalement. L'amour a tant de part aux poëmes Arabes, que, sur quelque sujet qu'ils soient, ils sont toujours entremêlés de plaintes d'amans, & de descriptions de beautés chéries.

La nation Arabe partage son temps, entre les expéditions guerrières & les douces occupations de la vie pastorale. Ils transportent leurs tentes de place en place ; & quand leurs chamceaux & leurs autres bestiaux ont consumé les pâturages d'un endroit, ils le quittent, pour y revenir quand l'herbe repousse de nouveau. Dans ces espèces de campemens, les tribus qui se trouvent proche les unes des autres se fréquentent familièrement, & les jeunes gens des deux sexes forment des inclinations qui sont pour la plupart infortunées, le changement de demeure, & la différence de position, causant des séparations perpétuelles.

De là vient que les poèmes Arabes commencent presque toujours par les regrets d'un amant sur le départ de sa maîtresse ; ses amis y sont représentés comme essayant de le consoler, mais il refuse toute consolation ; il décrit la beauté de sa chère Maïa, ou Solima, ou Zeineb, ou Azza ; il annonce le dessein qu'il a d'aller la voir dans la nouvelle demeure de sa tribu, dût-il en trouver les passages défendus par des lions, ou gardés par des archers surveillans. Alors il amène ordinairement la description de son chameau, ou de son cheval, & en vient par degré à son principal sujet. On trouvera peu de poèmes Arabes sans cette espèce d'exorde, soit qu'ils aient pour objet les vertus militaires, ou la douleur, ou la louange, ou la censure, ou enfin uniquement l'amour. Les sept poèmes qui furent écrits en lettres d'or, & conservés dans la Mosquée de la Mecque, sont dans ce goût. L'auteur du premier des sept étoit un jeune prince Arabe nommé Amralkeis, qui ne fut pas moins célèbre par le feu & la fertilité de son imagination que par le malheur dont sa vie fut tissée. Il débute ainsi :

Kiffa nebki mi'dhirai habibi wamenzili
Besikti'llawi beinâ ddahuli fahoumeli.

“ Demeurons ; donnons quelques larmes
 “ au souvenir de la demeure de notre bien-
 “ aimée dans les vallées sablonneuses qui sont
 “ entre Dahul & Houmel.”

Il regrette ensuite les tentes qu'il a laissées,
 & s'afflige de l'absence de son amante. Ses
 compagnons essaient d'appaiser sa douleur, en
 lui rappelant un contretemps qui l'avoit au-
 trefois séparé d'objets chéris. Il réplique :

“ Ma douleur alors ne fut pas moindre
 “ qu'à présent ; car, quand celles que j'aimois
 “ furent au point de leur départ, quand leur
 “ souffle embaumoit l'air d'une douce haleine
 “ de musc, semblable aux zéphyrus du soir
 “ qui apportent l'odeur des œillets, agité de la
 “ plus ardente passion, mes yeux ruisseloient
 “ de larmes ; elles couloient le long de mon
 “ cou, & trempoient ma ceinture dans leur
 “ cours.”

Ses amis, voyant qu'ils n'ont pas pris la
 vraie méthode pour dissiper sa tristesse, en
 emploient une autre. Ils l'exhortent à se
 ressouvenir des jours heureux qu'il a passés
 avec sa bien-aimée, & lui remontrent qu'il
 doit s'attendre à quelque portion de peine
 après tant de félicité. Ce discours lui donne
 occasion de leur raconter les aventures de sa
 jeunesse, parmi lesquelles il fait le récit suivant

avec toute la richesse & l'harmonie de la langue Arabe.

“ J’ai aimé une belle fille que l’on tenoit
 “ secrètement renfermée dans une profonde
 “ retraite; cependant j’ai joui de ses charmes
 “ sans crainte.

“ Je volai à elle au travers d’une foule de
 “ gardes ardens à me ravir la vie.

“ Quand les Pléiades brilloient dans le fir-
 “ mament, comme les bords d’une veste
 “ bleue enrichie d’or, je vins dans son
 “ appartement; je la trouvai sur sa couche,
 “ où elle repositoit dépouillée de ses robes,
 “ & n’ayant que le manteau dans lequel
 “ elle dormoit.

“ Elle me dit, Ah! ne me deçois point! ne
 “ m’entraîne pas dans le sentier de l’erreur!

“ Je me levai; je l’emmenai avec moi, &
 “ elle effaçoit les traces de nos pas avec le
 “ pan de sa superbe veste.

“ Et quand nous eumes passé au delà de
 “ l’habitation des tribus, elle s’arrêta à
 “ l’abri d’une colline tournoyante.

“ Je l’attirai doucement à moi par ses aimables
 “ tresses, & elle se renversa sur mon sein;
 “ rien n’égalait la beauté de sa taille déliée;
 “ sa gorge étoit unie comme un miroir
 “ poli.

“ Elle tourna vers moi son charmant visage,

- “ & me découvrit ses belles joues ; elle
 “ regardoit autour d’elle avec la douce
 “ frayeur d’une biche alarmée pour ses
 “ jeunes faons.
- “ Son cou étoit comme celui d’une Antelope
 “ blanche, droit, & embelli d’ornemens
 “ précieux.
- “ Ses cheveux, qui flottoient sur ses épaules,
 “ étoient noirs comme le jais, & entrelacés
 “ comme les branches du palmier. Les
 “ boucles de ces admirables cheveux avoient
 “ mille formes variées, quelques-unes étoient
 “ adroitement rattachées, d’autres agréablement éparfes.
- “ Sa taille étoit comme une corde fine, & sa
 “ jambe comme la tige du palmier humecté par la pluie.
- “ La senteur du musc étoit répandue sur le lit
 “ qu’elle composa, & elle dormit jusqu’au
 “ matin enveloppée dans son manteau d’une
 “ étoffe moelleuse.
- “ Elle départoit ses dons avec ses doigts ravissans, & déliés comme les vers cra-
 “ moisis de la colline sablonneuse ou comme
 “ la tige de l’arbre Echel.
- “ Sa beauté dissipoit les ombres de la nuit,
 “ comme la clarté de la lampe du Der-
 “ viche retiré dans sa cellule.
- “ Le plus chaste des hommes auroit certaine-

- “ ment été enflammé d’amour a la vue
 “ d’une si rare beauté, dans l’âge des plai-
 “ firs, & avec une veste d’une moyenne
 “ grandeur.
 “ Et dont la face ressembloit à l’œuf d’une
 “ autruche conservé dans un clair ruisseau,
 “ que le voyageur n’a point troublé par
 “ l’empreinte de ses pas.
 “ Les seuls insensés défendent leurs cœurs
 “ contre l’amour, le mien ne s’éloignera
 “ jamais des charmes de ma bien-aimée.”

Parmi les autres descriptions de ce poëme, celles du passage de l’auteur à travers un désert, de son cheval, de sa chasse, & d’un orage, sont admirables. Cet ouvrage d’Amralkeis fournit un parfait modèle de l’églogue Arabe, comme en effet c’est là le nom qu’on peut proprement donner à ces sortes de poëmes.

Dans le rang des odes amoureuses des Arabes on doit compter les descriptions de festins & de plaisirs, sujets sur lesquels leurs poëtes s’exercent souvent. En voici un exemple :

- “ Dans la riante saison, quand le jeune
 “ chevreuil bondit sur les collines, & que la
 “ douce haleine d’un vent frais annonce le
 “ règne de la rose, les ruisseaux murmurent
 “ agréablement, & les branches se courbent
 “ pour adorer celui qui les a revêtues de leurs

“ robes vertes. Alors nous rassemblons dans
“ un jardin des beautés capables d’enflammer
“ l’univers d’amour. Les nuées libérales
“ couvrent les plaines de leurs perles liquides
“ & de leur cristal transparent, & répandent
“ leurs précieuses gouttes sur les prés parés de
“ végétales rubis. Les dents éclatantes de
“ ces belles filles brillent comme le jaspe.
“ Leurs yeux sont clairs comme l’argent épuré,
“ & ne sont jamais obscurcis par le sommeil,
“ Les rameaux odoriférans nous enrichissent
“ de leurs trésors. Les oiseaux perchés sur
“ les berceaux de fleurs nous ravissent par
“ leurs chants, & l’air est embaumé de musc.
“ O paradis charmant ! dans lequel ma bien-
“ aimée brille comme la pleine lune ! O
“ quelles délices ! quel enchantement ! c’est
“ ici où l’Eternité elle-même réside, comblée
“ de félicité. Le doux bruit des baisers, les
“ voluptueux gémissemens, les tendres soupirs
“ des amans, frappent seuls en ce lieu nos
“ oreilles ravies : tous les charmes réunis de
“ la nature sont les seuls objets qui se pré-
“ sentent à nos yeux, & la coupe vivifiante
“ ranime nos sens oppressés de plaisir. Tout
“ enchante, tout plaît autour de nous. Si le
“ Derviche solitaire voyoit ce jardin, il quit-
“ teroit aussitôt sa retraite, il romproit sans
“ remords ses anciens vœux. Lève-toi, mon

“compagnon, verse du vin, la tristesse ne
 “doit point ici s'emparer de nos cœurs,
 “une rafade de cette liqueur divine doit les
 “nettoyer de toutes peines. O que le vin, la
 “verdure de ces près, ces belles filles, ont de
 “douceur ! N'obéis point au censeur ; il est
 “rempli de déceptions & porte l'ennemi pub-
 “lic dans son sein. Que toutes tromperies
 “soient bannies de ces lieux.”

Les Arabes ont aussi une sorte de courtes
 odes, lesquelles ressemblent beaucoup aux odes
 Persanes : elles consistent souvent en quatorze
 lignes comme les sonnets Européens, & il est
 probable que ce genre de versification fut ap-
 porté de l'Orient en Espagne, & de là passa
 en Provence & en Italie. Celle qu'on va
 donner se trouve dans l'original des contes
 Arabes de mille & une nuits, & elle est rem-
 plie de ces comparaisons & de ces images qui
 ornent de tant de beautés les cantiques de
 Salomon.

“Par les arcs voûtés qui gardent ses yeux, &
 “par ses yeux qui dardent les traits en-
 “chanteurs de ses œillades ;
 “Par sa forme délicate, & par le tranchant
 “cimeterre de ses regards ; par l'éclatante
 “majesté de son maintien, & l'obscur
 “nuance de ses cheveux ;
 “Par ses yeux languissans qui ravissent le

- “ fommeil, & qui donnent des lois dans
“ l’empire de l’amour ;
- “ Par les boucles de fes cheveux noirs comme
“ des fcorpions, qui lancent dans les cœurs
“ les traits du défefpoir ;
- “ Par les rofes & les lis qui fleuriffent fur fa
“ joue, par la vive carnation de fes fou-
“ riantes lèvres, & fes dents de perles
“ éblouiffantes ;
- “ Par la fenteur de fes cheveux mufques, &
“ par les fleuves de vin & de miel qui cou-
“ lent de fes lèvres quand elle parle ;
- “ Par fon cou femblable à celui du chevreuil,
“ par fa ftature pareille au cypès, par fon
“ fein enflé & arrondi comme une gre-
“ nade ;
- “ Par les grâces qui accompagnent fes pas, &
“ par la légèreté de fa taille ;
- “ Par la foie moelleufe de fon fein, la douceur
“ de fes lèvres, & toutes les beautés dont
“ elle eft ornée ;
- “ Par l’affabilité de fes manières, la vérité de
“ fes paroles, la noblefle de fa naiffance, &
“ la grandeur de fa fortune ;
- “ Par tous ces rares dons, je jure, que l’odeur
“ du mufc eft moins agréable que celle de
“ fes trefles, & que l’haleine des zéphyrs
“ dérobo fon parfum à fes cheveux ;
- “ Que le foleil dans fon midi eft moins re-

“splendissant que sa joue, que la nouvelle
 “lune est moins belle que son front.”

Dans quelques anciennes collections faites
 par Abu Teman Talebi, & par d'autres au-
 teurs, il y a plusieurs pièces de vers d'amour,
 écrites occasionnellement, qui sont très-polies
 & très-élégantes, comme ces quatre stances de
 Dhúl Remma sur une Antelope :

“Tu es rappelée à mon souvenir, O Maïa !

“quand la bondissante Antelope devance

“mon courfier, & fixe sur moi ses grands

“yeux brillans.

“Une Antelope, qui habite les collines fa-

“blonneuses, dont la peau est rougeâtre,

“& qui a une face comme le soleil en

“son midi.

“Elle ressemble à Maïa par sa forme délicate,

“par le beau contour de son cou, par le

“lustre de ses yeux noirs ; mais Maïa

“brille de plus d'éclat & de charmes ;

“Quand elle porte ses ornemens d'ivoire, ils

“semblent ondoyer comme les branches de

“l'arbre Ochar qu'agite un torrent roulant

“dans la vallée.”

Il faut en venir à présent aux Persans &
 aux Turcs, mais il y a peu à dire de ces der-
 niers, parce que la plupart de leurs odes sont
 une imitation des odes Persanes, quoiqu'il
 faille avouer que les Turcs ont des vers d'un

tour original & très-élégans, dont voici un exemple :

Kamer hemchére fi di gabgabinúng
 Cheker hemchihre fi di lablerenúng,
 Gulini fumbuling kilmish perichân
 Afilmich ber kiline bing del u giân,
 Lebingden lalung olmichdi yeri fenk
 Dehaningden cheker kalmichde diltênk.

“ La lumière de la lune étoit égalée par
 “ l’éclat de son visage, & ses lèvres étoient
 “ douces comme le miel. Les hyacinthes
 “ de ses tresses étoient éparfes sur les roses
 “ de ses joues, & mille cœurs étoient suf-
 “ pendus à une seule boucle de ses beaux
 “ cheveux. Le rubis, comparé à ses lèvres,
 “ ne paroiffoit plus qu’une pierre commune,
 “ & fa bouche ôtoit au sucre le prix de la
 “ douceur.”

Les Perfans excellent fur toutes chofes dans leurs odes amoureufes defquelles on a déjà donné un effai dans la première fection. Il eft furprenant combien les odes d’Hafiz ref- femblent aux fragmens que nous avons des poètes lyriques de la Grèce. On peut avan- cer avec vérité, que ce poète a tout l’agrément & la vivacité d’Anacréon, avec la douceur & les charmes de Sapho. En général ces fortes de poéfies célèbrent l’amour & les plaifirs,

& sont entremêlées de réflexions sur l'instabilité de la fortune, & sur la vanité des souhaits humains ; elles sont nommées *GAZELS*, & contiennent rarement moins de cinq strophes chacune, & plus de seize.

Quoique ces *GAZELS*, ou odes, soient dignes de la curiosité des gens de goût, il faut avouer que les pensées en sont souvent monotones. La fertilité de la langue, & la richesse des expressions, font disparoître ce défaut dans l'original, auquel par conséquent il est comme impossible de rendre justice. D'après ces considérations & l'affertion de ceux qui prétendent que la poésie ne peut jamais être bien rendue par la prose, l'auteur de ce traité avoit d'abord donné l'ornement de la rime à ces *GAZELS*, mais ayant alors été forcé à s'éloigner quelquefois de la traduction absolument littérale, il a enfin jugé qu'il obviendroit aux inconvéniens, qui se trouvoient dans quelque parti qu'il prît à cet égard, en ajoutant en vers à la fin du traité ces mêmes odes qu'on va donner ici en prose. Si cette répétition paroît étrange, on ne doit nullement l'attribuer à une prétention d'amour propre, mais au désir de donner une idée du parti qu'on peut tirer de la poésie Orientale, & d'ouvrir ainsi une carrière que d'autres pourront beaucoup mieux remplir. Comme

il étoit difficile de faire un choix dans l'excellent recueil des odes d'Hafiz, on en a pris celles-ci au hafard, à l'imitation des Orientaux, qui, pour se décider dans les moindres comme dans les plus considérables occasions, ouvrent fortuitement un livre, & s'en remettant au fort, s'en tiennent à ce qui d'abord a frappé leur vue. On a pu remarquer la confiance que ces peuples ont dans cette espèce de divination lorsque dans l'histoire de Nader Chah on a vu ce prince se résoudre à deux sièges fameux, sur deux vers de ce même Hafiz, dont on joindra l'ode entière à celles qu'on vient d'annoncer.

ODE I.

“ MON sein est rempli de roses, j'ai du vin
“ dans la tête, ma bien-aimée se rend à mes
“ désirs. Le monarque du monde est au-
“ jourd'hui mon esclave.

“ Ecoute, n'apporte point de flambeaux
“ dans notre assemblée, car la lune des joues
“ de ma favorite est en son plein dans ce
“ banquet.

“ Ne brûle point de parfums dans notre
“ salle de festin, car mon ame ne trouve de
“ délices que dans l'odeur embaumée de tes
“ cheveux.

“ Ne parle point de la faveur du sucre &
 “ du miel, car je désire seulement de goûter la
 “ douceur de tes lèvres.

“ Dans nos appartemens le vin est permis,
 “ mais, O Cyprès, paré des plus belles nuances !
 “ sans toi il est défendu.

“ Lorsque tu es absente, & que le poids
 “ de l'affliction oppresse mon cœur, je me
 “ retire toujours dans le coin de ma cellule.

“ Pourquoi me parles-tu de réputation ? je
 “ n'en fais aucun cas : pourquoi fais-tu men-
 “ tion de mon nom ? que m'importe-t-il ?

“ Mon oreille est sans cesse attentive à la
 “ mélodie de la flûte & aux notes de la harpe :
 “ mes yeux sont constamment fixés sur tes
 “ lèvres de rubis, & sur la coupe circulante.

“ Nous aimons le bon vin avec obstination,
 “ nous sommes amoureux, nos yeux sont las-
 “ cifs, mais où est, dans toute la ville, celui
 “ qui n'est pas sujet aux mêmes fautes ?

“ Ne va point pour ces offenses nous ac-
 “ cuser au magistrat, il aime aussi-bien que
 “ nous une rasade de ce vin vivifiant.

“ Ne t'affied point, Hafiz, sans ta bien-
 “ aimée à tes côtés, & du vin dans ta coupe,
 “ car c'est la saison de la rose & du jasmin,
 “ c'est la fête du printemps.

ODE II.

“ JE te salue, Chiraz, ville si délicieusement
 “ située ! le ciel te préserve de ruine !

“ O Rocnabad ! puisse ce même ciel dé-
 “ fendre ta source, dont les claires eaux nous
 “ donnent la longue vie de Kedher !

“ Dans les allées de Giaferabad & de Mo-
 “ fella, le zéphyr embaumé respire les parfums.

“ Hâte-toi, vole à Chiraz, implore la fa-
 “ veur de ses habitans, qui sont doués de la
 “ perfection des anges.

“ Qui a jamais vanté le sucre d’Egypte, à
 “ qui les douces filles de Chiraz n’ayent pas
 “ fait sentir sa folie ?

“ Aure * légère, quelle nouvelle m’apportes-
 “ tu de cette tendre, aimable, & douce beauté ?
 “ Au nom du ciel, ne trouble pas mon som-
 “ meil, car j’étois heureux dans la jouissance
 “ de son image.

“ Si ma bien-aimée désire de répandre ton
 “ sang, O mon cœur ! donne-le-lui aussi libre-
 “ ment que le lait de sa mère.

“ Puisque tu craignois si fort, O Hafiz !
 “ l’heure de la séparation, pourquoi ne ren-
 “ dois-tu pas grâces au ciel pour les jours de
 “ sa présence ?

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

ODE III.

“ GARÇON, apporte les coupes & remplis-
 “ les de vin, remplis toutes ces coupes d’un
 “ vin pétillant.

“ Apporte du vin, le remède contre l’amour.
 “ Le vin guérit les maladies des jeunes & des
 “ vieux.

“ Le vin & la coupe font le soleil & la
 “ lune ; apporte la lune pour servir de cercle
 “ au soleil.

“ Verse les liquides flammes, verse ce vin
 “ étincelant comme le feu.

“ Si la rose se fane, dis gaiement, apporte
 “ du vin de couleur de rose.

“ Si la mélodie du rossignol ne se fait plus
 “ entendre, écoutons la mélodie des coupes
 “ passant à la ronde. सयमेव जयते

“ Ne t’afflige pas des changemens de la for-
 “ tune, mais sois attentif à l’harmonie du luth.

“ Je verrai le charmant visage de ma bien-
 “ aimée dans mon sommeil ; pour avancer ce
 “ moment donne-moi une autre rasade de ce
 “ vin.

“ Quoique je sois presque furieux, il n’y a
 “ aucun remède à ma frénésie, verse-moi en-
 “ core de ce vin, que je perde entièrement
 “ l’usage de mes sens.

“ Apporte de nouveau des coupes pleines à
 “ Hafiz, il est résolu de boire, soit qu’il lui
 “ soit permis ou défendu.

ODE IV.

“ C’EST aujourd’hui un jour de joie & de
 “ plaisir, c’est la fête du printemps ; nous ob-
 “ tiendrons ce que nos cœurs désirent ; la for-
 “ tune est soumise à nos commandemens.

“ Ecoute, O lune ! nouvelle épouse des
 “ cieux ! ne montre pas ta brillante joue dans
 “ l’Orient, car en ce jour nous voyons la pleine
 “ lune du visage de ma bien-aimée.

“ Pourquoi entend-on gémir le rossignol à
 “ cette heure du matin ? Il prépare sa mélodie
 “ à l’approche du printemps.

“ Dis au censeur, ne donne plus d’avis à la
 “ folâtre jeunesse ; qui s’affie aujourd’hui
 “ sans sa bien-aimée & sans du vin ?

“ Vois le derviche qui se placé en ce jour
 “ au coin d’un cabaret, lui qui auparavant
 “ n’avoit pour demeure que la Mosquée.

“ Que l’on proclame hautement, qu’au-
 “ jourd’hui les yeux d’Hafiz sont fixés sur les
 “ charmes de sa bien-aimée, & ses lèvres sur
 “ sa délicieuse coupe.

ODE V.

“ Dis-moi, auro * matinale, où est la de-
 “ meure de ma bien-aimée ? où est le séjour
 “ de cette lune qui détruit ses admirateurs ?

“ La nuit est obscure, & la vallée d'Aïman
 “ est devant moi : où est la lumière des col-
 “ lines ? qui voudra me conduire devant la
 “ présence de ma bien-aimée ?

“ Tous ceux qui paroissent au monde per-
 “ dent bientôt leur raison ; ils vont demand-
 “ ant dans la salle des banquets : Où trouve-
 “ t-on un homme sage ?

“ Que celui qui entend le sens caché de
 “ mes expressions se réjouisse ! Nous avons
 “ plusieurs sentences obscures, mais où est
 “ l'homme auquel nous puissions confier nos
 “ secrets

“ J'ai mille affaires à arranger avec chaque
 “ pointe de tes cheveux. Ah ! où sommes
 “ nous ? & où est le vain censeur !

“ J'ai perdu le jugement : cette chaîne de
 “ musc a captivé mon cœur. Oh ! où est-
 “ elle ?

“ Le vin, les danses, les roses, tout est pré-
 “ paré, mais la vie est imparfaite sans ma
 “ bien-aimée ; où est ma bien-aimée ?

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

“ Hafiz passe son temps dans le jardin a
“ l’abri des vents de l’automne ; mais y a-t-il
“ une rose sans épines ?

ODE VI.

“ AH ! que ta forme est parfaite ! que ton
“ entretien est aimable ! Tes attraits & ta
“ douceur enchantent mon ame.

“ Ton esprit est aussi doux que le bouton
“ de rose est frais ; ta beauté est égale à celle
“ du cyprès du jardin éternel.

“ Ta vivacité & ton badinage font remplis
“ d’appas ; tes joues sont unies & ravissantes ;
“ tes yeux & tes sourcils font tout ce qu’il y a
“ de plus beau au monde ; les grâces animent
“ ta forme & ta taille majestueuse.

“ De tes charmes chaque fleur du jardin de
“ rose reçoit de nouveaux ornemens ; chaque
“ zéphyr prend la douceur de son haleine dans
“ tes cheveux aussi odoriférans que le jasmin.

“ Dans le sentier de l’amour on ne sauroit
“ éviter le torrent des angoisses ; cependant,
“ ton amitié a rendu mon mal agréable.

“ Devant tes yeux tantôt je me meurs, &
“ tantôt, en contemplant la splendeur de ton
“ noble maintien, mes maux deviennent dé-
“ licieux.

“ Quoique, dans le désert de l’absence, il y
 “ ait du danger de tous côtés, le timide & lan-
 “ guissant Hafiz y voyage agréablement, lorf-
 “ qu’il s’occupe à former des vœux pour ton
 “ retour.”

ODE VII.

“ VIENS, j’aperçois un doux zéphyr se
 “ jouer sur ce visage ; tous les cœurs sont
 “ blessés par cette joue.

“ Des descriptions qu’on nous donne des
 “ vierges du paradis, demande une explication
 “ à cette joue.

“ Le musc de la Chine reçoit son odeur de
 “ ces boucles de cheveux ; ces tresses ont dé-
 “ robé la douceur de leur parfum à cette joue.

“ Le pin est abaissé jusqu’à l’herbe, com-
 “ paré à cette stature ; la rose penche sa tête
 “ auprès de cette joue.

“ Les boutons de jasmin envient ce sein ;
 “ les fleurs de l’amarante sont jalouses de
 “ cette joue.

“ Les flammes du soleil sont accrues par les
 “ rayons de ce visage ; la lune est arrêtée dans
 “ le firmament par cette joue.

“ Les fleuves de vie découlent des ravissans
 “ accens d’Hafiz, comme son sang découle de
 “ son cœur à l’aspect de cette joue.

ODE VIII.

“ AH ! ton visage, éclatant comme la lune,
“ est le nouveau printemps de la beauté ; cette
“ jolie tache sur ta joue, cette aimable fossette,
“ sont le centre du cercle de la beauté.

“ Dans tes yeux languissans sont cachés les
“ enchantemens de la magie ; dans tes boucles
“ flottantes est fixée la demeure de la beauté.

“ Il n'est point de lune qui brille comme
“ toi dans le firmament d'amour ; il ne croît
“ point de pin semblable à toi dans le terrain
“ de la beauté.

“ Les heures de l'amour sont rendues douces
“ par tes charmes ; tes agrémens raniment la
“ saison de la beauté.

“ Du piège de tes cheveux & de l'amorce
“ de la jolie tache sur ta joue nul cœur ne se
“ peut sauver, ils y deviennent tous (ainsi que
“ l'oiseau déçu) la proie de la beauté.

“ Nature te choisit entre toutes les âmes, &
“ comme une nourrice attentive, elle t'entre-
“ tient & te caresse dans le giron de la beauté.

“ Les boutons de la tulipe sont agréables &
“ frais, parce qu'ils sont arrosés par les sources
“ de vie sur les rives de la beauté.

“ Hafiz est épris de tes charmes, & déclare
“ que ta joue est le seul lieu où se trouve le
“ palais de la beauté.

ODE IX.

“ J’AIME une beauté, qui, comme la rose,
 “ est sous l’ombrage d’un couvert d’hyacin-
 “ thes ; ses joues sont aussi claires qu’un ruif-
 “ seau ; ses lèvres de rubis respirent la plus
 “ douce haleine.

“ Quand elle étend sur ces joues le piège
 “ de ses beaux cheveux, elle dit au zéphyr :
 “ Garde notre secret.

“ Ses joues sont unies & agréables. O ciel !
 “ donne-lui une vie éternelle, car ses charmes
 “ sont éternels !

“ Quand je commençai à devenir amant,
 “ je dis, avant que je pusse trouver cette perle
 “ de mes désirs, peut-être trouverai-je une
 “ mer sans fond, où je serai sans fin battu des
 “ vagues.

“ Répands une goutte de vin à terre ; tel
 “ est à présent le sort des plus grands héros ;
 “ le pouvoir de Gemchid & de Caïskhofrev
 “ n’est plus qu’une vaine fable.

“ Ne me défends pas de contempler ta sta-
 “ ture, si semblable au cyprès ; je veux m’as-
 “ seoir à la source de ta fontaine, car ses eaux
 “ coulent tranquillement.

“ Si tu veux me lier de tes chaînes, lie-moi
 “ promptement ; car les délais engendrent l’in-
 “ fortune, & celui qui aime souffre trop.

“ Délivre-moi des soucis de l'absence, si tu
“ veux que le ciel te préserve des regards de
“ la malignité.

“ Quand la rose te fleurit, O rossignol ! ne
“ soit pas déçu ; car on ne doit pas compter
“ sur la rose, bien qu'elle renferme la beauté
“ de tout l'univers.

“ Au nom du ciel, prends ma vengeance,
“ ordonnateur du banquet, car ma belle boit
“ du vin avec les autres, & n'est réservée
“ qu'avec moi.

“ Quel cœur échappe à ses œillades ! elle
“ s'assit en embuscade dans un coin, & ac-
“ commodé ses traits à son arc.

“ Qu'est-il arrivé à la cour de ma bien-
“ aimée, que les plus grands rois en touchent
“ le seuil avec leurs fronts ? Comment ex-
“ cuser ma fortune ? Cette aimable nymphe,
“ dont la beauté excite un tumulte dans la
“ ville, remplit le cœur d'Hafiz d'amertume
“ quoique sa bouche ait tant de douceur.

ODE X.

“ O DOUX zéphyr ! s'il t'arrive de passer
“ par le séjour de l'objet que mon cœur aime,
“ que ton haleine me rapporte l'odeur de ses
“ cheveux ambrés ;

“ Car avec cette haleine mon ame feroit
 “ remplie de volupté, comme recevant un
 “ message de cet objet chéri.

“ Mais si tu es trop foible pour soutenir un
 “ tel poids, au moins épands sur mes yeux
 “ de la poussière que tu recueilles sur le seuil
 “ de sa porte.

“ Je suis consterné & demeure assis im-
 “ mobile en attendant son retour. Ah ! quand
 “ mes yeux seront-ils charmés par la vue de
 “ cet aimable visage !

“ Mon cœur, autrefois haut comme le pin,
 “ tremble à présent comme le saule par l'ardent
 “ amour qu'allument les grâces de la forme
 “ & de la taille de mon bien-aimé.

“ Quoique mon bien-aimé ait peu d'égards
 “ pour moi, je donnerois le monde entier
 “ pour un seul regard de ses beaux yeux.

“ Quel bien ne feroit-ce pas pour mon cœur,
 “ s'il étoit délivré des entraves des soins de la
 “ vie, puisqu'il est destiné à être le vassal &
 “ l'esclave de son bien-aimé ?”

Le poète Hafiz a donné plusieurs autres
 ouvrages, dans lesquels on trouve la même
 beauté d'images & le même charme d'ex-
 pressions que dans ses odes, qui sont au nom-
 bre d'environ six cents. Le Baron Revizki
 envoya à l'auteur les deux premières odes
 des dix qu'on vient de donner: il les avoit

traduites en Latin avec une élégance digne d'un homme de goût auquel les connoissances les plus étendues, tant dans la littérature Orientale que dans l'Européenne, donnent un rang distingué parmi les savans du siècle.

Comme les auteurs Orientaux ne peuvent que perdre dans la traduction, il se peut qu'on trouvera outrés les éloges qui leur sont donnés dans ce traité ; mais, que ceux qui pensent ainsi prennent la peine de traduire littéralement les ouvrages d'Horace, d'Anacréon, & de Sapho, & ils ne seront plus choqués de ce qui leur aura paru froid & sec dans quelques strophes de ces odes ou chansons Persanes. On peut dire à ce propos avec Michel de Cervantes : Celui qui prétendrait juger, de quelque poème que ce fût, dans une traduction littérale, pourroit aussi raisonnablement espérer de trouver, sur le revers d'une tapisserie, les figures qu'elle représente dans toute leur délicatesse & toute leur splendeur.

SECTION IV.

De leurs Élégies.

ON ne trouve point d'élégies dans les recueils des Persans, & très-peu dans ceux des Turcs. Le second livre du Hamassa, ou collection de poèmes Arabes, consiste en courtes élégies, écrites, avec toute la majesté de la poésie, comme on en jugera par celle-ci, faite sur la mort d'un guerrier non moins célèbre par sa libéralité que par sa valeur.

- “ Venez, mes compagnons, venez à la tombe
 “ de Maan, & dites : Puissent les nuées du
 “ matin te baigner de leurs fréquentes on-
 “ dées.
 “ Mais, O toi, tombe de Maan ! qui étois
 “ seulement une des cavités de la terre,
 “ comment es-tu devenue la demeure de la
 “ libéralité ?
 “ Et comment, O tombe de Maan ! renfermes-
 “ tu cette libéralité qui remplissoit la terre
 “ & les mers ?
 “ Ouï, tu as reçu dans ton sein la libéralité
 “ elle-même ; mais, elle est morte ; car
 “ si elle vivoit, tu ne pourrois la contenir
 “ sans t'éclater.

“ La mémoire du jeune Maan vit après lui,
 “ comme les prés reçoivent une nouvelle
 “ verdure après avoir été arrosés par un
 “ clair ruisseau.

“ Mais, hélas ! Maan est mort, la libéralité a
 “ disparu de la terre ; la belle fleur de la
 “ générosité est impitoyablement fauchée.”

On trouve, dans un excellent poëme d'Abou Arabchah, un endroit qui, séparé du reste, compose une très-belle élégie sur la mort des fils de Tamerlan. Le voici :

“ Où êtes-vous, jeunes héros, dont les vi-
 “ sages resplendissoient comme les feuilletts du
 “ livre sacré ? Où sont-ils, ceux que leurs
 “ richesses, leur savoir, leurs vertus rendoient
 “ si célèbres, qui éteignoient la lune dans les
 “ cieus, & rendoient les vagues de l'océan
 “ honteuses ? Les funestes bouffées de la de-
 “ struction les ont chassés, comme le vent du
 “ couchant disperse le sable. Où sont-ils, ces
 “ aimables princes, la lumière & la joie de
 “ tous les cœurs, qui, après que le voile qui
 “ les couvroit est levé, brillent comme le so-
 “ leil sortant du nuage ? Où sont ces Ante-
 “ lopes aux larges yeux, ces chevreuils sem-
 “ blables aux nymphes du paradis, que la
 “ beauté avoit entourés de la robe fleurie du
 “ contentement, qui étoient les yeux du
 “ monde & la lumière de ses yeux, qui

“ étoient les bordures des jardins, & les fleurs
 “ de ces bordures ? Quand ils étoient enivrés
 “ de plaisirs, & dardoient des œillades amou-
 “ reuses ; quand leurs années étoient verdoy-
 “ antes & parées de la fraîcheur des boutons
 “ dorés ; voilà que la mort, échançon fatal,
 “ verse le vin de la destruction dans leurs
 “ coupes, & de ses fleuves débordés, inonde
 “ le jardin de leurs vies. Ils quittent leurs
 “ somptueux palais pour s’abyster dans
 “ d’étroites tombes, présentant le breuvage
 “ amer de la séparation à leurs compagnons,
 “ qui, éperdus de douleur, déchirent leur sein
 “ & frappent leur poitrine. Ah ! si les vœux
 “ des tribus affligées pouvoient avoir quelque
 “ influence sur la mort, elle leur auroit rendu
 “ ces objets de leurs tristes regrets ! Mais à
 “ présent ils habitent les creux de la terre, &
 “ leur beauté n’est plus ; les vers les dévorent ;
 “ la dent du dépérissement les ronge. Ils se
 “ décomposent par degrés dans les entrailles
 “ de la terre ; ils y demeureront jusqu’au mo-
 “ ment où ils reprendront une nouvelle vie.
 “ Ceux que l’amour ou l’amitié avoit attachés
 “ à eux vont chaque jour visiter leurs tom-
 “ beaux ; ils pleurent ; ils se lamentent ; ils
 “ gémissent sur les pierres entassées de leurs
 “ sépulcres ; ils fouillent leurs joues de la
 “ poussière que les ondées ont humectée ; ils

“ appellent en vain ces princes chéris ; ils ne
“ reçoivent de réponse que de l'écho du vide
“ rocher ; aujourd'hui ils visitent les tombeaux
“ de leurs compagnons, demain on visitera
“ les leurs : tels sont les décrets & les arrange-
“ mens de la Providence.”



SECTION V.

De leurs Poësies morales

LES nations Orientales ont toujours été renommées pour l'excellente méthode qu'ils suivent dans leurs pièces de morale, en mêlant ingénieusement l'agréable à l'instructif. Leurs poèmes sont remplis de nobles sentimens, tels que ceux-ci.

“ Dis, à celui qui me reproche mon change-
“ ment de fortune : Le fort peut-il abaisser
“ celui qui n'avoit pas été élevé ? ne vois-tu
“ pas les roseaux flotter sur la surface de la
“ mer, tandis que les perles restent au fond ?
“ vois, comme le vent, qui souffle de tous
“ côtés, ne détruit pourtant que les hauts
“ arbres. De toutes les branches des bocages,

“ le passager ne casse que celles qui sont char-
 “ gées de fruits. Il y a des étoiles sans nombre
 “ dans le firmament, mais le soleil & la lune
 “ seuls y souffrent des éclipses.”

On ajoutera à cet exemple les vers sur
 l'utilité de voyager, dont il est fait mention
 dans les contes Arabes.

“ Voyage, & tu trouveras de nouveaux
 “ plaisirs qui remplaceront ceux que tu perds.
 “ Change de séjour, car il y a des délices dans
 “ le changement ; je ne sache rien de plus
 “ agréable, ni de plus désirable que de voy-
 “ ager : quitte ton habitation & pars. Ne
 “ vois-tu pas que l'eau qui est sans mouve-
 “ ment croupit, & qu'elle n'est douce & claire
 “ que lorsqu'elle coule & suit son cours. Si
 “ le soleil demeurait toujours fixé dans la
 “ même partie des cieux, le genre humain se
 “ lasseroit de ses bienfaits rayons. Si la
 “ lune ne se cachoit pas sous les nuages, elle
 “ ne frapperoit pas agréablement la vue par
 “ son éclat imprévu. Le lion ne sauroit
 “ déchirer sa proie s'il ne sort pas de son
 “ antre. La flèche n'atteindroit pas le but
 “ si elle ne partoit de l'arc. L'or dans ses
 “ mines n'est pas plus estimé que la paille, &
 “ le bois d'aloès dans le terrain où il croît n'est
 “ qu'un bois commun.”

Il y a plusieurs ouvrages dans toutes les

langues Afiatiques sur des fujets moraux, dont les plus eftimés font le Pendnameh d'Attar & les excellentes œuvres de Sadi.

SECTION VI.

De leurs Satires.

Les poèmes de Gerir, & le cinquième livre du Hamaffa, font les feules remarquables fatires en Arabe; elles reffemblent beaucoup aux iambes d'Archiloque & aux fragmens que nous avons d'Hipponax; elles respirent le feu de la haine la plus invétérée, & du reffentiment le plus violent, comme on peut le voir dans cette invective contre un lâche commandant.

“ Sois à jamais confondu, chef foible &
 “ craintif; puiſſe la roſée du matin ne jamais
 “ tomber ſur ta demeure: puiſſe la pluie ne
 “ jamais arroſer les habitations de ta tribu:
 “ puiſſent leurs collines ne reverdir jamais!
 “ Tu t’eſ couvert de honte ainſi que d’un
 “ manteau, O fils de Bader! & les mauvais
 “ effets qui en réſulteront feront attachés à tes

“ pas. Les traits de l'infamie te perceront de
 “ tous côtés, tu feras un sujet de dérision dans
 “ toutes les assemblées.”

La satire suivante est mise dans la bouche
 d'une princesse Arabe, irritée contre Amarah,
 chef d'une tribu voisine de la sienne & rival de
 son favori Antarah célèbre héros & poète.

“ Cesse, O Amarah ! cesse de troubler nos
 “ jeunes nymphes par tes vains soupirs,
 “ cesse de poursuivre les filles de la beauté ;
 “ Car tu n'as jamais éprouvé les armes de
 “ l'ennemi ; tu es sans valeur au jour du
 “ combat.

“ Ne désire point de voir Abelah, crains d'y
 “ rencontrer son amant semblable au lion
 “ des vallées.

“ Ton brillant cimenterre ne te servira de rien
 “ pour l'acquérir, non plus que ton obscure
 “ & tremblante lance.

“ Abelah est une jeune biche qui a captivé le
 “ cœur d'un lion par ses yeux doux &
 “ languissans.

“ Tu persistes encore dans ton vain amour
 “ pour elle ; tu remplis tous les lieux
 “ d'alentour de tes plaintes.

“ Mais n'approche pas de sa tente, tremble
 “ qu'Antarah ne t'y présente le vin pur de
 “ la mort ;

- “ Et ne cesse de te frapper qu’il n’ait effacé
“ les gaies nuances de ton manteau ;
- “ Tandis que les jeunes filles de notre tribu
“ feroient retentir de leurs ris les échos des
“ vallées & des collines ;
- “ Et te rendroient la fable de toutes les com-
“ pagnies, le jeu public des assemblées du
“ matin & du soir.
- “ Tu viens à nous dans un manteau de soie
“ tiffu de diverses couleurs, enrichi d’or-
“ nemens variés ;
- “ Mais prends garde que nous ne lâchions
“ contre toi un lion, la terreur des lions de
“ la vallée.
- “ Avec quel opprobre ne feras-tu pas reçu
“ quand tu te retireras comme un loup qui
“ a manqué sa proie ?
- “ Abelah & ses belles nymphes auront la joie
“ de te voir blessé & chassé honteusement.
- “ Elles demeureront nonchalamment pen-
“ chées, & continueront à se moquer de
“ toi en ces mots :
- “ Antarah est le premier des héros ; le lion
“ de la forêt en valeur ; une mer copieuse
“ en libéralité.
- “ Mais toi, tu es le plus méprisable des chefs,
“ & le plus fordide des hommes.
- “ Nous sommes semblables à des fleurs fraîche-

- “ ment écloses ; notre fenteur odoriférante
 “ est celle de la violette.
 “ Abelah est assise au milieu de nous, & par
 “ sa stature ressemble à l'arbre qui porte le
 “ baume précieux ; sa beauté est comme
 “ la pleine lune ou le soleil étincelant.
 “ Tu voudrais employer la violence pour par-
 “ venir à elle, mais tu es aussi vil qu'un
 “ chien qui aboie.
 “ Meurs donc déshonoré, ou vis insulté, nous
 “ serons également satisfaites, & tu n'échap-
 “ peras pas aux traits perçans de nos re-
 “ proches.”

On trouve peu de satires générales en Arabe qui puissent être aussi justement comparées à celles de Juvenal & d'Horace, que celle du fameux poëme de Tograi, dans lequel il déclame dans les plus beaux accords poétiques contre la perfidie du genre humain, & le peu de solidité des amis. Les satires de Rahi Bagdadien Turc sont admirables.

Dans le nombre des poëmes satiriques qu'on trouve en Persan, un des plus frappans est celui du grand Ferdusi, contre un roi qui s'attira sa haine de la manière qui va être racontée.

Mahmud, dont le père nommé Sebestighin avoit été esclave, s'étoit élevé au trône par sa valeur & ses brillantes qualités. Il apprit que

Ferdufi avoit formé le deſſein d'écrire un poëme ſur les anciens rois de Perſe. Auſſitôt le ſultan mande le poëte, le cajole, approuve le plan de ſon ouvrage, & lui promet une magnifique récompenſe lorsqu'il l'aura fini. On prétend que Ferdufi travailla pendant trente ans à ſon Chahnamé : ainſi rempli de confiance, il préſenta à ſon roi une copie élégante. Mais Mahmud avoit dans cet intervalle prêté l'oreille aux malicieuſes inſinuations de ſon viſir, l'ennemi de Ferdufi, & ne daigna pas faire attention à lui.

Cet illuſtre malheureux, qui pendant la compoſition de ſon ouvrage avoit totalement négligé le ſoin de ſa fortune, & qui ſ'attendoit à être pour le moins créé Emir, tâcha de rappeler à Mahmud ſes promeſſes par quelques petites épigrammes qu'il eut ſoin de faire trouver ſous ſes yeux, parmi leſquelles eſt celle-ci :

“ On dit que notre roi eſt une mer ſans bornes
 “ de libéralité ; heureux ceux qui le trou-
 “ vent ainſi ! quant à moi, j'ai plongé dans
 “ cette mer, & n'y ai pas rencontré une
 “ ſeule perle.”

Enfin le poëte, voyant que tous ſes efforts étoient vains, & qu'il n'avoit rien à eſpérer d'une cour ingrate, réſolut de la quitter, après avoir médité une vengeance auſſi plaiſante

qu'amère : la nuit d'avant son départ il remit entre les mains de ce favori du roi qui l'avoit deffervi, un papier cacheté, en lui disant que c'étoit une fable destinée à l'amusement de Mahmud, & le priant de ne la présenter que lorsque par l'embarras de quelques affaires d'état il seroit plus triste & plus pensif qu'à l'ordinaire. En effet, deux ou trois jours après le Visir, ayant trouvé son maître dans cette situation d'esprit, lui remit l'écrit, qui devoit (selon Ferdufi) lui rendre sa gaieté naturelle ; le roi le décacheta, & y trouva les plus mordantes invectives contre lui-même. Le poète débute froidement ; il raconte les promesses de Mahmud ; il se plaint de ce qu'il les a violées : enfin il éclate ainsi :

- “ Mais quelles vertus peut-on attendre de
 “ Mahmud ? lui dont le cœur est fermé à
 “ la libéralité.
- “ Que doit-on espérer d'un tel roi, qui n'a ni
 “ jugement, ni morale, ni religion ?
- “ Le fils d'un esclave, quoique paré d'un dia-
 “ dème, montre à la fin la bassesse de son
 “ origine.
- “ Plantez dans le jardin du paradis un arbre,
 “ dont le fruit soit amer ;
- “ Faites-y rejaillir l'eau des sources de l'Eter-
 “ nité ; arrosez ses racines de miel & de
 “ rayons de miel :

- “ Ses qualités naturelles reviendront toujours,
“ & après tant de soins il ne portera que
“ des fruits amers.
- “ Placez sous le céleste paon l’œuf d’un cor-
“ beau formé dans les ténèbres ;
- “ Quand il fera éclos, donnez au petit des
“ grains de figues produites par le figuier
“ d’Eden ;
- “ Faites-lui boire de l’eau de Salsebil, & que
“ l’ange Gabriel souffle sur lui :
- “ Vous n’en perdrez pas moins vos peines, &
“ de l’œuf d’un corbeau vous n’aurez qu’un
“ corbeau.
- “ Mettez une jeune vipère sur une couche de
“ roses ; nourrissez-la des gouttes qui dé-
“ coulent de la fontaine de vie ;
- “ Elle ne s’adoucirait pourtant jamais, & vous
“ infectera de son venin.
- “ Prenez un hibou dans la forêt, placez-le
“ dans les réduits charmans de votre jardin,
“ laissez-le pendant la nuit perché sur les
“ rosiers, & se récréer parmi les hyacinthes ;
- “ Quand le jour déploiera ses rayonnantes ailes,
“ il étendra les fiennes pour retourner à sa
“ native forêt.
- “ Considérez ces paroles de notre prophète ;
“ chaque chose retourne à sa source.
- “ Passez par la boutique d’un parfumeur, votre
“ veste prendra l’odeur de l’ambre-gris.

- “ Traversez la forge d’un forgeron, & la va-
 “ peur du charbon fouillera votre manteau.
 “ Ne vous étonnez donc point des mauvaises
 “ actions qu’un méchant homme commet ;
 “ la nuit peut-elle changer sa couleur ?
 “ N’attendez aucune libéralité d’une ame basse :
 “ le visage d’un Ethiopien peut-il devenir
 “ blanc ?
 “ Il vaudroit mieux jeter de la poussière dans
 “ ses propres yeux que de louer un roi
 “ avare.
 “ O roi ! si tu avois été noble & généreux, si
 “ tu avois marché dans le sentier de la
 “ vertu ;
 “ Tu n’aurois point ainsi renversé ma fortune,
 “ tu m’aurois regardé d’un œil différent.
 “ O roi Mahmud ! destructeur des armées, si
 “ tu ne me crains pas, crains du moins l’ire
 “ du ciel.
 “ Pourquoi as-tu enflammé ma colère ? le
 “ sabre dégouttant de sang de ma plume ne
 “ te fait-il pas trembler ?”

Ferdufi après avoir ainsi soulagé son cœur
 se réfugia à Bagdad, où le Calife régnant lui
 accorda sa protection, & il mourut quelques
 années après dans sa patrie.

SECTION VII.

De leurs Panegyriques.

CE fera encore Ferdufi qui fournira ici l'exemple des poësies en ce genre. Quoiqu'il ne foit pas le premier ni le dernier poëte qui ait employé son talent pour louer & pour déshonorer la même personne, on trouvera peut-être affez curieux de voir, après une telle satire, un panegyrique du même auteur sur le même Mahmud roi de Perse.

- “ Sous son règne la justice est si universelle,
 “ que l'agneau & le loup boivent au même
 “ ruisseau.
- “ Depuis Cachemir jusqu'à la mer de la Chine
 “ toutes les nations confessent sa gloire.
- “ Dès que l'enfant a mouillé ses lèvres du lait
 “ de sa mère, il lève la tête & prononce le
 “ nom de Mahmud.
- “ Dans les banquets Mahmud est un ciel de
 “ libéralité, & un lion ou un dragon en un
 “ jour de bataille.
- “ Quand il parcourt le jardin de roses, par-
 “ tout où il passe les lis naissent sous ses
 “ pieds.

“ Son éclat rend le monde semblable à un
 “ bosquet du printemps ; il adoucit l’air, il
 “ embellit la terre.

“ La rosée de sa générosité, en tombant sur la
 “ terre, la rend, en toute son étendue, sem-
 “ blable aux berceaux fleuris d’Irem.

On voit par cet essai de quelle manière
 fervile les Asiatiques louent & presque défont
 leurs monarques. Il est inutile de s’étendre
 davantage sur ce sujet, dont on trouve assez
 d’exemples dans tous les livres Orientaux.

En général leurs ouvrages commencent par
 les louanges de la divinité, ensuite viennent
 celles de leur prophète & puis de leurs pro-
 tecteurs, comme on peut le voir dans le *Bustan*
 de Sadi, dont le commencement est traduit
 par Chardin.

Les poèmes d’Abulola sont ce qu’il y a de
 plus beau & de plus animé en ce genre dans
 la langue Arabe. Ils ressemblent aux odes
 de Pindare, & le génie du poète Arabe paroît
 le même que celui du poète Grec. La pre-
 mière ode d’Abulola débute par quelques ré-
 flexions sur les apparences décevantes des
 objets extérieurs ; ensuite le poète raconte ses
 voyages, & par une digression naturelle, en
 vient à l’éloge du prince Saïd (mot qui fig-
 nifie heureux.)

“ Les jeunes filles nous demandèrent ce que

- “ nous cherchions; nous leur répondîmes,
 “ Saïd, & le nom de ce prince fut d’un
 “ heureux présage.
 “ Ce héros poursuit ses ennemis sur son cour-
 “ fier léger, & il forme des forêts épaisses
 “ de ses longues lances.
 “ Ses arcs tirés par l’archer s’empressent de
 “ fixer leurs traits dans le cœur de ses en-
 “ nemis, & ses sabres s’élancent hors de
 “ leurs fourreaux contre les cous de ses
 “ adversaires.
 “ Ses courriers se jettent d’eux-mêmes dans
 “ la mêlée, & rien ne peut égaler leur
 “ légèreté.”

Après environ une vingtaine de très-beaux vers, Abulola passe au récit de ses aventures & de ses amours. Il poursuit, en censurant la tribu Bedia, & oppose à sa bassesse la libéralité & la grandeur de son prince.

- “ Mais, dans la tribu d’Adi, il est un prince
 “ qui n’attend pas qu’on lui demande des
 “ faveurs, il les confère sans en être re-
 “ quis.
 “ Les Pléiades craignent sa lance ! & le soleil,
 “ après avoir commencé sa course, voudroit
 “ retourner à l’Orient pour ne pas s’ex-
 “ poser à passer sur sa tête.
 “ Son courrier accomplit le travail qui lui est
 “ prescrit avec une incomparable vitesse, &

- “ lorsqu’il est poussé à travers le champ de
 “ bataille, le sang qu’il foule rend la corne
 “ de ses pieds semblable à une cornaline
 “ rouge.
- “ Ce cheval à une plus haute origine que le
 “ courfier Alwagih, il descend d’une noble
 “ race.
- “ Chaque boucle de cheveux de nos jeunes
 “ beautés languit d’être la chaîne de ses
 “ pieds, & l’or étincelant désire d’en orner
 “ les cornes.
- “ O Saïd ! quand la nature a besoin des
 “ rafraîchissantes ondées, ce n’est point des
 “ nuages, c’est de tes mains qu’elle en
 “ attend les précieuses gouttes.
- “ Quand les zéphyrs soufflent au couchant,
 “ dis-leur, Allez, & ils voleront au nord.
- “ J’en jure par le ciel, si tu étois en colère
 “ contre la montagne Tabir, elle chan-
 “ geroit de place.
- “ Si ton cimeterre étoit amoureux des cous
 “ de tes ennemis, il jouiroit bientôt de
 “ l’objet de ses desirs.
- “ Quand ton sabre est revêtu de son reluisant
 “ fourreau, il semble qu’il est couvert des
 “ étoiles de la nuit, & que la lune lui sert
 “ de sandale.
- “ Sur sa lame on voit deux élémens con-
 “ traires ; l’eau, quand les clairs rayons du

“ jour s’y jouent ; & le feu, quand il étin-
 “ celle de fureur.

“ Ses deux tranchans font deux langues
 “ éloquentes, qui prononcent la harangue
 “ non préméditée de la mort.

“ Quand le prince tire ce fabre il brille comme
 “ une vapeur céleste dans le désert, & la
 “ mort empourprée se coule sur sa lame.

“ Ce fabre fond toute cuirasse, & dissout les
 “ autres cimenterres de quelque trempe
 “ qu’ils soient.

“ Il prend chaque cotte de mailles pour un
 “ étang, & languit d’étancher sa soif avec
 “ les anneaux entrelacés de l’armure.”

Ce fera peut-être un sujet de curieuses spé-
 culations pour quelques-uns d’apprendre, que
 ce poète hardi & sublime étoit aveugle depuis
 son enfance.

Il auroit été facile de donner plusieurs
 autres exemples sur les divers genres de poë-
 sic Orientale dont on a traité ; mais on aura
 assez rempli le but qu’on s’étoit proposé, si,
 par ce qui en a été dit, le lecteur est excité à
 l’étude des langues Orientales, étude plus fa-
 cile, plus instructive, & plus amusante que le
 préjugé commun ne le laisse imaginer.

ODES.

ODE D'HAFIZ,

Citée dans l'Histoire de Nader Chah, Livre II. Chapitre XII.

QUOIQUE le vin ici répande l'allégresse,
Et quoiqu'autour de vous les caressans Zéphyr,
En agitant les Fleurs, invitent aux plaisirs,
Prenez discrètement la Coupe enchanteresse ;
N'accordez point vos Luths, modérez vos désirs,
Car le Censeur punit sévèrement l'Ivresse.

Si la vive couleur de ce Jus délectable
Brille dans le Cristal, de son éclat jaloux,
Et si vous jouissez du bonheur le plus doux
Dans les bras d'un Objet aussi tendre qu'aimable ;
Laissez à la Prudence un juste droit sur vous,
Car le temps est critique, & le péril palpable.

Loin, avec ce flacon, de vous laisser surprendre,
Dérobez avec soin sa vue à l'œil malin ;
Car, en ces tristes jours, un barbare destin
Exerce sa fureur : rien ne peut vous défendre ;
Autant que vous versez de gouttes de ce vin,
Autant de sang humain il se plaît à répandre.

N'espérez pas jouir d'une tranquille vie,
 Et craignez la Fortune au Sein de ses faveurs :
 Elle n'offre à vos yeux que trompeuses douceurs ;
 Cette Coupe en ses mains, qui vous paroît remplie
 Des plus excellens Vins, des plus riches Liqueurs,
 Ne vous présente au fond qu'une insipide Lie.

Je pleure, & mes habits sont mouillés de mes larmes,
 Qui, ressemblant au Vin épais & rougissant,
 Expriment la douleur que mon ame ressent ;
 Contre foi c'est le temps qu'on doit prendre les armes,
 C'est le temps d'immoler un plaisir innocent,
 Et de ne s'occuper que de Saintes alarmes.

O HAFIZ ! toi que FARS, toi qu'IRAK admirèrent,
 Quand de tes vers touchans les sons mélodieux
 T'armèrent d'un pouvoir divin, victorieux,
 Et ces fameux pays à la fois subjuguèrent ;
 Hâte-toi, viens cueillir les lauriers glorieux,
 Qu'à BAGDAD, qu'à TAURIS, les cieux te réservèrent.

सत्यमेव जयते

AMIS, c'est la saison des Roses,
 Livrons-nous à tous nos desirs ;
 Ne craignons point sur nos plaisirs
 Du fage & du Vieillard les gloses ;
 Ne disent-ils pas ; tout périt ;
 Profitez, jeunesse légère,
 De cette Saison passagère
 Où la nature vous fournit.

Encor du Vin, mettons en vente
 Ces Tapis où, sur nos genoux,
 Nous demandions ces biens si doux,
 Dont le Ciel comble notre attente.
 Ah! que l'air est voluptueux !
 Destin, dans ces charmans asiles,
 Fais que quelques beautés dociles
 De ce vin partage les feux.

A nous réjouir tout invite ;
 Ici nous bravons les rigueurs
 Que la Fortune en ses erreurs
 Exerce contre le mérite.
 La Rose naît autour de nous ;
 Accordons la Harpe & la Lyre,
 Et, dans l'ivresse & le délire,
 De l'Amour repoussons les Ceups.

HAFIZ, d'un étrange silence
 Ne te laisse point accuser,
 Dans le temps où de tout oser
 Chacun se donne la Licence,
 Toi, Rossignol mélodieux,
 Pourrois-tu passer, bouche close,
 L'aimable Saison de la Rose,
 Et perdre ce temps précieux ?

ODE D'HAFIZ.

Page 191.

O Douce haleine de Zéphire !
 C'est de l'Objet de mon ardeur
 Que vient ton parfum enchanteur,
 Avec transport je le respire.

Mais ce don si cher á mes vœux
Est un larcin que je t'envie,
Ah ! redoute ma jalousie !
Pourquoi toucher ses beaux cheveux ?

O Rose ! auprès de son visage
Ofes-tu montrer ta beauté ?
Tout en lui n'est que volupté,
Mille épines son ton partage.
Boutons fleuris ! par quelle erreur
A ses joues l'on vous compare ?
Un éternel Printemps les pare,
Un jour flétrit votre couleur.

Narcisse, as-tu rien qui l'égale ?
Ses yeux dans leurs feux languissans
Lancent d'Amour les traits puissans,
Ta couleur est ternie & pâle.
O Pins ! qui nos jardins parez,
De votre ondoyante verdure,
A son élégante Stature
Pouvez-vous être comparés ?

O quel bien voudrois-tu, mon ame,
Si, sur tous, tu pouvois choisir ?
Tu préférerois le plaisir
D'un retour parfait à ta flamme.
Viens, cher Objet de mon amour,
Viens par ton aimable présence
Finir ma cruelle souffrance,
Donne-moi du moins un beau jour.

LES DIX ODES D'HAFIZ.

ODE I.

Page 220.

COURONNÉ de Rose & de Lierre ;
L'Objet de mes vœux dans mes bras ;
Je commande dans ce repas
Au Maître de la Terre entière.
Point de Flambeaux dans ce réduit.
C'est de cette Face charmante,
En sa pleine Lune éclatante,
Que vient la clarté qui nous luit.

Quoi ! des Parfums dans cette Salle !
Eteins ces inutiles feux ;
Que l'Ambre de tes beaux cheveux
Soit la seule odeur qui s'exhale.
Pour assaisonner nos plaisirs
Miel & Sucre font inutiles ;
Tes lèvres en douceurs fertiles
Seules excitent mes desirs.

Bien qu'ici le Vin on tolère,
Sans toi, Cyprès, dont les couleurs
Ont l'éclat des plus belles fleurs,
Toute liqueur me semble amère :
Quand tu n'éclaires point ces lieux
Des doux rayons de ton visage,
Les plaisirs n'ont rien qui m'engage,
Et je me cache à tous les yeux.

Pourquoi parler de renommée ?
Je méprise l'ambition.
Que sert de me citer mon nom ?
La Gloire n'est qu'une fumée.
Entendre ou la Harpe ou le Luth,
Regarder ta bouche vermeille,
Jeter les yeux sur ma bouteille,
Voilà de mes désirs le but.

Ah ! si nous sommes tout ensemble
BuvEURS obstinés, amoureux ;
Si notre œil exprime nos feux,
Qui dans ces points ne nous ressemble ?
Nous accuser aux Magistrats
Ce seroient plaintes importunes
Toutes ces fautes sont communes,
A tout âge, & dans tous états.

C'est ici la Saison nouvelle,
L'aimable Fête du Printemps ;
Le Jasmin offre son encens ;
De roses la terre étincelle.
HAFIZ veut passer ces beaux jours,
Ces jours de joie & d'allégresse,
Avec du vin & sa maîtresse,
Les Jeux, les Ris, & les Amours.

ODE II.

Page 222.

HONNEUR à toi, belle contrée
 CHIRAZ ! séjour délicieux !
 Qu'à jamais la faveur des cieux,
 Préserve ta terre sacrée !
 O ROCNABAD ! puissent tes eaux,
 Où l'on puise la longue vie,
 Qui rend KHEDHER digne d'envie,
 Se conserver en clairs Ruisseaux.

GIAFERABAD ! de tes Allées,
 De tes verts Sentiers, MOSELLA !
 Nul Parfum jamais n'égala,
 Les douces odeurs exhalées !
 Hâtez-vous, venez à CHIRAZ,
 Vous tous qui cherchez les délices
 Rendez ses Habitans propices ;
 Ils ont des Anges les appas.

Du Sucre dont l'EGYPTE abonde,
 O vous qui vantez la douceur !
 Venez connoître votre erreur,
 Dans cette Ville sans seconde :
 De ses Prés parcourez l'émail ;
 Volez à ses Nymphes charmantes,
 Et de leurs lèvres séduisantes
 Pressez le tendre & doux Corail.

Et toi, rivale de Zéphire,
 Aure * du matin des Plaisirs,
 Que fait l'Objet de mes désirs,
 Quand pour ses charmes je soupire ?

* Voyez la note, Vol. IX. page 349

Mais pourquoi d'un heureux sommeil
As-tu dissipé le nuage ?
J'y jouissois de son image,
Qui vient de fuir à mon réveil.

Chère Aure *, fois ma Messagère,
Dis à l'Objet de mon Ardeur,
Que s'il veut le sang de mon cœur,
Ma main aussitôt pour lui plaire,
Le répandant à son souhait,
Il l'auroit en même abondance,
Que sa Mère, en sa tendre enfance,
Lui laissoit prendre de son lait.

HAFIZ, quand le poids de l'absence
Ton triste cœur tient oppressé ;
Quand, par le Destin menacé,
Il craint une longue souffrance ;
Songe à ces temps délicieux,
Où l'aimable Objet de ta flamme
Ne plairir enviroit ton ame,
Et de ces temps rends grâce aux Cieux.

ODE III.

PORTE ces Coupes à la ronde,
Garçon, verse, verse du vin ;
Contre l'amour est-il au monde
Un remède plus Souverain ?
La Coupe & le Jus de la Treille,
Semblent la Lune & le Soleil ;
Cet Astre à la couleur vermeille
Mérite un Cercle sans pareil.

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Viens, répands les liquides flammes
 De ce Vin pur, étincelant ;
 Sans laisser attrister nos âmes,
 Jouissons de ce doux instant.
 Si la Rose perd sa nuance,
 Apporte ce vin coloré ;
 Qu'au bruit des coupes le Silence
 Du Rossignol soit réparé.

Ah ! que la Fortune ennemie
 Ne trouble pas notre repos !
 Ce doux Luth par son harmonie
 Doit nous faire oublier nos maux.
 Bientôt dans un Songe agréable
 Je verrai l'Objet des mes vœux,
 Qu'à grands flots, ce Jus délectable
 Avance ces momens heureux.

Contre ma frénétique ivresse
 Quels secours pourroit-on trouver ?
 Verser, verser du vin sans cesse
 Est le moyen de me sauver.
 Dans cette liqueur salutaire
 HAFIZ veut perdre sa Raison,
 Et laisser au Censeur sévère
 Le soin de l'approuver ou non.

Page 224.

ODE IV.

CE Jour est le Jour des plaisirs,
 Du Printemps c'est la Fête;
 Le Sort soumis à nos désirs,
 A les combler s'apprête.
 O toi, Lune, épouse des Cieux !
 Que tes clartés nouvelles
 Sa cachent à l'éclat des yeux
 De la Belle des Belles !

Quand le Rossignol par son chant,
 Si rempli de tendresse,
 Pour saluer le doux Printemps
 Au point du jour s'empresse ;
 Dis au Censeur, peux-tu blâmer
 La folâtre jeunesse ?
 Qui passe ce jour sans aimer,
 Sans Vin, & sans Maitresse ?

Vois où le Derviche prudent
 Va passer sa journée ;
 Seroit-ce comme auparavant
 Au fond d'une Mosquée ?
 Non, c'est au coin d'un cabaret
 Que le plaisir l'enchaîne,
 Assis auprès d'un tendre Objet,
 Sa Coupe toujours pleine.

Qu'on annonce à tout l'Univers,
 Qu'en ce jour délectable
 HAFIZ joint les charmes divers
 D'Amour & de la Table ;

Ses yeux fixés avec transport
 Sur sa divine Amante ;
 Et ses lèvres sur le doux bord
 De sa Coupe brillante.

ODE V.

Page 225.

C'EST à toi, Matineux Zéphire,
 A m'apprendre dans quels climats
 On voit les ravissans appas
 De l'Objet pour qui je soupire.
 Dans quels lieux, bravant les rigueurs
 De mon implacable Fortune,
 Trouverai-je la belle Lune
 Qui détruit ses admirateurs ?

La Nuit étend ses Voiles Sombres ;
 Sur la Terre est semé l'effroi ;
 ARMAN présente devant moi
 Sa Vallée & ses tristes Ombres :
 Où se cachent les brillans feux
 Dont on vit ces plaines reluire ?
 Hélas ! qui voudra me conduire
 Vers l'Objet de mes tendres vœux ?

D'insensés l'Univers abonde,
 L'Homme bientôt perd sa Raïson ;
 On en voit dans cette Saison,
 Qui cherchent un sage à la ronde.
 Heureux qui pénètre l'objet
 Du sens caché de mes paroles,
 Celui qui les trouve frivoles
 Sauroit-il garder le Secret ?

J'ai mille amoureuses affaires
 A régler avec tes cheveux,
 Où sommes nous ? Censeur fâcheux,
 Où sont tes reproches sévères ?
 Ah ! j'ai perdu le jugement !
 De tres tresses l'aimable chaîne
 A toute heure vers toi m'entraîne :
 Où revoir ce lien charmant !

En vain aux plaisirs tout convie,
 Les Danfes, le Vin coloré,
 Les Roses, tout est préparé,
 Sans toi qu'imparfaite est la vie !
 Où te chercher, Objet chéri !
 En vain HAFIZ dans ces Bocages
 Se trouve à l'abri des Orages,
 L'Epine est au Rosier fleuri.

Page 123.

ODE VI.

AM ! que ta forme est séduisante !
 Que ton esprit est enchanteur !
 Il possède autant de douceur,
 Qu'a d'attraits la Rose naissante.
 On peut comparer ta beauté
 Aux Cyprès du Jardin Céleste ;
 La grâce de ton moindre geste
 Remplit mon cœur de Volupté.

Que de ton tendre badinage
 Les charmes sont délicieux !
 Qu'ils sont beaux tes sourcils ! tes yeux !
 Et que parfait est ton visage !

Par toi, d'un nouvel agrément,
S'embellit l'émaillé Parterre ;
Le Zéphyr embaume la Terre
Du Musc qu'en tes tresses il prend.

Dans le sentier d'amour se trouve
D'angoisses le Torrent fatal,
Ton amitié charme le mal
Qu'à surmonter ses flots j'éprouve ;
Et lorsqu'à tes yeux je me meurs,
De ton pouvoir merveille étrange !
Un seul de tes doux regards change
En plaisirs toutes mes douleurs.

Bien qu'au noir Désert de l'absence
De toutes parts soit le danger,
Ton HAFIZ ose y voyager,
Et quoique timide il avance.
Sous ses pas que guide l'amour,
La route devient praticable,
Il se la rend même agréable
En espérant ton prompt retour.

ODE VII.

age 227,

VIENS, j'aperçois dans l'instant
Sur cet aimable visage,
Le Zéphire caressant
Fixer son humeur volage ;
Dans ses soins empressés
Il s'y plaît, il s'y joue ;
Tous les cœurs sont blessés
Par cette belle Joue.

Les ravissantes beautés
 De ces Vierges nompareilles,
 Et leurs appas si vantés,
 Du paradis les merveilles,
 Sont étranges récits
 Que raison défavoue,
 Mais ils sont éclaircis
 Par cette belle Joue.

Sais-tu que le Musc fameux,
 Dont s'enorgueillit la CHINE,
 Du parfum de ses cheveux
 Reçoit son odeur divine ?
 La douceur dont l'Amour
 Ce rare parfum doux,
 Ces tresses à leur tour
 L'ont prise à cette Joue.

Qui le Pin comparera
 A cette Taille élégante,
 Aussitôt le trouvera
 Semblable à l'Herbe rampante.
 La Rose de dépit,
 Quoique chacun la loue,
 Se penche & se flétrit
 Auprès de cette Joue.

Vois-tu jaunir le Jasmin,
 Sécher, se mourir d'envie ?
 C'est la blancheur de ce Sein
 Qui cause sa jalousie.
 L'Amaranthe en courroux,
 En se fanant avoue,
 Que l'éclat le plus doux
 Le cède à cette Joue.

Les flammes dont le Soleil
A nos yeux brille, étincelle,
De ce Vifage vermeil
Tirent une ardeur nouvelle :
 La Lune au Firmament
 Son Char radieux cloue,
 A l'aspect éclatant
 De cette belle Joue.

Les Ruiffeaux qui font fortis
Des pures Sources de vie,
Coulent dans les vers d'HAFIZ
Qu'ils rendent dignes d'envie :
 Tel le sang de son cœur
 En bouillonnant avoue,
 Le pouvoir enchanteur,
 Qu'a fur lui cette Joue.

ODE VIII.

Page 228.

Ton Vifage a l'éclat dont la Lune étincelle,
Et du Printemps la volupté ;
Ta Joue & ton Souris, dans leur grâce nouvelle,
Sont le centre de la Beauté.

De tes yeux languissans la magie charmante
Tient mon cœur sans cesse enchanté ;
De tes brillans cheveux chaque boucle ondoyante
Est le séjour de la Beauté.

Sur l'Horizon d'Amour, quel Astre à toi semblable
A jamais au Ciel éclaté ?
A ta taille, quel Pin fut jamais comparable
Sur le terrain de la Beauté !

TRAITE SUR LA POESIE ORIENTALE.

Ces jours, ces heureux jours, dont l'Amour est le maître,
Tiennent leur prix de ta bonté :
Tes attraits, ta douceur, donnent un nouvel être
A la Saison de la Beauté.

Dans ce Piège doré, tes tresses qu'on admire,
Ah ! quel cœur n'est pas arrêté !
Et qui, comme l'Oiseau que le Miroir attire,
N'est le captif de la Beauté !

Nature te chérit, elle choisit ton ame
Dans le Sein de l'Eternité,
Sans cesse elle entretient sa pure & douce flamme
Dans le Giron de la Beauté.

Ainsi de la Tulipe, en tous lieux si prisée,
Se conserve l'éclat vanté,
Par les Ondes de vie à toute heure arrosée
Aux bords fleuris de la Beauté.

Si l'amoureux HAFIZ, sans se lasser, te loue,
C'est l'encens de la vérité ;
Il soutiendra toujours que ta vermeille joue
Est le palais de la Beauté.

LA Beauté que mon cœur adore,
Qui de la Rose a les attraits,
Comme elle, est sous l'ombrage frais
D'Hyacinthes qu'Amour colore.

Ses joues ont plus de clarté
 Que les Ruiffeaux où l'on se mire ;
 Et sa belle bouche respire
 Le souffle de la volupté.

Lorsqu'elle tend sur son visage
 Le piège de ses beaux cheveux,
 Elle dit au Zéphyr heureux
 Garde le secret & sois sage.
 Ne peut-on dresser des Autels
 A cette incomparable belle ?
 O Ciel ! rends sa vie éternelle,
 Car ses appas sont immortels.

Quand je m'enflammai pour ses charmes,
 Je me disois avec soupirs,
 Cette perle de mes desirs
 Va me coûter bien des alarmes !
 Si cette mer étoit sans fond,
 Battu de ses vagues sans cesse,
 Trouverois-je cette richesse
 Dans un abyme si profond ?

Jette, jette du vin à terre ;
 Tel fut le sort de ces Héros,
 Qui n'eurent jamais de repos,
 Redoutables foudres de guerre :
 De GEMCHID & de CAIKHOSRU
 Le pouvoir n'est plus qu'une fable,
 Quoique jadis si formidable
 A l'Univers il ait paru.

Quand je contemple ta Stature
 Si semblable à l'altier Cypres ;
 Quand j'ose l'admirer de près,
 Ne le prends pas pour une injure.

A ta Source je veux m'affcoir ;
 C'est dans son eau paisible & claire
 Qu'est le remède salutaire
 Au mal qui fait mon désespoir.

Veux-tu m'arrêter dans ta chaîne ?
 Hâte-toi d'en ferrer les nœuds ;
 Les délais traînent après eux
 Trop de malheur & trop de peine.
 Epargne-moi la cruauté
 Des flèches que l'absence darde,
 Si tu veux que le Ciel te garde
 De l'œil de la malignité.

Quand la Rose qui vient d'éclorc,
 Tendrc Rossignol, te sourit ;
 Quand à tes yeux elle fleurit,
 Et des plus doux feux se colore,
 Ah ! crains mille pièges divers !
 On doit peu compter sur la Rose,
 Quoiqu'en elle se trouve enclosc
 La beauté de tout l'Univers.

Ma Maîtresse boit à la ronde,
 Et n'a pour moi que du dédain ;
 Viens, Ordonnateur du festin,
 Viens, & ma vengeance seconde :
 Nul cœur n'échappe aux doux attrails
 De la moindre de ses œillades,
 Elle dresse ses embuscades,
 Et sans cesse ajuste ses traits.

A la Cour de ta bien-aimée
 HAFIZ, qu'est-il donc arrivé ?
 Les Rois en baissent le pavé,
 Toute la ville est alarméc.

De ton fort quelle est la rigueur ?
L'objet qui ces beaux feux allume
Remplit ton ame d'amertume,
Quand sa bouche a tant de doux ur.

ODE X.

Page 239.

O Toi, léger & doux Zéphire,
Quand tu passes par le séjour
Où l'objet de mon tendre amour
Entouré des grâces respire,
Fais qu'au retour, selon mes vœux,
Ton haleine soit parrumée
De cette senteur embaumée
Qu'épand l'ambre de ses cheveux.

Que de son souffle favorable
Mon être feroit ranimé,
Si par toi de mon bien-aimé
J'avois un message agréable !
Si trop foible tu ne peux pas
Porter ce poids, à ma prière
Jette sur moi de la poussière,
Que tu recueilles sous ses pas.

Mon ame languit dans l'attente
De son retour si désiré,
Ah ! quand ce visage adoré
Viendra-t-il la rendre contente ?
Le pin fut moins haut que mon cœur,
A présent au saule semblable,
Pour cet objet incomparable
Il tremble d'amoureuse ardeur.

Quoique celui que mon cœur aime,
Pour ma tendresse ait peu d'égards,
Hélas ! pour un de ses regards
Je donneroïs l'univers même.
Que ce feroit un bien pour moi,
Puisqu'à ses pieds le sort m'enchaîne,
De n'avoir d'autre soin ni peine,
De ne vivre que pour mon Roi !



सत्यमेव जयते

DISSERTATION

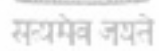
SUR

LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

اطلبوا العلم ولو كان بالصين

CHERCHER LE SAVOIR FÛT-IL A LA CHINE.

सत्यमेव जयते



सत्यमेव जयते

DISSERTATION

SUR

LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

UN roi de Siam ne pouvoit pas s'imaginer qu'il y eût dans le monde un autre royaume que le sien. Il avoit, à la vérité, ouï parler d'une race d'animaux qui habitoient l'Occident ; mais il n'en avoit jamais vu : car ce n'étoit point à lui que Louis XIV. envoya des missionnaires avec la singulière proposition d'abolir le culte de ses ancêtres, et de croire à des mystères malgré lui. Ses courtisans lui disoient que cette race n'étoit qu'une race de singes ; ses prêtres ajoutoient qu'elle n'admettoit pas les métamorphoses du grand Fum Chi Ham ; et ses philosophes affuroient, que, selon des traditions très-anciennes, chaque habitant de ce pays barbare n'avoit qu'un œil au milieu du front. Le roi ayant (comme il le devoit) ajouté foi à ces discours, ce fut depuis un dogme fondamental des Siamois

que les Occidentaux n'avoient qu'un œil. Nous sommes à l'égard des Orientaux à peu près dans le cas où les habitans de Siam étoient au nôtre. Si le peu que nous connoissons de leur figure nous empêche de dire qu'ils n'ont qu'un œil, nous faisons pis, car nous leur dénions le goût et l'ame.

L'absurdité du vulgaire de traiter avec mépris des nations éclairées parce qu'il ignore leur mérite, est semblable à celle de supposer que la lumière cesseroit au delà de notre petit horizon. Tels sont, pourtant, les préjugés humains, et l'aveuglement où ils nous plongent ; mais ne seroit-il pas possible de les dissiper dans le cas dont il s'agit ? Ne peut-on pas du moins prouver combien ils sont mal fondés ? C'est ce qu'on se propose d'essayer, et d'examiner dans cette dissertation.

Toute la littérature consiste en trois branches ; l'histoire, soit civile, soit naturelle ; la philosophie, soit qu'elle ait pour objet la connoissance de l'homme, soit qu'elle étende sa vue sur tout l'univers ; la poésie, soit qu'elle parle le langage des passions impétueuses, soit qu'elle nous fasse la description pittoresque de la belle nature, ou le récit métrique de quelque action intéressante.

Tout le monde est unanime sur l'utilité

de l'histoire, et de la philosophie ; il n'en est pas de même sur la poésie, et les ouvrages de pure imagination. Ce qui n'est qu'un amusement, vous dira un raisonneur sévère, ce qui ne contribue en rien aux vertus morales, doit être proscrit d'une bonne éducation. Si cette maxime, digne d'un Visigoth, étoit reçue sans être discutée, que deviendroient les belles-lettres et les beaux-arts ? Répliquera-t-on que la vie est courte, que le temps est précieux ? On pourroit répondre à cela, que, pour la plupart des hommes, la vie est misérable et le temps ennuyeux, et que ce n'est qu'un tissu d'amusemens qui nous fait supporter avec moins d'amertume le mal de vivre. Mais il vaut mieux envisager les choses sous un aspect plus riant, sans être moins utile. Il vaut mieux prouver que l'amour des belles-lettres est la meilleure ressource que nous ayons contre les passions qui nous affligent sans cesse, et contre les amorces du vice. En effet, parcourons d'un œil tranquille les diverses classes d'hommes, nous les verrons perpétuellement occupés de divertissemens frivoles, dans l'espoir de se soustraire à leurs propres réflexions ; ils cherchent, dans le jeu, dans l'étourdissement des plaisirs bruyans, dans les grossières voluptés, le bonheur qui, comme leur ombre, s'éloigne d'eux à chaque pas qu'ils font pour

s'en approcher. L'homme de lettres, au contraire, subjugué le vice en fuyant les chemins trop frayés qui y conduisent ; ils ne prétend point anéantir ses passions, mais il fait les diriger ; son temps n'a aucun vide, il s'occupe toujours, et ne s'ennuie jamais : la solitude n'a rien de triste pour lui ; s'il est assailli par quelque tempête, son cœur n'en demeure pas moins calme et paisible ; s'il erre parmi les rochers, sa gaieté ordinaire l'accompagne ; avec un visage sérieux, il a un esprit enjoué ; il attend avec résignation d'être éclairé par la mort, ou plutôt par une nouvelle vie, sur les vérités dont il n'aperçoit que la lueur.

Quant aux dangers attribués à la poésie, par la crainte desquels on voudroit nous priver de cette aimable fleur de toutes les sciences, ils sont chimériques. Le poète, qui peint le désordre, et la fougue des passions, n'en donne pas un tableau fort séduisant ; et celui qui exprime les tendres sentimens n'est point à redouter, puisqu'il parle le langage de la nature, auquel la saine philosophie n'a jamais fermé l'oreille. D'ailleurs, la plupart de nos libertins favent à peine ce que c'est que la poésie, et le libertinage n'en va pas moins son train. On n'a jamais vu qu'un jeune homme ait été excité à la débauche par un roman de chevalerie, ni

même par une ode d'Anacreon. Après avoir lu l'*Arcadie* de Sidney, cet ouvrage délicieux, nous n'irons pas chercher une Pamela et une Philoclée parmi les filles perdues ; nous nous flatterions, tout au plus, de trouver quelque ressemblance à ces êtres si parfaits et si imaginaires parmi les femmes vertueuses.

En voilà assez, et peut-être trop, pour l'apologie de la littérature en général ; nous n'en dirons jamais plus qu'il ne faut sur celle des Orientaux en particulier.

Examinons donc les ouvrages de ces peuples sur ces trois sujets ; l'histoire, la philosophie, et la poésie.

On ne sauroit disconvenir que l'Asie n'ait été le théâtre de plusieurs événemens mémorables ; qu'elle ne soit ornée de plus belles productions de la nature ; qu'elle n'ait été illustrée par un grand nombre de guerriers expérimentés, de sages conseillers, de rois vertueux. Il suffit donc aux historiens Asiatiques d'être éclairés, et sans prévention, pour que leurs histoires soient intéressantes. Il y a plus ; elles sont aussi élégantes que sublimes. Les narrations sèches & insipides prennent, sous la plume de ces puissans génies, des beautés et des charmes. On ne doit pas juger de ce que nous avançons ici par l'histoire de Nader Chah qu'on vient d'imprimer à Lon-

dres ; la féchereffe et la monotonie étoient inévitables dans un fujet traité comme un journal militaire : mais c'est un recueil précieux de matériaux pour une histoire raisonnée de l'homme le plus extraordinaire qui ait paru dans ce fiècle, fans en excepter les deux fameux rivaux Charles XII. et Pierre le Grand.

Mais que pourroit-on objecter contre l'histoire de Tamerlan écrite par Ebn Abi Arabchah, laquelle est entre les mains de tous les favans, et donc le public même a eu quelque idée par la traduction de M. Vattier ?

Pour apprécier équitablement le mérite des histoires Orientales, il faut lire les œuvres d'Aboulfeda le Xenophon de l'Orient, & d'Isfahani qui en est le Thucydide ; et pour avoir une idée de la fécondité de ces historiens, on n'a qu'à feuilleter les volumes immenses de Mirkhond et de Noveiri.

En matière de philosophie morale les Orientaux ne cèdent le prix à nulle autre nation ; témoin l'excellent livre de Calileh va Demnah, qui a été traduit dans toutes les langues connues. L'imitation Persane de cet ouvrage par Cachefi, ainsi que celle en Turc par Ali Tchelebi, est embellie de toutes les fleurs de la rhétorique Orientale.

Il faut avouer que les sciences abstraites ne

sont, pour ainsi dire, que dans leur berceau chez les Asiatiques, mais nous n'avons pas besoin d'y recourir, pendant que nous avons les précieux volumes de Newton, de Leibnitz, de Wallis, de Halley, de Bernouilli, et de plusieurs autres qui laissent bien loin derrière eux les Archimèdes et les Ptolemées. Ce n'est pas que les Orientaux n'aient eu de très-habiles mathématiciens, et d'excellens astronomes; mais ces sciences n'ont jamais atteint, parmi eux, au point de perfection où les grands hommes dont on vient de parler les ont élevées.

Tout le monde a ouï parler des médecins Arabes, mais l'auteur n'a lu qu'un seul de leurs ouvrages*, et n'ose prononcer à ce sujet; il fait seulement que le nom célèbre d'Abou Sina ne sera pas facilement oublié. L'Asie produit en grande quantité des racines et des herbes médicinales; plusieurs drogues salutaires y sont en usage; on en trouve la description, avec l'énumération de leurs vertus, dans un grand nombre de livres. Ces livres ne pourroient-ils pas être très-avantageux au progrès de l'art conservateur de l'espèce humaine?

Passons à la poésie, dans laquelle brillent

* *Le Banquet des Médecins*, par Ebn Botlan, ouvrage très-singulier, et très-agréable.

principalement l'esprit et la vivacité de ces nations.

On n'a pas dessein d'étaler ici les différens genres de poésie Asiatique, dont le traducteur de Mirza Mahadi a déjà donné quelques exemples. On tâchera seulement de répondre à quelques objections aussi injustes que mal fondées.

Les Européens, pour l'ordinaire, traitent les Orientaux en sauvages ignorans et grossiers, dont la poésie n'est que fougue et dérèglement, et dont les écrits sont dépourvus de grâces, de délicatesse, et d'élégance. On pourroit opposer à ces critiques que tous les hommes ayant les mêmes passions les expriment de la même manière; et que la différence n'est que dans les idiomes dont ils se servent; mais ce n'est point assez. Tous les hommes ont bien, si l'on veut, le germe des mêmes passions; cependant ces passions ont mille modifications et nuances selon la diversité de leurs habitudes, de leur éducation, et de leurs climats. Or ces trois choses paroissent concourir en faveur des poètes Orientaux, et doivent les mettre au dessus des nôtres. Habitué dès l'enfance à mépriser les langues des autres nations, les Asiatiques s'appliquent uniquement à cultiver les leurs. Ce fut là le grand avantage qu'eurent les anciens

Grecs, lesquels consacrèrent leurs plus beaux jours à perfectionner ces ouvrages sublimes, où l'élégance du langage est proportionnée à la grandeur des sentimens.

Les mépris des Orientaux pour notre littérature est aussi injuste que celui que nous affectons pour la leur ; nos préjugés viennent de la même source ; de l'amour propre, et de l'ignorance : profitons de leurs travers, et corrigeons les nôtres.

Les Arabes et les Persans, élevés dans un loisir doux et paisible, se livrent à leurs différens génies ; et pendant que les uns donnent l'effort à leur imagination bouillante, les autres suivent le chemin plus épineux, mais plus sûr, de la philosophie et de la vérité. Nés sous un ciel tranquille et serein, entourés de mille délices, les poètes chantent les objets charmans de la belle nature, pendant que les philosophes en approfondissent les principes ; les uns donnent aux hommes des plaisirs inexprimables, les autres leur en montrent les sources. D'un côté les Amralkis, les Zoulremma, les Hafiz, les Nezami, les Mesiki, les Baki, expriment l'emportement des passions ; de l'autre les Sadi, les Nabi, les Attar, inspirent l'amour de la vertu ; les Antarah, les Ferdoufi, les Aboulola, s'élèvent sur les

ailes du sublime jusqu'à la région de l'héroïsme*.

Ceux qui ne savent pas les langues des Orientaux, sont des juges incompetens de leur poésie. Ils ressemblent à ces érudits qui prétendent décider sur le mérite de la musique des Grecs sans savoir ce que c'est qu'un mode, ou combien il y en avoit parmi eux. Je n'oublierai jamais ce que dit M. de Voltaire de ceux qui ne connoissent la poésie et les mœurs étrangères que par des traductions et sur des ouï-dire, et les condamnent sans preuves : “ Ils sont, dit-il, comme des aveugles
 “ qui assureroient qu'une rose ne peut avoir
 “ des couleurs vives, parce qu'ils en compteroient les épines à tâtons.”

* On n'a pas mentionné ici la millième partie des poëtes, historiens, et philosophes Orientaux. Ceux qui désirent d'en connoître davantage peuvent consulter l'ouvrage profond et intéressant de M. d'Herbelot; et les voyages instructifs et agréables du chevalier Chardin : ils feront bien aussi de jeter un coup d'œil sur les catalogues de la Bibliothèque du roi de France, de l'Escorial, de celles de Leyde et d'Oxford. On fera bientôt à portée de voir les richesses de cette dernière par les soins d'un homme aussi savant qu'infatigable, qui y travaille actuellement. Nous voudrions même qu'ils feuilletassent sans cesse les écrits des Golius, des Pocock, des Schultens, et des Reiske; écrits, où l'on trouvera beaucoup d'érudition, mais, peut-être, un peu trop d'étalage.

Mais voici une expérience qui obviendroit à cette erreur, et dont on conseille l'essai. Qu'on prenne deux odes, l'une Arabe ou Persane, l'autre Grecque ou Latine; qu'on les fasse traduire presque mot à mot dans une langue usitée, sans aucun ornement ni palliation; qu'on accorde ce qui est dû à la diversité des idiomes, des lieux, et des coutumes des deux côtés également, et qu'ensuite on prononce sans préjugé entre les productions des Orientaux, et les ouvrages que nous admirons tous les jours.

Eclaircissons cette idée par un exemple.

Dixième ODE d'HAFIZ.

Le poète Persan supplie le Zéphyr de rapprocher à son ami son peu d'attention et son indifférence. Dans le dernier couplet il parle très-favorablement de ses propres vers, insinuant que toute la nature en est charmée, excepté l'objet de son attachement.

“ Zéphyr, dis tendrement à ce chevreuil
“ délicat, c'est toi qui nous fais désirer les col-
“ lines et les déserts.

“ Pourquoi ce marchand de sucre (puisse sa
“ vie être prolongée!) ne regrette-t-il pas
“ l'absence du perroquet au bec-sucré?

“ Est-ce l'arrogance de ta beauté, O rose,

“ qui ne te permet pas de demander des nouvelles du rossignol amoureux ?

“ Les belles qualités de l'ame font les pièges d'un cœur instruit : on ne prend pas un oiseau prudent avec des filets et des lacs.

“ Lorsqu'affis avec tes compagnons tu bois un vin exquis, souviens-toi de tes amis qui traversent les déserts.

“ Je ne fais par quelle raison la jeunesse, a la taille de cyprès, aux yeux noirs, au teint brillant comme la lune, n'a pas la couleur de la sincérité.

“ Le seul reproche qu'on puisse faire à tes charmes, c'est que ton aspect ravissant n'est pas décoré d'un cœur fidelle.

“ Est-il étonnant, que les êtres célestes soient mus par les chants d'Hafiz, et que sa mélodie fasse danser les astres ?

ODE XXXII.

Du premier livre d'HORACE.

“ Nous t'implorons, O ma lyre ! si autrefois dans notre loisir, sous l'ombre des bois, nous t'avons fait résonner à des chants qui pouvoient vivre cette année et plusieurs autres, accorde-nous à présent une ode Romaine ;

“ Toi, qui fus d'abord accordée par le citoyen de Lesbos, lequel, quoiqu'ardent dans

“ la guerre, et au milieu des armes, ou lorsqu’il avoit attaché au rivage humide son vaisseau agité,

“ Chantoit Bacchus et les Muses, Venus et l’Enfant qui s’attache toujours à elle, et Lycus avec ses attrayans yeux noirs, et sa noire chevelure.

“ O écaille, ornement de Phébus, si agréable dans les festins de Jupiter, O doux soulagement aux ennuis, toutes les fois que je t’invoque comme je le dois, reçois mon hommage.”

Donnez cette ode à quelqu’un qui ne sache pas le Latin ; qui ignore qu’Alcée étoit l’habitant de Lesbos dont il est fait mention, et que ce poète est appelé citoyen par excellence : qui ne sente pas l’épithète *Latinum*, laquelle paroît si inutile dans la traduction ; et il croira cette pièce de poésie d’une composition aussi baroque que décousue : c’est là une expérience que l’auteur a faite. Au contraire, montrez l’original de la même ode à un homme de goût qui l’entende, il y trouvera des beautés qui le charmeront, des expressions heureuses, une vivacité admirable, une mélodie douce et coulante.

Par les mêmes raisons, la seconde et la troisième stances de l’ode Persane seroient inintelligibles à un lecteur Européen, qui ig-

noreroit que le poëte se compare à un perroquet et à un rossignol, et son ami à un marchand de sucre et à une rose, à cause de sa douceur et de sa beauté. Tout le monde fait la fable du rossignol et de la rose, à laquelle Hafiz fait ici une allusion élégante.

L'auteur ne doit rien décider au sujet de ces deux odes ; ce n'est pas à lui à régler le goût de ses lecteurs. Il demande seulement laquelle des deux est écrite avec cette simplicité charmante, qui fait un des principaux agrémens de la poésie et de tous les beaux arts : il assure aussi que la plupart des odes Parfanes sont composées avec la même facilité et la même délicatesse.

On trouvera, sans doute, qu'Hafiz parle ici son ami dans des termes trop ardens et trop passionnés pour la simple amitié. Des commentateurs prétendent que les odes de ce genre sont emblématiques, et ne veulent exprimer que l'amour divin, et les perfections du prophète de la Mecque ; à peu près comme le Cantique des Cantiques renferme sous des figures très-voluptueuses les mystères les plus sublimes. Quoiqu'il en soit, les poètes Persans et Turcs n'ayant guères l'occasion de voir les femmes qu'on tient renfermées dans les sérails, et ne pouvant peindre que ce qu'ils ont vu, sont obligés d'emprunter leurs images de la

beauté de l'autre sexe ; il n'en est pas de même des anciens poètes Arabes, contemporains de Mahomet, qui n'étaient dans leurs vers que les charmes des filles de leurs tribus.

On peut encore alléguer que l'amour qui anime les poètes Persans n'est qu'un amour vertueux, et seulement exagéré par la poésie. D'ailleurs, ceux qui ont lu le Banquet, le Phèdre, et les Amans de Platon, savent bien que de pareilles expressions sont tolérées par les plus sages philosophes, lesquels ne supposent pas les esprits assez dérégés, et les cœurs assez dépravés pour les prendre à la lettre.

Quant à plusieurs autres objections chimeriques qu'on fait contre la littérature Orientale, nous y répondrons en transcrivant les termes dont se sert un illustre savant qui a daigné traduire du Turc en François un traité sur l'art militaire*. C'est mettre un prix à cette dissertation que de le citer. “ C'est un
“ absurde et ridicule préjugé, tout général
“ qu'il est, de croire que les Mahométans
“ sont ignorans par principe de religion, et
“ que l'Alcoran leur défend de s'instruire, de
“ peur qu'ils ne s'aperçoivent de l'absurdité
“ de leur croyance——Il est vrai qu'à l'égard

* Voyez un Traité de Tactique, imprimé à Vienne 1769.

“ des arts et des sciences proprement dites,
“ les Mahométans font et avouent être très-
“ inférieurs aux Européens——Mais pour ce
“ qui est des belles-lettres, des pièces de poésie
“ et d'éloquence, ils feroient plus de difficulté
“ de nous accorder la préférence, et quelle
“ que puisse être en cela leur prévention, il
“ faut convenir qu'ils ont, sur-tout en poésie,
“ des pièces d'une grande beauté dans leurs
“ langues; et qui marquent assez bien la vi-
“ vacité, l'imagination, et la délicatesse de
“ l'esprit de ces nations——Du reste, tant
“ s'en faut que leur religion, où leur grossiè-
“ reté leur fasse concevoir du mépris pour les
“ lettres et les arts, qu'il n'y a peut-être, aucun
“ peuple qui soit plus curieux, plus passionné
“ pour les sciences, ni plus appliqué à l'étude,
“ et où le savoir donne plus de considération.”

Cette assertion n'auroit, peut-être, pas besoin de preuves pour ceux qui connoîtroient celui qui l'a faite, mais ceux qui n'ont point cet avantage ne seront pas fâchés de lire les sentimens d'un poète Turc * sur ce sujet :

* Nabi Efendi, écrivain fort estimé, qui mourut vers le commencement de ce siècle. Comme l'auteur n'a pas eu le plaisir de lire l'original de ce livre Turc, il est obligé d'emprunter la traduction de M. Cardonne, qu'il suppose fidelle (voyez ses *Mélanges de Littérature Orientale*). Il exhorte ce savant homme persister dans ses études Orientales, et d'enrichir le public de ses découvertes. Il seroit

“ Confectez, mon fils, l’aurore de votre
“ raison à l’étude des sciences ; elles sont d’une
“ ressource infinie dans le cours de la vie ;
“ elles forment le cœur, polissent l’esprit, et
“ instruisent l’homme de ses devoirs. C’est
“ par elles que l’on parvient aux honneurs et
“ aux dignités ; elles nous délassent et nous
“ amusent dans la prospérité, et deviennent
“ notre consolation dans l’adversité. Je ne
“ finirois point, si je voulois entrer dans le
“ détail de tous les avantages qu’elles ren-
“ ferment ; mais en vain, sans une application
“ continuelle, vous voudrez acquérir les sci-
“ ences ; elles sont filles du travail, et ce n’est
“ que par son moyen que vous pourrez ob-
“ tenir leur possession. Tâchez de vous orner
“ l’esprit de toutes sortes de connoissances ; il
“ se présente dans le cours de la vie une in-
“ finité d’occasions, où elles deviennent néces-
“ saires. Quelle immense distance n’y a-t-il
“ point du savant à l’ignorant ! La lumière la
“ plus éclatante comparée avec les ténèbres
“ les plus épaisses, la vie avec la mort, et l’ex-

à souhaiter que ce Traducteur habile eût voulu imprimer l’original du traité charmant de Nabi Efendi. Ses contes tirés de l’Humaiun Namé, ou du Livre Auguste, ont été long-temps connus en Europe, sans qu’il le fût : et ceux qu’il a pris dans le livre élégant nommé Le Désert des Califes, ne sont pas traduits assez littéralement.

“ istence avec le néant, expriment foiblement
“ l'intervalle, qui sépare l'homme instruit de
“ celui qui ne l'est pas. L'ignorance est la
“ source empoisonnée, d'où découlent tous les
“ maux qui affligent cet univers, l'aveugle su-
“ perstition, l'irréligion, la barbarie destruc-
“ trice des arts, marchent à ses côtés ; elle est
“ suivie de la honte, du mépris, et de la bas-
“ sesse. La langue Arabe, cette langue si
“ riche, et en même temps si ancienne, qu'elle
“ paroît avoir commencé avec le monde ;
“ cette langue que parloit Abraham, et son
“ fils Ismaël, et qui, depuis ces patriarches
“ jusqu'à nous, s'est conservée dans toute sa
“ pureté, doit être le premier objet de vos
“ études ; mais il ne faut pas consacrer tout
“ le temps de votre jeunesse à l'apprendre.
“ Les langues ne sont, pour ainsi dire, que
“ les avenues qui conduisent au temple où
“ résident les sciences. Méditez, mon fils, les
“ loix divines et humaines, elles sont toutes
“ renfermées dans l'Alcoran : ces connoissan-
“ ces une fois acquises, appliquez-vous à la
“ Logique, et à la Physique. Nourrifiez-
“ vous sur-tout de la lecture des meilleurs au-
“ teurs. Un oiseau sans ailes ose-t-il s'élever
“ dans la région de l'air ? Le coquillage pré-
“ cieux qui renferme la perle, ne se trouve
“ point sur la surface de l'eau ; c'est au fond

“ de la mer, et à travers mille dangers, qu’il
“ faut aller le pêcher.”

Nous avons montré le savoir des Orientaux ;
faisons voir leur goût ; et ajoutons deux cha-
pitres du même Nabi, traduits par le même
savant homme.

Sur la POÉSIE.

“ Avant de courir, mon fils, la pénible car-
“ rière de la poésie, il faut consulter vos forces :
“ si vous fentez au-dedans de vous-même ce
“ feu divin qui embrase les grands poètes,
“ livrez-vous alors à votre génie. Nourrifiez
“ d’abord votre esprit par la lecture de ceux
“ qui ont excellé dans l’art des vers. Néfi et
“ Baki tiennent le premier rang parmi les
“ Turcs. La Perse, fertile en beaux esprits, a
“ produit un grand nombre de bons poètes.
“ Quelle pureté et quelle force ne trouve-t-
“ on pas dans Saïb, et dans Kelimi ? Giami,
“ Nouri, et Khakani brillent de mille beautés
“ que l’on ne peut décrire. Sadi, comme un
“ tendre rossignol, fait retentir les bocages de
“ ses accens mélodieux. Chevket, semblable
“ à un aigle, élève son vol ambitieux jusqu’au
“ ciel. Hafiz chante l’amour, et le doux jus
“ de la treille, tandis qu’Atter tâche de rendre
“ les hommes plus vertueux par les préceptes
“ de la plus sublime morale. Les Arabes

“ n’ont pas cultivé la poésie avec moins d’ar-
 “ deur que les Persans : ils ont même plus de
 “ cet enthousiasme, de cette fureur poétique*,
 “ qui saisit, échauffe, et enlève le cœur. Leur
 “ style est impétueux ; leur imagination vive
 “ peint avec force les objets, et ils mettent
 “ dans leurs vers toute la chaleur du climat
 “ qu’ils habitent. Ils ressemblent à un dia-
 “ mant qui étincelle de mille feux ; mais pour
 “ sentir leur beauté, il faut entendre leur
 “ langue. Quiconque veut atteindre la per-
 “ fection, doit savoir parfaitement l’Arabe et
 “ le Persan : ces deux langues sont comme les
 “ ailes avec lesquelles un poète, qui veut
 “ prendre son essor, peut s’élever dans les airs :
 “ sans leur secours il rampera toujours par
 “ terre.

“ Voulez-vous, mon fils, que vos vers, es-
 “ timés de vos contemporains, passent à la
 “ postérité ? Que toujours la rime soit d’ac-
 “ cord avec la raison ; que sous un emblème
 “ ingénieux, sous une allégorie fine, ils ren-
 “ ferment une vérité utile ; qu’ils contribuent
 “ enfin à rendre les hommes plus vertueux.
 “ Le jardin de la poésie est sec et aride, s’il
 “ n’est arrosé des eaux de la philosophie.

* J’ai omis cette parenthèse, *Si j’ose ainsi m’exprimer.*
 Le traducteur l’a sans doute ajoutée. Un poète ne fait
 jamais l’apologie de ses expressions : il ose tout.

“ La plupart de nos poètes médiocres ne par-
“ lent que de narcisses, de boucles de cheveux,
“ de vin, et de rossignols. Veulent-ils faire le
“ portrait de la Beauté imaginaire dont ils sont
“ épris, ils la comparent tantôt au printemps,
“ tantôt à une prairie émaillée. Ses lèvres sont
“ comme la rose, et son teint comme le jasmin.
“ Serviles et froides imitateurs, leur imagina-
“ tion languissante ne leur présente point de
“ nouvelles images ; ils n’osent marcher par
“ un chemin qui n’a pas été tracé.

“ La vérité, mon fils, n’a pas besoin de la
“ satire, pour nous faire entendre sa voix.
“ N’occupez donc jamais votre muse à ce
“ genre de poésie. Un satirique de profession
“ est redouté de tout le monde, et personne
“ ne croit être à l’abri des traits malins de sa
“ plume. La haine, l’envie, se déchaînent
“ contre lui, et les maux que lui causent ses
“ vers mordans le font repentir mille fois de
“ s’être livré à son génie caustique.”

On a vu ce Nabi Efendi, comme un philo-
sophe sublime, & comme un critique judi-
cieux ; on verra maintenant réuni dans le
même caractère le poète & l’homme de goût.

SUR LE PRINTEMPS.

“ Le printemps, mon fils, est la plus belle
“ de toutes les saisons ; la nature, qui paroît-

“ soit expirante, pendant les rigueurs de l’hiver,
 “ se ranime, et prend une vie nouvelle. Tous
 “ les êtres qui la composent sont dans un doux
 “ mouvement, et tout annonce une révolution
 “ générale. La sève dans les végétaux, et le
 “ sang dans les animaux, circule avec plus de
 “ rapidité. Les arbres se parent de leurs
 “ nouveaux vêtemens, et les prés sont émaillés
 “ de mille fleurs naissantes. Les ruisseaux
 “ dont l’onde captive paroïssoit enchaînée par
 “ les noirs aquilons, brisent leurs chaînes à
 “ l’approche des doux Zéphyrus. Les oiseaux
 “ chantent leurs plaisirs, et font retentir les
 “ bois de leurs ramages amoureux.

“ Livrez-vous, mon fils, à tous les charmes
 “ de la belle saison. Abandonnez alors la
 “ pompe des cités, pour habiter les humbles
 “ campagnes. Elles ont été le premier séjour
 “ de l’homme ; l’on y goûte des plaisirs moins
 “ brillans, peut-être, mais plus purs que ceux
 “ que l’on prise tant dans les villes. C’est là
 “ où le philosophe, après avoir contemplé la
 “ nature, ne peut s’empêcher d’admirer la
 “ grandeur de Dieu dans ses ouvrages *.

“ Les prairies et les forêts ne laissent point
 “ de tristesse dans le cœur de l’homme. Est-

* Ceci est très-conforme aux sentimens de Milton, dans son *Traité de l’Education*, où il parle du printemps et de la musique.

“ il un lieu plus favorable aux amans, et où
 “ ils puissent mieux entretenir leur douce
 “ rêverie ? Tous les sens sont flattés à la fois ;
 “ les yeux par la verdure, l’odorat par le par-
 “ fum qu’exhalent les fleurs, et le chant du
 “ rossignol fait les délices d’une oreille sen-
 “ sible. Que la musique ait de l’empire sur
 “ votre ame ; abandonnez-vous à toutes ses
 “ impressions ; qu’elle vous enlève et vous
 “ transporte hors de vous-même. La mu-
 “ sique, ainsi que la poésie, peint les objets à
 “ l’esprit. Elle exprime les différentes pas-
 “ sions ; elle a des ressorts secrets, tantôt pour
 “ nous attendrir, tantôt pour nous mettre en
 “ courroux : l’on diroit dans ces instans que
 “ le cœur est d’intelligence avec les oreilles *.”

* N’est-il pas étonnant qu’un Turc s’exprime avec plus
 d’enthousiasme sur la musique, qu’aucun musicien avant
 Rousseau ? Ne diroit-on pas que Nabi Efendi avoit puisé
 ses idées sur cet art dans les écrits de ce bouillant écrivain ?
 “ Tout ce que l’imagination peut se représenter est du
 “ ressort de la poésie. La peinture, qui n’offre point ses
 “ tableaux à l’imagination, mais aux sens, et à un seul
 “ sens, ne peint que les objets soumis à la vue. La mu-
 “ sique sembleroit avoir les mêmes bornes par rapport à
 “ l’ouïe ; cependant elle peint tout, même les objets qui
 “ ne sont que visibles ; par un prestige presque incon-
 “ cevable, elle semble mettre l’œil dans l’oreille,” &c.
 Voyez dans le Dictionnaire de Musique par Rousseau, les
 articles admirables, *air, imitation, génie, opéra, expression,*
mélodie, unité de mélodie, &c.

Tout ce que nous venons de dire et de citer suffit pour faire connoître le goût des Mahométans pour les beaux arts. Que ceux qui en doutent encore lisent l'histoire des Turcs par le Prince Cantimir, élevé à Constantinople, et très-versé dans l'architecture, la peinture, et la musique. On y verra une magnifique description du temple de Selim ; on y apprendra que les portraits de tous les empereurs Ottomans sont conservés dans la bibliothèque du sultan, parmi lesquels Soliman est représenté ayant à la main un livre de ses constitutions ; portrait que le prince auteur ajoute avoir fait graver.

Quand à la musique, elle est en grande estime chez les peuples de l'Orient ; citons à ce sujet les propres termes du prince de Moldavie. Comme nous n'avons pas eu le bonheur de lire l'original Latin de cette histoire admirable qui est en manuscrit, il faut que le lecteur se contente de la traduction de M. Jonequières.

“ Houssein fut le Mécénas des Musiciens de
“ l'Orient ; il mérite ce titre à cause qu'il se
“ déclara le patron d'Hoja Musicar, qui est
“ l'Orphée des Perses, et de son disciple Gulam
“ Arabe. Toute la Perse et la Turquie furent
“ enchantées de leur mélodie, et de leurs
“ chansons. Le temps fit perdre le goût de

“ la musique, mais sous Mahomet nous avons
“ vu cet art non seulement revivre, mais même
“ être poussé à sa perfection par un noble per-
“ sonnage de Constantinople, nommé Osman
“ Efendi. Il forma plusieurs grands maîtres
“ tant pour la voix, que pour les instrumens.
“ Peut-être trouvera-t-on étrange en Europe
“ que je relève ici le goût de la musique chez
“ une nation réputée barbare parmi les chré-
“ tiens. J'avoue que la barbarie régnoit par-
“ mi les Ottomans dans l'enfance de leur em-
“ pire ; leurs princes n'ayant alors d'autres
“ pensées que d'étendre leur domination : mais
“ le temps ayant mis fin à leurs premières
“ conquêtes, les arts, fruits ordinaires de la
“ paix, ont trouvé place à leur tour dans ces
“ esprits jusques-là féroces : la politesse au-
“ jourd'hui s'y fait tellement remarquer, qu'on
“ n'y aperçoit pas la moindre trace de son
“ ancienne grossièreté. J'ose même avancer
“ que la musique des Turcs est beaucoup
“ plus parfaite que celle de l'Europe du côté
“ de la mesure, et de la proportion des mots.”

Le prince Cantimir n'auroit-il point vu un opéra François ?

Il est prouvé, ce nous semble, que les lettres et les beaux arts sont dans la plus grande estime chez les Orientaux. A ces

preuves ajoutons-en une autre encore plus convainquante. Ce fera les propres paroles de Mahomet, qu'on a choisies pour l'épigraphe de cet ouvrage : " Cherchez le savoir fût-il à " la Chine*. Le même législateur disoit aussi, " Le savoir est permis à tous les croyans, " et à toutes les croyantes." Quoi ! dira-t-on, sont-ce là les préceptes de ce grossier et sanguinaire imposteur ? de Mahomet ! Oüi ; de Mahomet, ce héros éloquent et vertueux ; car en vérité ces derniers titres lui sont dus, quoiqu'en disent les bourreaux Dominicains. On n'entreprend point de justifier l'imposture de sa religion, ni sa prétention au don de prophétie, mais sa fraude seroit peut-être la seule chose qu'on pourroit lui reprocher, après avoir fait le procès à Numa sur ses prétendus entretiens avec la nymphe Egérie. En effet, on ne trouve pas que Mahomet ait été noirci d'aucun vice ; ses talens pour la guerre, ses vertus morales, sa sagacité, le mettent au niveau des Alexandre, des Solon, et des Lycurgue ;

* Quoique Mahomet ne parle ici de la Chine que métaphoriquement, nous pourrions l'entendre à la lettre : car nous sommes persuadés que la littérature Chinoise seroit aussi utile qu'intéressante. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ouvrages moraux de Confucius traduits par le Père Couplet.

et si l'Alcoran est de sa composition, comme cela paroît démontré*, on doit le mettre au rang des plus habiles rhétoriciens ou des plus élégans poètes.

On a parlé jusqu'ici de la richesse de la littérature Asiatique dans tous les genres ; mais cette richesse, dira-t-on, ne suffit pas pour nous dédommager de la peine d'étudier trois langues difficiles et baroques. Voilà un préjugé aussi mal fondé que tous les autres.

Les langues Asiatiques sont faciles, sonores, et musicales. S'il y a dans le monde un dialecte propre à la poésie douce et mélodieuse, c'est assurément le Persan, quoiqu'il serve avec le même succès pour peindre les tableaux sublimes. La langue Arabe est adaptée aux grandes expressions, à décrire les objets frappans, à exprimer les sentimens impétueux ; elle ne manque pas, cependant, si le sujet l'exige, de tendresse et de douceur, mais c'est la douceur d'une sultane fière et majestueuse, tandis que celle de la langue Persane ressemble aux tendres accens d'une bergère aimable. Ce qu'on a dit des langues Persane et Arabe,

* Il n'est pas probable que Mahomet ait été aidé dans son ouvrage par un moine historien, et par un Juif, comme on le prétend communément. Ce qui est certain, c'est que l'auteur de l'Alcoran, quel qu'il fût, n'avoit qu'une idée très-confuse de notre religion, et n'avoit jamais lu l'écriture.

peut être appliqué à l'idiome Turc, dont le style élégant et poétique emprunte ses beautés des deux autres, et cache assez bien la grossièreté de son origine Scythe.

Pour ne pas multiplier les citations, et en même temps pour donner quelque preuve de ce que nous avançons, il suffit de transcrire en caractères Romains l'original de cette ode d'Hafiz qu'on vient de traduire.

GAZEL.

Seba belutî bogou ân gazâli rânára
 Kih ser becough va biabân to dadéi mara.
 Chekerforouche keh umreche diraz bad tchera
 Tefekkedî nekuned touti chekerkhâra.
 Gorourî hufn idgiâzet megher nedâd ai gul
 Kih porsochi nekuni endelîb cheidâra.
 Be kholk valutî tuan kerd feid ahli nazar
 Be bend vadâm neghirend murg danâra
 Tchou ba habîb nichini va badé peimâi
 Be yâd âr harifani badîh peimâra.
 Nedânem ez tche sebeb reng achenâi nist
 Sehi kadan siah tchechem mah simâra
 Dgiuz ein kadar netuan guft der dgemali to eib,
 Kih bui mehr vafa nist rui zeibâra.
 Der âsmân tche âdgeb gher zeguftéi Hafiz
 Simâi Zohré beraks âverd Mesîhâra.

Quoiqu'on ne doive juger de la douceur d'une langue que par l'oreille, nous craignons que la plupart des lecteurs n'apprécient celle-ci par les yeux ; et qu'ils ne soient rebutés

par la fréquence des consonnes & des lettres dures qu'ils y verront. Mais l'organe articule aussi facilement les *Kb* qu'aucune autre consonne ; c'est la prononciation Tosçane de *Cb* et de *c* dans le mot *cavallo*, qui a quelque chose de très doux, lorsqu'elle n'est pas trop affectée. Cependant, que ceux, qui voudront juger par l'œil de la mélodie d'une langue écrite en caractères étrangers prennent la peine de lire avec le même désavantage cette ode de Sapho, si estimée par les anciens critiques, et si digne de l'être.

Phainetai moi kénos ifos theoifin
Emmen onér hostis enantios toi
Hizanei kai plasion hadu phoneu

Sas hupakouci,

Kai gélais himeroen, to moi tan
Kardian en stathesin eptoásen;
Hós gar eidon se brocheas me phonas

Ouden eth' hékei;

Alla kammeu glossa sefige, lepton d'
Autika chro pur hupodedromáken,
Oppateffin d'ouden orépi bombeu-

-fin d'akoai moi.

Kadd' hidrós psuchros cheetai tromos de
Pasan agrei chlorotera de poias
Emmi, tethnaken d'oligo 'pideusa

Phainomai apnous.

Quel galimatias, qui n'a pas le sens commun, dira-t-on, ah ! c'est du Grec. En voilà assez dans ce siècle pour exciter le rire moqueur de l'ignorance.

Le mérite des livres Orientaux étant démontré, aussi bien que les beautés des idiomes dans lesquels ils sont écrits, il reste peu de chose à dire sur la manière d'apprendre ces idiomes. On assurera seulement que rien n'est si aisé avec un peu d'application, et que pour les savoir à fond on n'a presque (comme le dit très-bien M. Galand) qu'à le vouloir. Il est certain que pour acquérir quelque langue que ce soit, il faut être pourvu d'un bon dictionnaire de cette langue ; car pour ce qui regarde la grammaire, tout ce qui en est essentiel est compris en très-peu de feuilles.

Nous aurons bientôt ce secours pour les langues Orientales par les soins de deux imprimeurs Anglois *, qui ont entrepris de donner une nouvelle et belle édition du célèbre Thesaurus de Meninski ; entreprise louable, et qui ouvrira, sans doute, une source intarissable de savoir et d'avantages.

Après qu'on fera enrichi de ce précieux trésor, on travaillera de la manière que Ci-

* W. et J. Richardson, à Londres.

céron indique, pour apprendre une langue avec autant de facilité que d'agrément. On commencera par traduire dans sa langue maternelle un chapitre de quelque auteur Oriental, ensuite on mettra l'original à part, et on gardera sa traduction ; pour se délasser on lira quelques pages de M. d'Herbelot, et après quelque intervalle on refondra la traduction, et on la remettra dans la langue de l'original à l'aide de l'appendice de Meninski, et de sa grammaire, qu'on consultera avec attention dans le besoin. Puis, ayant fait une comparaison attentive, on corrigera ses fautes sur le modèle qu'on aura pris. En continuant cet exercice une demi-année on ne manquera pas de savoir l'idiome de ces langues ; on s'enrichira d'une infinité de mots ; on apprendra plus d'Arabe ou de Persan en dix mois qu'on n'en apprendra en dix ans par toute autre méthode. Enfin, ou saura à fond toutes les langues Asiatiques en moins de temps qu'il n'en faut pour toucher passablement du clavecin : et malgré l'enthousiasme de l'auteur pour l'harmonie, ou plutôt pour la mélodie, il peut avancer qu'il aimeroit mieux lire coulamment les poèmes Orientaux que d'être capable de faire des opéras comme Metastasio, ou de les mettre en musique comme le Pergolési.

Mais le plus grand obstacle qui se présente à l'étude de ces idiomes, c'est l'extrême rareté des manuscrits Asiatiques, la plupart étant renfermés dans les bibliothèques de rois de l'Europe ; et dans celles de nos universités. Or, qui peut passer tous ses jours dans ces bibliothèques ? On ne sauroit y entrer la nuit, qui est le temps le plus propre aux études ; et même aux heures où elles sont accessibles, on y est détourné par l'impertinence des gens désœuvrés, où l'intrusion des objets extérieurs. D'un autre côté qui feroit assez hardi pour entreprendre l'impression de ces manuscrits, dont les frais seroient immenses ? Tous les poèmes des Grecs, depuis l'Illiade, et les fragmens de Linus jusqu'à Pisidas, et à Jean Tzetzes, avec une traduction Latine, sont contenus dans deux volumes in folio, et deux cents volumes de la même grosseur suffiroient à peine pour contenir, sans la traduction, tous les poèmes Arabes, Turcs, et Persans, qui ont passé par les mains de l'auteur.

Il n'y a qu'un seul moyen pour mettre ces inestimables ouvrages à la portée de tout le monde. Le voici ; que les monarques, les républiques, les universités, les grands, qui ont du goût, ou qui prétendent en avoir, s'efforcent d'établir dans leurs principales villes des imprimeries pour les langues Orientales. Que

les imprimeurs ayent soin de faire instruire leurs fils ou leurs apprentifs dans ces idiomes ; par ce moyen, nous aurons avant la fin du siècle des Aldes, des Giunti, des Etiennes, des Callièrges, et des Elzevirs, dont les favans à venir rechercheront les travaux, et dont les belles éditions orneront le cabinet des curieux. Les excellens livres sont les lunes ou les satellites qui éclairent notre planète : car on fait bien qu'il n'y a qu'un soleil ; c'est le livre des écritures sacrées : les ouvrages du second rang sont des étoiles de différentes grandeurs, et de différentes utilités ; les manuscrits sont celles de la voie lactée, dont nous admirons l'immensité sans en profiter ; ou plutôt ce sont des astres dont un nuage épais obscurcit la clarté, et dont il seroit à souhaiter que les ombres fussent dissipées.

Tels sont les obstacles qui s'opposent à l'étude des langues Asiatiques. La littérature Grecque luttoit contre les mêmes difficultés, lorsque, vers le milieu du quinzième siècle, le ciel sembla se déclarer en sa faveur, par la révolution inopinée qui occasiona son progrès. Mahomet second, aussi grand guerrier qu'homme d'esprit, ayant pris Constantinople, y établit le siège de son empire. Quelques favans Grecs se réfugièrent chez les princes

de l'Italie, espérant d'y trouver du secours contre le désolateur de leur patrie. Ils ne réussirent pas dans cette entreprise, et n'ayant rien de mieux à faire, ils se consolèrent, et se mirent tranquillement à enseigner du Grec. De là sont venues ces merveilles de favoir et d'élégance, qui nous éclairent, et nous charment. De là, en même temps, a procédé ce fatras de savantes folies qui inonde l'univers sous les noms de commentaires, de méditations, de mélanges, de trésors, d'éclaircissements, que la fécondité des Clarissimi Viri * enfante de jour en jour.

O rivière, en or pur, en perles si féconde,
 Quel amas de limon obscurcit ta belle onde !

Tandis que les ténèbres de l'ignorance enveloppoient l'Europe, les Asiatiques cultivoient

Personne n'a mieux décrit l'esprit des commentateurs que l'auteur d'une lettre anonyme, où l'on croit reconnaître les traits de Rousseau. " Les commentateurs, dit-il, suppriment les choses essentielles, et étendent celles " qui n'en ont pas besoin ; ils ont la fureur d'interpréter " tout ce qui est clair ; leurs explications sont toujours " plus obscures que le texte, et il n'y a forte de choses " qu'ils n'aperçoivent dans leur auteur, excepté les grâces " et la finesse." Voyez la lettre à M. Grimm au sujet des remarques ajoutées à sa lettre sur Omphale.

les sciences et la poésie. Les rois même avoient beaucoup de goût et d'esprit ; chose, qui paroîtra apocryphe ; mais qui ne laisse pas d'être aussi vraie, qu'étrange. Ce même Mahomet II. en entrant dans le palais de l'empereur Grec, récita un distique très-élégant, soit de sa composition, soit de celle de quelque poète Persan ; mais qui, peut-être, fut fait sur le champ ; en voici le sens littéral :

“ L'araignée file sa toile dans le palais de
 “ César, l'hibou entonne son chant lugubre
 “ sur les tours d'Afrasiab*.”

* Ce couplet est cité par le Prince Cantimir ; en voici l'original,

Perdê dari mikuned ber casri Keifar ankebout
 Boumi neuhet mizened ber kumbedi Afrasiab

پردہ داری میکند بر قصر قیصر عنکبوت
 بومی نوحه میزند بر کنبه افراسیاب

Il est impossible d'exprimer en François la belle allusion dans les mots Persans *Perdedari mi kuned*. *Perdê* est un voile, *perdê dar* celui qui tient le voile, le chambellan, l'officier que les Arabes appellent Emir Hageb. Ainsi *Perde dari* est l'office du chambellan ; et *perde dari kerdén* veut dire exécuter cet office. *Mi kuned* est le tems présent de *kerden*. De façon que le vers signifie “ l'araignée fait l'office de chambellan, et tient le voile dans le palais de César.” Afrasiab est l'ancien roi de Turkestan qui envahit la Perse. C'est l'Astyage des Grecs, qui ont étrangement corrompu les mots Persans qu'ils ont

Cependant, il s'en falloit beaucoup que l'Italie fût alors auffi poétique que le monarque Turc. Quand les Lafcaris, les Chalcondyles, les Bessarion, parloient de la poëfié, et de l'éloquence, on leur répondoit par des "chimères bourdonnant dans le vide," par l'exiftence poffible d'un héros, et l'exiftence réelle d'une puce. Les Grecs étaloient avec ardeur les beautés de Sophocle et de Pindare; les Italiens prouvoient froidement ces beautés (qu'ils ne fentoient pas) par des fyllogifmes en Baroco.

Enfin le foleil chaffa les nuages; le vrai favoir l'emporta fur le faux; les fyllogifmes furent relégués dans les cloîtres, ou réservés dans le dix-huitième fiècle pour nos univerfités. Les rois de ce temps aimoient les favans, et couronnoient leurs travaux. En fait de littérature Orientale, nous fommes en Europe auffi ignorans à préfent que l'étoient alors dans le Grec les logiciens de l'Italie; car, quoique nous ayons eu des hommes très-verfés dans les langues Afiatiques, l'étude n'en a jamais été générale. Nous ofons prédire qu'elle ne le fera jamais à moins qu'il ne s'élève parmi

adoptés. Cet Afrafiab fut long temps poffeffeur de l'Azarbigian, l'ancienne Médie: c'eft pourquoi il eft appellé Roi des Mèdes. Il étoit comme le difent les Grecs, l'aïeul de Cofrev ou Cyrus.

nos souverains un Leon X. ou un Laurent de Medicis.

Princes de l'Europe, qui préférez les nobles accens de la vérité, à l'hommage servile de l'adulation, écoutez les avis d'un homme libre qui s'intéresse à votre gloire, mais qui ne désire pas votre protection. Encouragez l'étude des langues Asiatiques ; étalez devant tout le monde ces précieux trésors dont vous n'êtes que les dépositaires, et qui ne sont trésors que lorsqu'ils sont utiles ; mettez au jour ces manuscrits admirables qui ornent vos cabinets sans enrichir votre esprit, comme les caractères Chinois sur les vases de porcelaine, dont nous admirons les belles nuances sans en pénétrer le sens. Ignorez-vous que l'or, les diamans, les talens, la vertu même, ne sont précieux qu'autant qu'ils sont répandus pour le bien-être de nos semblables ? Elevez des collèges, des imprimeries ; n'épargnez pas les récompenses, les médailles, les lauriers ; faites en sorte que les beaux jours des Médicis renaissent en ce siècle ; que vos cours soient les sanctuaires des Mirandoles, des Politien, des Giraldes ; ouvrez ainsi les sources cachées de l'érudition, et triomphez de l'Asie en la couronnant.

Grâces à nos belles et sages lois, ou plutôt à notre sainte religion qui en est la base, vous

ne ferez jamais aussi despotiques que les rois de l'Orient * : plutôt au ciel que vous fussiez aussi généreux, aussi éclairés, aussi magnanimes qu'eux ; que, pénétrés d'une juste horreur contre ceux de vos ancêtres, qui ont été les fléaux de l'humanité, vous tâchiez d'en être la consolation et la gloire ; et, qu'en procurant le bonheur de vos sujets, dans lequel seul doit consister le vôtre, vous réparassiez (s'il est possible) le malheur que vous avez de régner sur eux !

* Il ne faut pas croire, cependant, que les philosophes Orientaux soient de vils adulateurs. Ils se déchaînent dans leurs écrits contre l'injustice et la tyrannie. Un philosophe Arabe étoit à la cour d'un roi aussi injuste que despotique ; ce roi, voulant l'insulter, assura qu'il y avoit dans les enfers un moulin pour moudre les têtes des savans ; et demanda au philosophe si cela n'étoit pas vrai ; celui-ci répondit, avec une fermeté digne des plus grands éloges, " Oui ! cela est vrai ; mais c'est le sang des tyrans " qui fait tourner ce moulin."

AN
INTRODUCTION
TO
THE HISTORY
OF
THE LIFE OF
NADER SHAH.

CONTAINING

- I. A DESCRIPTION OF ASIA, ACCORDING TO THE ORIENTAL GEOGRAPHERS.
- II. A SHORT HISTORY OF PERSIA FROM THE EARLIEST TIMES TO THE PRESENT CENTURY.

सत्यमेव जयते



सत्यमेव जयते

P R E F A C E.

NO characters are more conspicuous in history, or excite greater admiration in the generality of readers, than those of celebrated warriors and conquerors: we suppose them to partake of a nature more than human; we deck their statues and pictures with laurel; and we dignify them with the name of *Great*; though, perhaps, if they were stripped of their bright arms, and divested of their pompous titles, we should find most of them to be the meanest and basest of mankind. This infatuation arises, partly from the deplorable fervility of our minds, and our eagerness to kiss the foot which tramples on us; partly from our ascribing to the superior force and abilities of one man that success, in which chance or treachery have often a considerable share, and which could never be obtained without the united effort of a multitude; and partly from our mistaking the nature of true

virtue, which consists, not in destroying our fellow-creatures, but in protecting them, not in seizing their property, but in defending their rights and liberties even at the hazard of our own safety. Many *Roman* generals, who had neither valour nor prudence to recommend them, have procured the honour of a triumph for victories gained by their officers; and *Cicero*, in his speech for *Marcellus*, ventured to depreciate the glory of *Cæsar* himself, by asserting, *that a commander receives no small assistance from the courage of his men, the advantage of his situation, the strength of his allies, and the plenty of his provisions: but Fortune, he adds, claims the greatest praise in every prosperous achievement, as military actions owe their chief success to her favour* *.

Power is always odious, always to be suspected, when it resides in the hands of an individual; and a free people will never suffer any single man to be more powerful than the laws, which themselves have enacted or con-

* *Bellicas laudes solent quidam extenuare verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ sint imperatorum; et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, comæatus, multum juvant: maximam verò partem quasi suo jure Fortuna sibi vindicat, et quidquid est prosperè gestum, id pœne omne ducit suum. Pro Marcell. 2.*

firmed : but no kind of power is more licentiously insolent than that, which is supported by force of arms. It was this, which enabled *Marius* and *Sylla* to drench the streets of *Rome* with the blood of her most virtuous citizens ; a consciousness of superior force gave *Cæsar* spirits to pass the *Rubicon*, and oppress the liberty of his country, which the profligate tyrant *Octavius* finally extinguished with the same detestable instrument : and the insatiable avarice of princes, joined to the pride of conquest and the love of dominion, has filled the world with terrour and misery, from *Sesostris* who invaded *Afric* and *Europe*, to the three mighty potentates, who are ravaging *Poland*. How much more splendid would their glory have been, if, instead of raising their fame on the subversion of kingdoms, they had applied their whole thoughts to the patronage of arts, science, letters, agriculture, trade ; had made their nations illustrious in wisdom, extensive in commerce, eminent in riches, firm in virtue, happy in freedom ; and had chosen rather to be the benefactors, than the destroyers, of the human species !

These sentiments, which, as nothing *can* prevent my entertaining them, so nothing *shall* prevent my expressing as forcibly as I

am able, were sufficient to have deterred me from ever attempting to write *The Life of a Conqueror*; unless it had been for the sake of exposing a character of all others the most infamously wicked, and of displaying the charms of liberty by showing the odiousness of tyranny and oppression; but a circumstance, which it will be proper to relate from the beginning, induced me to depart from my resolution, and hurried me from the contemplation of civil and pacifick virtues to the more dazzling, but less pleasing, scenes of victories and triumphs.

A great northern monarch, who visited this country a few years ago, under the name of the prince of *Travendal*, brought with him an *Eastern manuscript*, containing the life of NADER SHAH, the late sovereign of *Persia*, which he was desirous of having translated in England. The secretary of state, with whom the *Danish* minister had conversed upon the subject, sent the volume to me, requesting me to give a literal translation of it in the French language; but I wholly declined the task, alledging, for my excuse, *the length of the book, the dryness of the subject, the difficulty of the style, and, chiefly my want both of leisure and ability to enter upon an undertaking so fruitless and so laborious*. I mentioned, however, a gentleman, with whom I had not then

the pleasure of being acquainted, but who had distinguished himself by his translation of a *Persian* history, and was far abler than myself to satisfy the King of Denmark's expectations. The learned writer, who had other works upon his hands, excused himself on the account of his many engagements; and the application to me was renewed: it was hinted, that my compliance would be of no small advantage to me at my entrance into life, that it would procure me some mark of distinction, which might be pleasing to me, and, above all, *that it would be a reflection upon this country, if the King should be obliged to carry the manuscript into France.* Incited by these motives, and principally by the last of them, unwilling to be thought churlish or morose, and eager for the bubble Reputation, I undertook the work, and sent a specimen of it to his Danish Majesty; who returned his approbation of the style and method, but desired, *that the whole translation might be perfectly literal, and the Oriental images accurately preserved.* The task would have been far easier to me, had I been directed to finish it in *Latin*; for the acquisition of a *French* style was infinitely more tedious; and it was necessary to have every chapter corrected by a native of France, before it could be offered

to the discerning eye of the publick ; since in every language there are certain peculiarities of idiom, and nice shades of meaning, which a foreigner can never learn to perfection : but the work, how arduous and unpleasing soever, was completed in a year ; not without repeated hints from the Secretary's office, *that it was expected with great impatience by the Court of Denmark.* The translation of the History of NADER SHAH was published in the summer of the year seventeen hundred and seventy *, at the expence of the translator ; and forty copies upon large paper were sent to *Copenhagen*, one of them, bound with uncommon elegance, for the King himself, and the others as presents to his Courtiers.

What marks of distinction I have since received, and what fruits I have reaped for my labour, it would ill become me to mention at the head of a work, in which I profess to be the Historian of others, and not of myself ; but since an advertisement has appeared on this subject in the publick papers, which is notoriously false in every article, and casts a most unjust reflection upon an

* Under the title of *Histoire de Nader Chah, traduite du Persan par ordre de sa Majesté le Roi de Danemark* 4to. Chez P. Elmsley dans le Strand.

amiable monarch, it seems a duty imposed upon me by the laws of justice and gratitude, to print at the beginning of this Volume the honourable testimony of regard, which his Majesty *Christian VII.* sent *publickly* to London, a few months after He had received my work, together with my letter of thanks for so signal a token of His favour ; and I cannot, certainly, be charged with want of respect to the great and illustrious Personage, to whom that royal Epistle is addressed, since it was not sent in a private manner, but openly and in the eyes of the world ; and a copy of it was even delivered to me, after having passed through several hands. Nothing more remains to be said on this subject, but that the worthy and excellent man, who was my sole guide and adviser in this affair, and to whom I opened my thoughts in my familiar letters with the utmost frankness, having retired from the office which he then held, I am left at perfect liberty to relate the whole transaction, without a possibility of giving offence to any one living ; especially since I have not suffered *his* name to be made cheap, by mentioning it in any part of the narrative.

This was the circumstance, which induced me, against my inclination, to describe *the Life of a Conqueror*, and to appear in publick

as an Author, before a maturity of judgement had made me see the dangers of the step, which I was inconsiderately taking; for, I believe, if I had reflected on the little solid glory which a man reaps from acquiring a name in literature, on the jealousy and envy which attend such an acquisition, on the distant reserve which a writer is sure to meet with from the generality of mankind, and on the obstruction which a contemplative habit gives to our hopes of being distinguished in active life; if all, or any, of these reflections had occurred to me, I should not have been tempted by any consideration to enter upon so invidious and so thankless a career: but, as *Tully* says, *I should have considered, before I embarked, the nature and extent of my voyage; now, since the sails are spread, the vessel must take its course* *.

It may perhaps be expected, that some account should here be given of the *Persian* History, which I was thus appointed to send abroad in an European dress, with some remarks on the veracity and merit of its Eastern Author; but, before we descend to these minute particulars, it will not be foreign from

* Sed ingredientibus considerandum fuit, quid ageremus; nunc quidem jam, quocunque feremur, danda nimirum vela sunt. Cic. *Orator ad Brut.*

the subject of the present publication, to enquire into the general nature of Historical composition, and to offer the idea, rather of what is required from a *perfect Historian*, than of what hitherto seems to have been executed in any age or nation.

CICERO, who was meditating *an History of Rome*, had established a set of rules for the conduct of his work, which he puts into the mouth of Antonius in his treatise *on the accomplished Orator*; where he declares “the
 “basis and ground-work of all History to
 “depend upon these primary Laws, that the
 “writer should not dare to set down a False-
 “hood, nor be deterred by fear from divulg-
 “ing an interesting Truth; and that he should
 “avoid any just suspicion of partiality or re-
 “sentment: the edifice, he adds, which must
 “be raised on this foundation, consists of two
 “parts, the relation of *things*, and the *words*
 “in which they are related; in the first, the
 “Historian should adhere to the order of
 “time, and diversify his narrative with the
 “description of countries; and since, in all
 “memorable transactions, first the counsels
 “are explained, then the acts, and, lastly, the
 “events, he should pronounce his own judge-
 “ment on the merit of the *counsels*; should
 “show *what acts* ensued, and *in what manner*

“ they were performed ; and unfold the *causes*
 “ of all great events, whether he imputes them
 “ to chance, or wisdom, or rashness : he should
 “ also describe, not only the actions, but the
 “ lives and characters, of all the persons, who
 “ are eminently distinguished in his piece ;
 “ and, as to the *words*, should be master of a
 “ copious and expanded style, flowing along
 “ with ease and delicacy, without the rough-
 “ nefs of pleadings at the Bar, or the affecta-
 “ tion of pointed sentences *.”

If we form our idea of a *complete Historian*
 from these rules, we shall presently perceive

* Quis nescit primam esse Historiæ legem, ne quid
 falsi dicere audeat ; deinde, ne quid veri non audeat ; ne
 qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua similitudinis ?
 Hæc scilicet fundamenta nota sunt omnibus : ipsa autem
 exædificatio posita est in *rebus* et *verbis*. *Rerum* ratio or-
 dinem temporum desiderat, regionum descriptionem : vult
 etiam, quoniam in rebus magnis memoriâque dignis *consilia*
 primùm, deinde *acta*, postea *eventus* expectantur ; et de
consiliis significari quid scriptor probet, et in *rebus gestis*
 declarari non solum *quid* actum aut dictum sit, sed etiam
quo modo ; et, cùm de *eventu* dicatur, ut causæ explicentur
 omnes vel casus, vel sapientiæ, vel temeritatis : hominum-
 que ipsorum non solum *res gestæ*, sed etiam, qui famâ ac
 nomine excellent, de cuiusque vitâ atque naturâ. *Verborum*
 autem ratio, et genus orationis solum atque tractum, et
 cum lenitate quadam æquabili profluens, sine hac judiciali
 asperitate, et sine sententiarum forensium aculeis, perse-
 quendum est. *De Orat. Lib. II. 15.*

the reason, why no writer, ancient or modern, has been able to sustain the weight of so important a character; which includes in it the perfection of almost every virtue and every noble accomplishment, an unbiassed integrity, a comprehensive view of nature, an exact knowledge of men and manners, a mind stored with free and generous principles, a penetrating sagacity, a fine taste and copious eloquence: a perfect Historian must know many languages, many arts, many sciences; and, that he may not be reduced to borrow his materials wholly from other men, he must have acquired the height of political wisdom, by long experience in the great affairs of his country, both in peace and war. There never was, perhaps, any such character; and, perhaps, there never will be: but in every art and science there are certain *ideas* of perfection, to which the works of human genius are continually tending, though, like the *Logarithmick Spiral*, they will never meet the point to which they are infinitely approaching. *Cicero* himself, had he found leisure to accomplish his design, though he would have answered his own idea in most respects, would have been justly liable to the suspicion of an illiberal bias in relating the history of his own

times, and drawing the several characters of his age.

The very soul and essence of History, is *Truth*, without which it can preserve neither its name nor its nature, and with which the most indifferent circumstances in a barren chronicle are more interesting to a sensible reader, than the greatest events, how copiously or elegantly soever they may be described, in a romance or a legend: yet it is strange, that, of so many Histories, ancient or modern, European or Asiatick, there should be so few, which we can read without asking in almost every page, *Is this true?*

History, in its original state, was probably nothing more than the bare relation of publick events, which were digested in the form of Annals, like the life of Tully by *Fabricius*: we are assured that this was the case in old Rome*; and it seems, indeed, in all ages, to be the wisest, as well as the most useful, method of writing history, unless the facts were more diligently examined and more fairly represented, than they appear to be in most productions of this nature. Among the *Greeks*,

* Omnia ea ex commentariis Regis pontificem maximum, in album relata, proponere in publico jubet. *Liv.* I. 32.

Pherecydes, Hellanicus, Epimenides, and among the *Latins*, Cator, Pictor, Pifo, are said to have written without affecting any ornament, or aiming at any other merit than that of a nervous brevity. HERODOTUS sent abroad his nine books with the advantage of a more polished dress: there is a noble simplicity in his diction, to which the open vowels of the *Ionick* dialect greatly contribute, and many of his narratives are extremely pleasing; but his accounts of the *Persian* affairs are at least doubtful, if not fabulous; and he followed his Egyptian guides with an implicit confidence, not scrupling to relate a number of facts, which he could never have verified, if he thought they would improve the manners, or gratify the curiosity, of his own inquisitive nation. THUCYDIDES added stronger nerves to historical composition; his facts are in general authentick, his observations deep and sagacious; but his language is abrupt, obscure, and sententious, particularly in the speeches, which, though they abound with wise maxims and exalted sentiments, bear all the marks of labour and stiffness, and have not even the air of probability, since it is impossible, that many of them could have been comprehended by a popular audience. What Thucydides wanted,

namely, a simple and graceful style, XENOPHON possessed in an eminent degree: nothing can equal the sweetness and delicacy of his language; but that sweetness itself is hardly consistent with the gravity of his subject, and all his pieces, if we except that on *the Expedition of Cyrus*, in which he was personally engaged, have more liveliness of imagination than depth of judgement, and display more of the scholar and moralist, than of the statesman and orator. The sentiments of Thucydides, expressed in the style of Xenophon, would have approached very nearly to that idea of perfect History, which we have just delineated; but it seems to be wisely ordained by nature, that no single man shall excel all others in every great accomplishment, lest he should be tempted to fancy himself a being of a superior order, and should exert his talents to the ruin of his fellow-creatures. Of all the Greek Historians, POLYBIUS was, perhaps, the gravest, the wisest, and the most faithful; but his language is even harsher than that of Thucydides; and, in the few books which remain of his excellent work, we are at a loss to discern the taste and elegance of *Scipio* and *Lælius*, by whom he was assisted.

That forced and stiff kind of writing, than which nothing can be more odious in History,

was designedly adopted by *SALLUST*, and seems inexcusable in a man of his rank and knowledge, who lived in the very age of *Cicero*: the same abruptness and obscurity may well be pardoned in *TACITUS*, who flourished when the purity of the Roman language had declined with the Roman liberty; but the defect of his style prevents us from considering him as a consummate Historian, though his wisdom and penetration would otherwise give him a just claim to that title. It is not easy to conceive what the ancients mean by the *lactea ubertas* of *LIVY*: in many parts of his work he shows great candour and judgement; but his language is not remarkable for ease or copiousness, and it was below a writer of his genius to relate all the superstitious and incredible fictions, which were invented only to please the people of *Rome*, by ascribing the foundation and support of their City to the interposition of the Gods.

The writers of *Lives*, as *Plutarch* and *Nepos*, belonging to a different class: *Diodorus* the *Sicilian*, and *Dionysius* of *Halicarnassus*, were rather scholars and antiquaries, than masters of political knowledge; and the latter *Greek* Historians, *Appian*, *Dio*, *Herodian*, and the rest, can hardly be supposed to star-

the test of Cicero's rules, by which even Thucydides and Polybius have been declared imperfect. It would far exceed the limits of a prefatory discourse, if we attempted to examine by these laws the many Historians, who have related the affairs of their respective states, in the various dialects of modern Europe, *Italian* or *Spanish*, *French* or *English*: some of them are grave and judicious, some bold and impartial, others polished and elegant; but none of them seem to have possessed *all* those qualities, a perfect union of which is required in the character of a finished Historian.

The History of *Florence* by MACHIAVELLI, how beautifully soever it may be written, must necessarily be liable to suspicion from the known principles of its Author; and the work of GUICCIARDINI, who bore an eminent part in the actions which he relates, is not, I believe, considered by the *Italians* themselves as a model of fine writing.

M. DE VOLTAIRE seems to bear away the palm of History among the French: his style is lively and spirited, his descriptions, animated and striking, his remarks, always ingenious, often deep; and, if some trifling errors are discovered in his writings, we are willing to excuse them, when we reflect, that

he is not only the best Historian, but the finest Poet, also, and the greatest Wit, of his nation. He appears to be unjustly charged with embellishing his pieces at the expence of Truth, and with relating facts which he had not examined: this may, perhaps, be the case in one or two instances; but his *Life of Charles the Twelfth* gains fresh credit every day, and his account of *Peter the Great* was extracted from the most authentick materials: it was, indeed, the necessary fate of any author, who should write the lives and adventures of those two singular Princes, to pass rather for the compiler of fables, than for the relater of real events, till time should confirm the truth of the actions recorded by him. It may be thought arrogant in a foreigner, to criticise so great a writer in the article of style and language; but it seems to me, that his periods are not sufficiently expanded: he describes a battle, and discourses on the fate of kingdoms, in the diction of an essay; and frequently huddles the most important remarks into the compass of a short sentence; so that the perpetual return of the full pause makes his language often dry, abrupt, and difficult to be read aloud, without a fatiguing monotony. There are as many different kinds of style, as there are different

subjects: that of an essay should be light and elegant; of a letter, lively and familiar; of an oration, copious and elate; of a moral discourse, grave and solemn; but that of an history ought to be smooth, flowing, and natural, without any graces but perspicuity: yet most authors form a way of writing peculiar to their own taste and genius, which they use indifferently on all occasions; thus *Voltaire* is equally gay, equally polished, whether he writes upon History, Criticism, or Philosophy. His distinguishing excellence is Wit; which, however, sometimes gets the better of his judgement. Wit is never displayed to advantage, but in its proper place: it has often a great effect in controversy; it may even be admitted into an essay; it is the charm of conversation, when it rises naturally from the subject, without seeming to be prepared: but it should be wholly banished from historical composition, and solemn speeches; since nothing can be more absurd, than to discuss the weighty points of legislation and politicks in a string of conceits and allusions. It suited the Roman Orator's purpose, in his defence of *Muræna*, to make the judges merry at the expence of the accuser, Cato; whose Stoical principles he rallies with infinite humour; but we meet with no examples of this kind

in the *Catilinarian* or *Philippick* Orations, when nothing less was concerned, than the destiny of the whole Empire: thus in the relation of common occurrences, if they happen to be of a ludicrous nature, there cannot be too much brilliancy and liveliness; but humour should no more find its way into an historical piece, than into an heroick poem; and all our veneration for the genius of *Milton* will not make us excuse the impertinence of his jokes in his battle of the angels. I dwell the longer on the absurdity of *ill-placed Wit*, because all the works of *Voltaire* are tinctured with it*; and he cannot give an abstract of the *Newtonian* philosophy, without interspersing it with strokes of humour. On the whole, however, *Voltaire* is one of the most agreeable writers in the world, and has brought his native language to the greatest elegance, which it seems capable of receiving.

* His *Histories* abound with such turns as these: *tandis que les Moscovites se plaignaient à St. Nicolas de leur défaite, Charles faisait rendre grâces à Dieu, et se préparait à de nouvelles victoires.* His *Elements of Philosophy* are introduced with a number of humorous dissertations, the first of which begins with this sentence, *Platon rêvait beaucoup, et on n'a pas moins rêvé depuis, &c.* but *Plato* did not write upon *Ideas* in a tripping style full of points and antitheses.

The *English* historians are not to be read without caution: CLARENDON himself is often liable to exception both in sentiment and style; and our language, indeed, was never entirely polished till the present century. I avoid touching upon the works of living authors; lest, in my very preface, I should violate a fundamental law of History, by incurring the suspicion of prejudice for a particular nation, or affection for particular men; but another law obliges me to declare, that there are historians now in Britain, whose writings have sufficiently proved, that if their subjects were equal to their talents, they would be able to contest the merit of veracity, judgement, and elegance with the Ancients themselves. That perfect liberty, which forms the very essence of our constitution, makes it unnecessary for an *English* historian to flatter any potentate or statesman upon earth; and our language, though inferiour to the *Greek* and *Roman*, will not yield the prize of energy, variety, and copiousness, to any modern idiom whatever.

If all the *histories* of Europe are deficient in one or other of the articles, to which we may reduce the rules of Cicero, we cannot hope to find this ideal perfection in the numerous *compilations*, with which the world has

been pestered since the revival of letters, and for which we are chiefly indebted to our neighbours, the *French*. Those who judge the most favourably of these works, must allow them at least to be *useless*; for to what purpose are so many of our years spent in studying the languages of old *Greece* and *Rome*, unless it be to read the ancient compositions in their original beauty, and to draw our knowledge from those sources, whence all modern learning was derived? It were happy, if nothing could be objected to these elaborate volumes, but their *inutility*; they deserve, I fear, an heavier censure; since it is certain, that they help to multiply errors, and abound in fables, which the wisest of the Ancients would have exploded, and many of which they really did explode, when they were poured into Greece through the strainers of the *Egyptians*. It is agreed by all writers, that *nothing can be so rash, nothing so far removed from the dignity of a wise man, as either to profess what is false, or to assert what has not been sufficiently examined by him**: yet one would think, that the very reverse of

* Quid tam temerarium, tamque indignum sapientis gravitate atque constantiâ, quàm aut falsum sentire, aut quod non satis exploratè perceptum sit et cognitum sine ullâ dubitatione defendere? *Cic. de Nat. Deor.*

this was established as a maxim by those, who sit down to compose the history of ancient Empires. At first one is apt to suspect, that these compilers are a set of Wits, who agree among themselves to impose upon the common sense of mankind : some of them tell us, that the *Aristophili* were a people of the higher *Asia* ; some place *Laosthenes* and *Amyntas* among the Kings of *Affyria* ; and others assure us, with a provoking solemnity, that *Cyrus*, before a certain battle, ordered his soldiers to sing an hymn to *Castor* and *Pollux* ; as if the *Affyrians* were acquainted with *Greek* names, or the *Persians* with *Grecian* deities : a multitude of these ridiculous blunders occur in almost every page of our pretended *ancient Histories* ; but on a more intimate acquaintance with these writers, we discover them to be any thing rather than Wits, and find that their ignorance can be surpassed only by their dullness. The truth is, to write an history, and to repeat what others have written, are tasks of a very different nature : we might find many *Rollins* in every hamlet ; but nature produces only a single *Tacitus* in a course of ages. We have already shown what a number of rare talents are required in an historian ; but a compiler may succeed to his best wishes, if he have but tolerable eyes, and a great

share of patience, and, above all, if he be fortunate enough to be endued with a total want of judgement and fancy.

Whatever errors may have been multiplied in *ancient* history by the folly or credulity of some authors; it is certain, that the malice or flattery of others has introduced as many into the *modern*. A volume might be filled with the contemptible mistakes or wilful misrepresentations of facts, which abound in *the history of Europe* for the two last centuries. Let us turn our eyes to *Asia*: what a multitude of improbable stories have been spread over our part of the world, concerning the manners, the laws, the religion of the *Mahomedans*! Euthymius accuses them of adoring *the morning star* under the name of *Cobar*; which is a palpable lie, arising from the ignorance of the writer, who heard the criers on the mosques calling the people to morning prayers by the words *Alla Achar*, or *GOD is the most High*. Such a calumny may be pardoned in so obscure an author, whose credit cannot mislead many readers; but a scholar, and man of the world, like *Grotius*, ought to have blushed, when he talked of *a steel coffin at Medina, suspended in the air between loadstones of equal force*.

An historian, who is obliged to rely upon

the veracity of other men, and cannot say with *Æneas*, *Quæ ipse vidi et quorum pars magna fui*, must be very diligent and circumspect in weighing and sifting his authorities, unless he have a mind to propagate error, instead of establishing truth, and to obtrude upon his reader a set of fables, which the factious or envious invent in all ages, and which the ignorant or malevolent are always ready to circulate. His caution must be still greater, when he records the events of very distant nations; since we have no small difficulty to learn the true state of those occurrences, which pass around us every day; and it generally happens, that, the more intimately we are concerned in any transaction, the more mistakes we find in the publick accounts of it. Men are often at a loss to give a perfect relation of actions, over which they presided in person; as *Pollio* detected several errors in a narrative, published by *Cæsar*, of a battle, in which *Cæsar himself* commanded; or, to speak of our own times, as *Adlerfeld*, in his description of *Schullembourg's* passage over the *Oder*, disagrees in many points from the description given by *the General himself*.

The History, therefore, of those events, which happen in remote countries, can hardly fail of being erroneous; for, in general, we

are forced to depend upon reports of reports, echoed from the ignorant natives to inquisitive travellers, and brought by them to *Europe* decorated with a thousand ornaments: and even if we study the languages of those nations, and read their own Histories, we are commonly deceived, either by the zeal or malignity of the authors. The following example will confirm and illustrate this observation.

There are two celebrated histories of the Life of *Tamerlane*, one in *Persian*, the other in *Arabick*, both of them written with all the pomp and elegance of the *Asiatick* style: in the first, the *Tartarian* Conqueror is represented as a liberal, benevolent, and illustrious prince; in the second, as deformed and impious, of a low birth and detestable principles. It seems difficult at first to reconcile this contradiction; but the difficulty vanishes, when we learn, that great part of the *Persian* History was composed under the inspection of *Tamerlane* himself, and received only the polish of language from the pen of *Ali Yezdi*; and that the *Arabian* author bore the most inveterate hatred against that monarch. The story of *the iron cage*, in which *Tamerlane* confined *Bajazed*; is generally treated as a fable upon the authority of the very learned

M. *d'Herbelot* ; who asserts, *that it is not mentioned by the Arabian Historian, though he omits no opportunity of describing the moral character of his Hero* : this argument would, perhaps, be decisive, if it were founded upon true premises ; but unfortunately, in the thirteenth line of the two hundred-sixty-eighth page, the *Arabian* expressly affirms, “ that “ *Tamerlane did enclose his captive Ilderim “ Bajazed in a cage of iron, in order to retaliate the insult offered to the Persians by “ a sovereign of the lower Asia, who had “ treated Shapor, King of Persia, in the “ same manner ; that he intended to carry “ him in this confinement into Tartary, but “ that the miserable prince died in Syria, at “ a place called Akshabr.*” This fact is not the more true, for being asserted by *Ebn Arabshah* ; but it seems strange, that the judicious M. *d'Herbelot* should have overlooked this passage, and should speak so positively of a book, which he had read with so little attention : nor is the point itself of any great consequence ; but it may show, how cautious we should be, in relying upon the authority of illustrious names.

In this obscurity of human affairs, nothing remains for a wise historian, but to confine himself to great and notorious events, in which

the true and incontestable part of all History consists; for, whenever he descends to particular characters, and minute descriptions, or attempts to relate the very words, and unfold the sentiments, of princes, he will run into wildness and uncertainty, and lead his readers into a kind of fairy land, while they expect to be conducted through the paths of real knowledge. Since in History, as in Philosophy, we can only catch the general and striking features of *Truth*, it is a folly to deck her picture with our own imperfect colours, and to dress up a phantom of our imagination instead of a reality.

There are a multitude of historical pieces in the *Persian, Arabian, and Turkish* languages; some of which are tolerably authentick, all curious and entertaining, but very few written with taste or simplicity, and none, which answer in any degree to the *Ciceronean idea* of perfection: they contain, however, the best materials for an History of *Asia* from the age of *Mahomed* to the present century, and the completion of such a work, if any man had leisure or courage to undertake it, would greatly enrich our *European* literature.

We come now, after a long interval, to consider the *Persian History of the Life of NADER SHAH*, which was translated by the

author of the following work. It must be allowed, that his testimony is not wholly free from suspicion; but his narrative must necessarily be more authentick, than that of our travellers, who could not possibly be acquainted with the facts, which they relate so confidently. The *Persian* historian attended his Hero in many of his expeditions, and was an eye-witness of the actions which he describes: it is probable, indeed, that his attachment to the Deliverer of his country might induce him to paint *Nader Shah* in brighter and more pleasing colours than he deserved; to cast a veil over the deformities of his character, and to present us only with the beauties of it; but, as the work was finished after the death of the Monarch, and as it passes a very free censure upon the latter part of his life, we may reasonably conclude, that the author delivers his real sentiments, though his veneration for the memory of so extraordinary a man often betrays him into expressions, which border upon the meanest flattery. The *Persian* language has declined so much from its original purity, that no great elegance could be expected from *Mirza Mahadi*: the work is genuine, and may be recommended as a curiosity; but I will fairly confess, that, had I been left to my own choice, it would have been the last ma-

manuscript in the world, which I should have thought of translating: out of so many *Persian* books of poetry, ethicks, criticism, science, history, it would have been easy to have selected one more worthy of the public attention; and the works of *Hafez* or *Sadi* might have been printed for half the expense, and in half the time.

I was willing, however, to try, whether this *Asiatick* history might not appear to better advantage without the stiffness of a verbal translation; with which intent I drew up a short abstract of it in my native language: I stripped the original of its affected flowers and ornaments, and here present the *English* reader with all the interesting facts in a plain and natural dress; but, in compliance with *Tully's* rules, I have in some places ventured to interpose my own judgement upon counsels, acts, and events; have preserved the order of time without anticipation or confusion; and have occasionally interwoven the description of remarkable places; taking care to assert nothing of any moment without the authority of the *Persian* to support it, and not to run after the false gleam of conjectures and reports, by which most of the writers on the same subject have been led. After all, I am far from expecting, that this little work

will give me any claim to the title of an historian : when I compare my piece, not only with the *idea* of Cicero, but even with the productions of others, I am like the drop of water, in the fable of *Sadi*, which fell from a cloud into the sea, and was lost in the consciousness of its own insignificance. The chief merit of the book, if it has any, consists in exhibiting in one view the transactions of sixty years in the finest part of *Asia*, and in comprising in a few short sections the substance of a large volume. Life is so short, and time so valuable, that it were happy for us, if all great works were reduced to their quintessence : a famous scholar at *Leipsick* proposed to reprint the vast compilation of *M. d'Herbelot*, enlarged to the double of its present size ; but he would deserve better of the learned world, if he would diminish it to a fourth part of its bulk, by rejecting all its repetitions and superfluities.

Before I conclude this preface, it seems necessary to give some account of the two short tracts, which were designed as preparatory to the principal work.

It was thought useful to prefix to the *Life of Nader Shah*, a *succinct description of Asia*, and particularly of the *Persian Empire*, that the reader, upon opening the History, might

not find himself in a country wholly unknown to him; and that he might be prepared for the Oriental names, which in such a work could not possibly be avoided, and are not easily accommodated to an *European* ear. Many readers are disgusted with the frequent return of harsh and unpleasing names of rivers, cities, and provinces, *the very sound of which, they say, conveys the idea of something savage*; but they would be at a loss to assign a reason, why the *Aras* and the *Forât* are words less melodious than the *Dnieper* and the *Bogh*; why the archbishop of *Gnesne* has a softer title than the *Mulla* of *Ispahan*; or why the cities of *Samarcand* and *Bokhara* are less agreeable to the ear than *Warsaw* and *Cracow*; yet the accounts of the northern kingdoms are read with pleasure, and are thought to abound with a variety of interesting events, while the histories of the East are neglected, and the *Asiatick* languages considered as inharmonious and inelegant. It must, nevertheless, be remembered, that a great part of *Persia*, and all *Sogdiana*, lie in the same climate with *Italy* and the South of *France*; and that the people of *Asia* had among them a number of fine writers, sublime poets, eminent artists, at a time, when our part of the world had neither learning, poetry, nor arts; when

the inestimable remains of *Menander*, *Alcæus*, *Sappho*, and the rest, were publicly burned at *Constantinople* by order of a *Greek* Emperor; and when the inhabitants of all *Europe* besides had never heard of *Menander*, or *Alcæus*, or *Sappho*.

The dissertation on *Asiatick* Geography must, from its very nature, be stiff and uniform. *Tully*, whose noble style might have given a grace to any subject whatever, had begun, at the request of *Atticus*, to compose a *Geographical Treatise*; but he never finished it, because he found it *a barren soil, that was not favourable to the flowers of his language**.

I was very soon aware of this objection; but, as such a work was necessary to my plan, it occurred to me, that the subject would appear less dry, if it were interspersed with anecdotes of Eastern literature, and with summary accounts of the learned men, whom each city of *Asia* has produced; for a relation of all their sieges and revolutions would have been still more unpleasant, and, in general, the cities of *Persia* have had the same fortune with the Empire itself. It will be fair to

* Etenim γεωγραφικά, quæ constitueram, magnum opus est; et hercule sunt res difficiles ad explicandum et ὁμοειδείς; nec tam possunt ἀνθηρογραφεῖσθαι, quàm videbatur. Ad. *Att.* 2. 3.

acknowledge, that, in both parts of the Introduction, many passages are borrowed from the celebrated work of M. *d'Herbelot*; but nothing has been copied from him, which has not also been found in several manuscripts: our materials were taken from the same originals; and it is natural for two persons, who search the same mine, to meet with the same kind of ore. The principal Geographers, whom I consulted, were *Abulfeda*, and *Ulugbeg*; the first, a King of *Hama* in *Syria*, and the second, a grandson of *Tamerlane*, who was also an excellent Astronomer, and built a fine Observatory in his imperial city of *Samarcand*. It is much to be wished, that a correct Map of *Asia* were engraved, with all the names properly spelled, and the latitudes of the cities exactly marked, upon the authority of these illustrious writers; but such a work would require infinite labour, since a number of manuscripts must be collated, lest the mistakes of ignorant transcribers should mislead the designer of the map, and the fine art of engraving be applied to perpetuate their ridiculous errors*. Until some Geographer,

* A table of longitudes and latitudes is already prepared by me, with a view to the work here recommended: but I despair of ever finding leisure to execute a task, which requires such attention and accuracy.

equally skilled in the *Eastern* languages, and in the science which he professes, will supply an able artist with materials to accomplish this useful design, the reader of *Asiatick* history must be satisfied with the Maps of *M. de la Croix*, which are inserted in his *Life of Tamerlane*, and are far the most accurate of any, that I have had occasion to consult; especially in the description of *Khorasan*, where notice is taken even of the castle at *Kelat*, so frequently mentioned in the following History. The reader will be candid enough to consider this essay on the Geography of *Asia* as the sketch only of a larger tract, which, from the very nature of an introductory piece, must needs be superficial and imperfect, for it would be absurd to make any introduction so copious, as to divert the reader's attention from the work, which it was intended to illustrate.

In the *short history of Persia*, which follows the chapters on Geography, I pursued, as closely as I was able, the plan of a book compiled by *Atticus*, which was greatly admired by the *Romans*, but is now unfortunately lost: it contained an *abstract of general History*, and exhibited in one view a relation of the most interesting events, that happened in a pe-

riod of seven hundred years *. Thus the second part of my Introduction comprises all the great and memorable occurrences in the *Persian* Empire, from the doubtful and fabulous ages to the decline of the *Sefi* family in the present century : it was extracted from several *Asiatick* writers, *Mirkbond*, *Khandemir*, *Ferdusi*, &c. and might have been considerably enlarged, if all the fables and dull events, which are found, it must be confessed, in great abundance in the originals, had been transcribed at full length ; but it has long been a maxim with me, that, as nothing should be admitted into History, which is false, how agreeable soever it may be, so nothing should be related, merely because it is true, if it be

* *Cognoscat etiam rerum gestarum et memoriæ veteris ordinem maximè scilicet nostræ civitatis, sed est imperio-
forum populorum et regum illustrium : quem laborem nobis
Attici nostri levavit labor ; qui conservatis notatisque tempo-
ribus, nihil cùm illustre prætermitteret, annorum septingentorum
memoriam uno libro colligavit. Cic. Orat.*

Nempe eum dicis, inquit, quo iste *omnem rerum memoriam breviter*, et, ut mihi quidem visum est, perdiligenter complexus est ? Istum ipsum, inquam, *Brute*, dico librum mihi salutis fuisse. Tum *Atticus* : Optatissimum mihi quidem est quod dicis ; sed quid tandem habuit liber iste, quod tibi aut novum aut tanto usui posset esse ! Ille verò et nova, inquam, mihi quidem multa, et eam utilitatem, quam requirebam, ut *explicatis ordinibus temporum, uno in conspectu omnia viderem*, &c. Id. De Clar. Orat.

not either instructive or entertaining. The dullest records of ancient times should be preserved, that they may occasionally be consulted ; but they should be repositied in cabinets and archives : as the old arms and utensils of the *Romans* are kept in museums for the inspection of the curious, while modern pieces of elegant or useful workmanship are the constant furniture of our apartments, either for our pleasure, our convenience, or our defence. The poetical fables of the old *Perfians*, however curious, or amusing, ought not to be mixed, like glittering dross, with the pure ore of true History : but, if some student of Eastern literature would amuse himself with collecting these fables, and reducing them to a *System of Persian Mythology*, he would greatly assist every learner of the *Asiatick* languages ; who, without such help, must be stopped in every page by allusions to adventures, of which he never heard ; since a man, who is unacquainted with the *fairies*, *dragons*, and *enchanters*, so frequently introduced in the poems of *Ferdusi* ; who knows nothing of the griffon *Simorg*, the speaking horse of *Rostam*, the dark sea which furrounds the world, the mountain of *Kaf*, or the battle of the twelve Heroes, can no more pretend to read the finest writings of

Persia, than he could understand the Odes of *Pindar*, if he never heard of the *Trojan* war, the groves of *Elysium*, the voyage of the *Argonauts*, or the several attributes of the heathen Deities.

The Persians would not readily forgive my presumption, if they knew what a liberty I have taken with their *Chronology*, and *how many thousand years* I have retrenched from the pretended Duration of their Empire. They reckon but *eleven* Monarchs of the first race, and *nine*, including *Darius*, of the second; yet they assign to the reigns of these *twenty* princes a period of above *three thousand years*, or *an hundred and fifty* to each prince one with another; but these are *Persian tales*: human nature is nearly the same in all ages; and it has been proved by the strongest induction, that Kings seldom reign, one with another, longer than *eighteen or twenty years* each*: so that we must ascribe these fictions of the *Persian Chronologers* to the vain desire of aggrandizing their country, by raising its Antiquity so far beyond the truth.

It is with the utmost diffidence, that I venture to add an observation of my own upon any work of NEWTON; whose admirable tracts

* See *Newton's Chronology*, p. 52.

on the abstract sciences, and on the application of those sciences to natural Philosophy, exhibit the noblest specimen of perfection, to which the human intellect can be exalted; and whose treatises on lighter subjects, though incapable, from their very nature, of strict demonstration, are not without many strokes of that piercing genius, which raised him above all men who ever lived: but it appears to me, that his *medium* of twenty years to a reign is too general, and that, in some ages and nations, it must be considerably less, in others, far greater, according to the necessary difference of government or manners, in the different empires of the world. Thus, by comparing the duration of the modern *Asiatick* dynasties, since the decline of the Califate, with the reigns of the several princes, I have observed, that those Monarchs have seldom sitten on the throne longer than ten or twelve years each, at a medium; for, if one or two of them have contrived to hold their seats *forty* years, the greater part of them have reigned but *six* or *seven*, and many have been dethroned in a few months, some, even in a few days, after their accession. This can be owing to nothing, but the imperfection of those unhappy governments, where a Sultan no sooner has the diadem on his head, than

his ministers, sons, or brothers, form a confederacy against him, so that he either perishes in the field, or closes his days in prison, to make room for one of his relations, who frequently meets with the same fate: this is apparent from almost every page in the Histories of *modern Asia*. The case was very different in the infancy of the *Persian* Empire: the sovereigns were almost deified by the people, whom they had civilized; the temperance of those early ages might tend to lengthen their natural lives; and few of them were disturbed by civil wars or rebellions; so that we may safely allow the space of *five hundred and sixty* years to the two first families of Persian Kings, or *twenty-eight* to a reign; which computation, if we count backwards, from the death of *Darius*, in the *three-hundred-thirtieth* year before CHRIST, will place the foundation of the *Persian* Monarchy in the *eight-hundred-ninetieth* year before the same Epoch, about *fourteen* years, according to Newton, after the burning of *Troy*, and just a *century* before some General or feudatory of *Tahmuras* founded the dynasty of the *Assyrians* *: but here we must observe, that it is

* If we retrench so many centuries from the Antiquity of the Persian Empire, it is impossible that *Caiumaras* should be the *King of Elam* mentioned in Scripture, as some writers have conjectured.

not possible for us to fix the precise years, in which each of these ancient Monarchs began his reign, or how long each of them really sat on his throne; so that these calculations, when we descend to minute particulars, must needs be very uncertain, and, where we cannot hope to find the perfect truth, we must, like the old *Academicks*, be content with a bare probability. To conclude; if any essential mistakes be detected in this whole performance, the reader will excuse them, when he reflects upon the great variety of dark and intricate points, which are discussed in it; and if the obscurity of the subject be not a sufficient plea for the errors, which may be discovered in the work, *let it be considered*, to use the words of *Pope* in the preface to his juvenile Poems, *that there are very few things in this collection, which were not written under the age of five and twenty*; most of them, indeed, were composed in the intervals of my leisure in *the South of France*, before I had applied my mind to a study of a very different nature, which it is now my resolution to make the sole object of my life. Whatever then be the fate of this production, I shall never be tempted to vindicate any part of it, which may be thought exceptionable; but shall gladly resign my own opinions, for

the sake of embracing others, which may seem more probable ; being persuaded, that nothing is more laudable than the love of Truth, nothing more odious than the obstinacy of persisting in Errour. Nor shall I easily be induced, when I have disburdened myself of two more pieces, which are now in the press, to begin any other work of the literary kind ; but shall confine myself wholly to that branch of knowledge, in which it is my chief ambition to excel. It is a painful consideration, that the profession of literature, by far the most laborious of any, leads to no real benefit or true glory whatsoever. Poetry, Science, Letters, when they are not made the sole business of life, may become its ornaments in prosperity, and its most pleasing consolation in a change of fortune ; but, if a man addict himself entirely to learning, and hopes by *that*, either to raise a family, or to acquire, what so many wish for, and so few ever attain, *an honourable retirement in his declining age*, he will find, when it is too late, that he has mistaken his path ; that other labours, other studies are necessary ; and that, unless he can assert his own independence in active life, it will avail him little, to be favoured by the learned, esteemed by the eminent, or recommended even by Kings. It is true, on the

other hand, that no external advantages can make any amends for the loss of virtue and integrity, which alone give a perfect comfort to him who possesses them. Let a man, therefore, who wishes to enjoy, what no fortune or honour can bestow, *the blessing of self-approbation*, aspire to the glory given to *Pericles* by a celebrated Historian, *of being acquainted with all useful knowledge, of expressing what he knows with copiousness and freedom, of loving his friends and country, and of disdaining the mean pursuits of lucre and interest* * : this is the only career, on which an honest man ought to enter, or from which he can hope to gain any solid happiness.

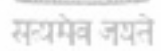
* Γινῶναι τε τὰ δέοντα, καὶ ἰσχυρῶς ταῦτα, φιλόπολις τε καὶ χρημάτων κρείστων.

Thucyd. 2. 60.

THE
INTRODUCTION.
PART I.

A
DESCRIPTION
OF
ASIA.

———The flow'r and choice
Of many Provinces from bound to bound,
From *Arachosia*, from *Candaor* east,
And *Margiana*, to th' *Hyrceanian* cliffs
Of *Caucasus*, and dark *Iberian* dales,
From *Atropatia*, and the neighb'ring plains
Of *Adiabene*, *Media*, and the south
Of *Susiana*, to *Balsara's* haven. MILTON.



सत्यमेव जयते

A
DESCRIPTION
OF
ASIA.

CHAP. I.

The Persian Empire.

*IRAN**, or the vast Empire, which we commonly call *PERSIA*, is a country bounded on all sides by seas or rivers. It has the *Indian* sea on the south, and the *Caspian* directly opposite to it: the *Persian gulf*, or, as the *Asiatics* call it, the *Green Sea*, the *Tigris* and *Euphrates*, the *Cyrus* and *Araxes*, the *Oxus* or *Bactrus*, and the five branches of the *Indus*, divide it on the other sides from *Arabia*, from *Syria*, from *Georgia*, from *Turkestan*, and from *India*. As all the provinces in this Empire must have changed their boundaries in a course of ages, it will not be easy to reconcile exactly the accounts of ancient and modern Geographers; but we

shall attempt to make them agree as nearly as possible.

*PARS**, or *Persis*, has on the south a gulf, to which it gives its name, and along which it extends near three hundred leagues: it has *Kermán* on the east; *Khuzistán* on the west; and a vast desert, named *Noubendigán*, which embraces it on the north, divides it from *Khorasán*, or, *The Province of the Sun*. On the border of this desert is the beautiful valley of *Baván*†, often alluded to by the *Arabian* poets, which is reckoned one of the four *Paradises of Asia*; the other three are the vale of *Damascus*, the banks of the river *Obolla*, and the plain of *Sogd*, in the midst of which stands the flourishing city of *Samarcand*: all these places are said by travellers to be delightfully pleasant; and the mildness of the air, joined to the clearness of the rivulets, which keep a perpetual verdure on the plains, give us the idea of the most charming scenes in nature.

The finest cities in *Persis* are, 1. *SHIRAZ*, surrounded with pleasant gardens, and famous for having given birth to the poets, *Hafez* and *Sádi*: its inhabitants are fair and well made, and are remarkable for the liveliness of

* پارس † In *Persian* شعب بران

their wit. 2. *YEZD*, the birth-place of *Sharfeddin Ali*, an elegant author, who wrote the life of *Tamerlane*: and, 3. *FIRUZABAD*, or, *The Region of Happiness*, where a very able grammarian was born, who compiled an admirable dictionary of the *Arabick* language, which he justly entitled * *Alcámûs*, or, *The Ocean*; he lived in the fourteenth century, and *Tamerlane* is said to have made him a present of five thousand ducats: he is usually called *Firûzabâdi*.

When you have passed the desert of *Nou-bendigân*, you enter the province of *KHORASAN*, the *Bactriana* of the Ancients: it is the most eastern kingdom of Iran, and takes its name from *Khôr†*, an old word for the *Sun*. It is bounded on the north by the *Oxus*, on the west by a desert, and on the east by the mountains of *Candahâr*, which separate it from *India*. Its principal cities, all of which have been at different times the seats of Kings, are, 1. *BALKH*, where *Loborasp*, successor to *Cyrus*, retired, having placed his son upon the throne of *Persia*; it was the birth-place

* In *Arabick* القاموس

† In *Persian* خور This word is used by *Ferdusi*; but, in the modern language of the poets, it is commonly joined with شين a word of the same meaning.

of *Mirkbond*, the historian, and of the sublime poet *Gelaleddin*, who wrote the *Méfnavi*, a moral work, highly esteemed in the East. 2. *HERAT*, the *Aria* of the *Greeks*, whence the territory depending on it was called *Ariana*; it was a magnificent City, till it was ruined by the Tartars: the learned *Kbondemir*, who was born in it, gives us a full description of its palaces, mosques, and gardens, in the twelfth chapter of his General History. 3. *MERU SHAHJAN*, or, *The Delight of Kings*; it was once a pleasant city, but had the same fate with *Herat*. 4. *NISHAPOR*, which was built or repaired by *Shapor*, son of *Ardesbir*. Several excellent men were born in this City, the chief of whom were *Attár*, who wrote a *Pendnáma*, or book of *Instructions*, and *Cátebi*, who composed a poem on the loves of *Baharám*, king of *Persia*, and the fair *Gulendám*. The great square of this city was called *Meidán*, in which was born a learned grammarian, thence named *Meidáni*, who published a large collection of *Arabian* proverbs, with elaborate notes. The other populous city of *Khorasan* is, 4. *TUS*, now called *MESHEHED*, or, *The Tomb of Martyrs*; which was made in this century the *Capital of Khorasan*; it was the native city of the astronomer *Nasíreddín*, and the poet *Fer-*

dúfi, who, after a number of adventures, ended his days in it. The little town of *JAM* or *ZAM* deserves to be mentioned among these cities, because it was the birth-place of the illustrious *JAMI*, a most animated and elegant poet, whose beautiful compositions, on a great variety of subjects, are preserved at *Oxford* in twenty-two volumes. He flourished in the middle of the fifteenth century, and dedicated one of his poems to *Mohammed II*. The cities of *Balkh*, *Herat*, and *Meru*, or at least the names of them, are very ancient: they are said to be mentioned by *Zerduſht*, in the first section of his *Pazend*, among the sixteen delightful places, which *Ormúsd* raised, and *Aherman* endeavoured to destroy.

*SEGESTAN**, or *SISTAN*, the *Dran-giana* of the Greeks, has part of the *Desert*, and *Kerman*, on the West, and on the East the country of *Gour*, famous for a rich mine of turkis-stones, between which and *India* lies the territory of *Ráver*; it touches also, at its eastern boundary, the province of *MULTAN*, which makes a part of *Sind*: it has another desert, and part of *Mocran*, on the south, and joins on the north to *Zablestán*. The country of *Segeſtan* consists chiefly of plains, and is

very fruitful in palm-trees; it is also rich in mines of gold, the ore of which is uncommonly pure. Its chief cities are, 1. *BOST*, whence a moral poet of great reputation in *Persia* was named *BOSTI*; and, 2. *ZERENGE*, which was a populous and commercial town during the reign of the *Soffarian* princes. This province, and *ZABLESTAN*, the ancient *Arachosia*, were considered as one principality by the old *Persians*; and *Rostam*, the commander under *Cyrus*, held it as a fief from the Kings of *Iran*. The cities of note in *Zablestán* are, 1. *CABUL*, which, indeed, is generally reckoned the capital of another province, named *CABULISTAN*, and no man, as the Indians say, can be called the ruler of *India*, who has not taken possession of *Cábul*. 2. *MEIMEND*, an agreeable town, furrounded with meadows, watered by fresh streams, and with gardens, that produce excellent fruit. 3. *GAZNA*, or *GAZNIN*, from which the family of *Mahmúd*, who conquered these provinces in the tenth century, were called *Gaznevis*; it is an unpleasant city, and its inhabitants are forced to send to *Meimend* for their fruit and herbage: this city, as well as *Cábul*, was under the dominion of the *Indian* Emperor in the present century, but they were an easy conquest to

the *Persians*. 4. *BAMIAN*, which *Genghiz* took by storm in the year 1224, and almost ruined, in the violence of his grief for the loss of his grandson, who was killed during the siege.

We may place the large province of *SIND** next to *Segeftán*, because, though it is generally reckoned a part of *India*, yet it comprehends both *MOCRAN*, the ancient *Gedrosia*, and *MULTAN*, which have been considered as provinces of *Persia*; and here we may observe, that the *Easterly* divide the *Indian* Empire into two parts, which they call *HIND*, and *SIND*: by *Hind*, in its strictest sense, they mean the districts on both sides of the *Ganges*, and by *Sind*, the country that lies on each side of the *Sindáb* or *Indus*, especially where it discharges itself into the ocean. *Sind*, therefore, including *Mocrán* and *Multán*, is bounded on the south by the *Indian* sea, which embraces it in the form of a bow: it has *Hind* on the east, and on the west, *Kermán*, with part of *Segeftán*, which also bounds it on the north; but if, with some Geographers, we make it comprise even *Zableftán* and *Cábul*, its northern limits will extend as far as *CASH-MIR* †, that delightful and extraordinary val-

* *سند*

† In Persian *کشمیر*

ley, celebrated over all Asia for the singular beauty of its inhabitants, the serenity of its air, and the abundance of its delicious fruits: if, again, we include *Cashmír* also in this division of *India*, it will reach as far northward as *TIBIT* or *TOBAT*, the country of the finest musk, which has *China* on the east, and *Oriental Tartary* on the west and north; but we are wandering from our road: let us return to *Iran*.

The principal cities of *Sind* are, 1. *DAIL-BUL*, where the *Portuguese* had a settlement. 2. *MANSURAT*, which we by contraction call *Surát*, situated in the territory of *KAM-BAIA*, a city well known to our merchants and travellers: and 3. *BIRUN*, famous for being the birth-place of *Abu Rihán* an excellent Astronomer and Philosopher, who travelled forty years in *India* in search of knowledge; though some writers suppose him to be a native of another *Birún* in *Kharézm*.

Between *Mocrán*, the mountains of which are washed by a branch of the *Indus* and *Persis*, is the province of *KERMAN**, or, as the Ancients call it, *Carmania*; which is bounded by the desert on the north, and on the south by the *Persian* gulf: the soil of *Ker-*

mán is extremely dry, as it is watered by no considerable river. The cities of this province are, 1. *SIRJAN*, which the inhabitants have contrived to water with artificial canals. 2. *ZEREND*, and 3. *HORMUZ*, which was formerly on the continent, but was afterwards transferred to an island of the same name in the gulf of *Persia*. The commerce of this city was removed by the *Persians* to the port of *Abbas*, or *Gomrón*. Many learned men were born in *Kermán*, the most celebrated of whom were the poets *Khájab*, *Kermáni*, and *Omadeddin*: the first of them was remarkable for the richness and splendour of his style, the second for the correctness and elegance of his verses; they both left collections of their Odes and Elegies.

To the west of *Pars* is the province of *KHU-ZISTAN**, which the Greeks called *Susiana*; it has no mountain in it, but consists wholly of large plains. It has part of *Persian Irák* on the north, the Gulf to the south; and it extends westward as far as the plains of *Wáset*, and the port of *Basra*, whence Milton says

The south
Of *Susiana*, to *Balsára's* haven.

* خوزستان

But he pronounces the word *Basra* very improperly, and makes also a considerable mistake, in putting into the mouth of *the Tempter* the name of a city, which *was not built till six hundred years after the temptation*. The principal cities of *Khuzistán* are, 1. *TOSTAR* or *SHUSTER*, the ancient *Susa*, famous for a manufactory of rich velvets. 2. *AHWAZ*, which has a large territory, or rather province around it: the country of *Abwaz* contains the smaller cities of *Corkób*, *Dourák*, *Rambormoz*, and *Afcar Mocram*.

ARABIAN or *Babylonian IRAK**, the ancient *Babylonia* or *Chaldea*, comprises the districts, which lie on each side of the *Tigris*, and consequently has *Mesopotamia* on the west, and *Cúbistán* or *Parthia* on the east. This was the seat of the *Babylonian* princes; and the ruins of *Babel* or *Babylon* are still shown at some distance from *BAGDAD*, the capital of the province; which was built in the middle of the eighth century by the Calif *Almansör*. This city was raised on the spot, where a Persian princess had formerly built a palace, which she called *the gift of Bag*, the name of her idol; but *Almansör* named it *the Mansion of Peace*, because he had just

put an end to a fortunate war, when the city was finished. *Bagdád* was also called *ZAU-RA*, by which name the illustrious and amiable *Tográi* mentions it in his poem, entitled *Lamia*. The *Arabians*, who inhabited this City under the Califs, were remarkable for the purity and elegance of their dialect; whence *Sadi* boasts, that he knew the art of love, as well as a native of *Bagdád* spoke the language of *Arabia*. The *Tartars*, *Persians*, and *Turks* have been successively in possession of this city: it was taken in the year 1638 by the Sultan *Morad III.* and it has remained to this day in the hands of the *Turkish* princes, for *Ahmed*, who governed it in the present century, had the address to defend it against the repeated assaults of the *Persians*. The other considerable cities of *Irák* are; 2. *CUFA*, from which the ancient *Arabick* letters are called *Cúfick*, for the modern characters were not invented till the beginning of the tenth century. The neighbourhood of *Cufa* has been rendered sacred to the *Persians* by the tombs of *Ali*, and his son *Husséin*, who was killed on the plain of *Kerbela* *. 3. *HEIF*,

* Mr. *Hanway* has metamorphosed this *Babylonian* plain into a *Persian* Prophet, whom he calls *Gherbellai*. (Vol. iv. page 74.) Such a mistake is very excusable, as the name of *Kerbela* rings, says M. d'Herbelot, in all the elegies that

remarkable for a fountain of naphtha or bitumen, with which, according to the Oriental tradition, the tower of Babel was built on the plains of *Senaar*. 4. *MADAIN*, near which the ancient *Ctesiphon* probably stood; it was the metropolis of *Irak* in the reign of *Perviz*, whose throne of massy gold, covered with jewels, together with other inestimable treasures, was found in it, after the battle of *Cadassia*, and plundered by the *Arabs*. 5. *HOLVAN*, where the Califs used to reside in summer for the freshness of its air; it stands in the mountains between the two *Iraks*: and; lastly, *BASRA*, a commercial City well known to our merchants; it is unpleasantly situated, by reason of the uncommon dryness of the soil; but not far from it the river *Obolla* flows through a delightful valley, and makes it one of the most beautiful spots in *Asia*. In this city was born the celebrated *Hariri*, who composed a moral work in *fifty dissertations* on the changes of fortune, and the various con-

have been composed on the death of *Hussein*; but the worthy writer had too great a confidence in his authorities. The twelve prophets, or, more properly, high-priests of the *Persians*, are *Ali*, *Hassan*, *Hussein*, *Ali II.* *Mohammed*, *Jafar*, *Musa*, *Riza*, *Abu Jafar*, *Ali III.* *Hassan II.* and *Mahadi*, who is supposed by the zealots of the sect to be still living, and doomed to appear on the last day with the *Messiah*.

ditions of human life, interpersed with a number of agreeable adventures, and several fine pieces of poetry: the style of these discourses * is so rich, elegant, and flowery, that a man, who understands them accurately, may justly be called a perfect master of the *Arabick* language.

PERSIAN IRAK, named also *CUHISTAN* or *the mountainous country*, and *GEBAL*, which has the same sense in *Arabick*, seems to be the *Parthia* of the ancients: it is remarkable, that the words *Parthia* and *Persia* were both taken from one word, that is *Pars* or *Parth*, for the *Asiaticks* had a letter, which they sometimes pronounced *th*, and sometimes *s*; *Pars* † signifies a *Leopard*, and the country might, perhaps, have taken its name from its being infested with beasts of that species: but this is only offered as a conjecture, and the fact, on which it is grounded, may happen not to be true; it adds, however, some weight to this opinion, that the people of *Asia* frequently gave names to countries from the animals which were found in them, or the plants which they produced: thus part of *Africa* was, very probably, named *Libya*

* In *Arabick* مقامات *Mecâmât* or *Sittings*.

† In *Persian* letters پارس

from *Lebia* *, which signifies a *Líonefs* in the eastern dialects. It may be worth while to remark in this place, that the *Old man of the mountain*, who is mentioned in our accounts of the Crusades, was no other than a Prince of the *Ismaëlian* family, who reigned in *Ge-bal*, or *the mountainous province*, with the title of *Sheikh*, an *Arabick* word, signifying an *Old man* as well as a *Prince*.

The two *Iraks* are said to be fine provinces; and their beauties are particularly described by the *Persian* poet *Khacáni* in his poem entitled *Irakein*, the dual number of *Irak*.

The principal cities of *Cubislán* are, 1. *ISPAHAN*, which the *Sefi* family made the Metropolis of their kingdom. The splendour and riches of this city under *Abbas*, and his immediate successors, are well known in *Europe* by the relations of *Chardin*, who has described them with a minute exactness; but for us, who prefer the genius of its inhabitants to the luxury of its Kings, it will be sufficient to mention the learned men, who were born in it: the chief of them were *Omád Elcáteb*, who published the life of *Seldáheddin*, whom

* In *Arabick* لبيبة

we call *Saladin*, in seven volumes, and *an account of the Siege of Jerusalem* in a separate work, both written in a flowery and elevated style: and the poet *Kemàleddin*, who left a *Diván*, or collection of his elegant verses.

2. *HAMADAN*, an agreeable city, situated near the mountain *Alvënd*, and remarkable for a fresh and temperate air: it was the birth-place of an eloquent writer, who produced some rhetorical discourses, in imitation of which, *Harîri* composed his admirable dissertations.

3. *KOM*, where the richest *Persian* silks were woven.

4. *CASHAN*, famous likewise for its manufactory of silk, and for the dangerous venom of its scorpions, which has even passed into a proverb.

5. *CAZVIN*, called also *Gemâlabâd*, or the *Region of Beauty*, where many able scholars and learned historians were born.

6. *REI*, the most northern city of *Parthia*, in which were born the sublime philosopher *Fakbreddin*, and the physician, commonly called *Râzi*, whose works begin to be known in Europe, as those of *Boerhave* begin to be studied in *Asia*: and

7. *NOHAVEND*, celebrated for being the scene of the last battle, which the *Persians* were able to give to the *Arabs*, who gained a complete victory under the command of *Ebn Yemen* in the year of Christ 641, on

a day which the *Arabians* call * *The victory of victories*. These cities, together with *Abher*, *Sava*, and others, have been exactly described by the traveller *Chardin*.

The province of *Cubistán* has on the East the vast desert of *Noubendigán*, and, on the West, *Azarbigian*, the ancient *Media*; its southern limits are the borders of *Susiana*; its northern, part of *Dilem* and *Mazenderán*.

AZARBIGIAN †, or *Media*, *ARRAN* or *Atropatia*, and *ARMENA*, or *Armenia*, are considered by some Eastern Geographers as One Province or Kingdom, and we may, therefore, describe them together. They are bounded on the east by part of *Cubistán*, and the *Caspian* provinces; on the west, by *Rúm*, or the lower *Asia*; on the north they have *Georgia* and *Circassia*; on the south, a canton of *Mesopotamia*, and *Curdistán*, part of the ancient *Affyria*. The most remarkable cities of *Azarbigián* are; 1. *ARDEBIL*, considered as sacred by the *Persians*, for containing the tombs of *Sefiaddin* and *Heider*, the venerable ancestors of the *Sefi* family. 2. *TABRIZ*, commonly called *Tauris*, which, in the last century, was a large and beautiful city, but has been much impaired during the

* In *Arabic* فتح الفتوح † اذربيجان

late disorders in *Perſia*: It ſtands at the foot of a mountain, which the Greeks called *Orontes*, a word corrupted, perhaps, from *Orond*; and a ſmall river winds through its ſtreets. The air of *Tauris* is cool, dry, and ſo healthy, that it is ſaid to have taken its name from its quality of reſiſting any noxious infection; for *Tab* ſignifies *a fever*, and *Riz* is the participle of *Ríkhten*, *to diſperſe**. There was an ancient city, which ſtood nearly in the ſame place, and, is called *Taſpis* by *Ptolemy*. The moſt illuſtrious perſon born at *Tabriz*, was the poet *Hemám*, who flouriſhed in the thirteenth century, and was contemporary with *Sádi*. There is a very agreeable ſtory told by *M. d'Herbelot* of theſe two poets, which, though foreign from the ſubject of geography, deſerves to be inſerted. *Sádi*, who ſpent his youth in travelling, happened to meet *Hemám* in a certain city, either in a bath or at a banquet: they converſed for a long time without knowing one another, and diſcovered the places of their birth; ſome time after, *Hemám*, obſerving that *Sádi* was almoſt bald, a defect imputed to the air of *Shiraz*, ſhewed him the bottom of a cup, which he held in his hand, and asked him *how it happened, that the heads*

* In *Perſian* تبریز

of the Shirazians were like that cup? Sadi, without hesitating, took the cup, and, presenting the hollow part of it to his companion, *tell me first,* said he, *how it happens that the heads of the Tabrizians are like this? Hemám,* who was very rich and well born, was surprised at so smart a reply from a dervise, for *Sadi* used to travel in that dress, and began to treat him with more respect: “*You come,*” said he, *from Shiraz; do you know Sadi? “has he composed any new piece of poetry?”* *Sadi* replied, that he knew him, and repeated some of his finest verses. The other was highly pleased with them, and asked him *if the people of Shiraz set any value on the poems of Hemám;* he answered, that they were greatly admired, and repeated a couplet taken from them, which intimated, “*that there was a veil between his beloved and him, but that it was time to remove it, and have a full view of her perfections.*” Upon this they made themselves known to each other, and cultivated the strictest friendship till their death.

The great cities of *Arran* and *Armenia* are, *GANGIA*, and *ERIVAN*, its Capital, a large but unpleasant town, without any fine edifice in it, or any other ornament than a number of gardens, and vineyards. Some Geographers, and among them the prince of *Hamah*,

place in *Armenia* the cities which we consider as belonging to *Georgia* or *Gurgistán*; these are *SHAMCUR*, and *TEFLIS*, a city not large, but tolerably elegant: it is washed on the eastern side by the river *Ker* or *Cyrus*, and defended on the other sides by strong and beautiful walls.

*SHIRVAN** and *DAGHESTAN*† or *The country of rocks*, are those provinces which *Milton* calls

———The *Hyrcanian* cliffs
Of *Caucasus*, and dark *Iberian* dales.

The first of them seems to be derived from *Shír*, a *lion*, and the second from *Dágh*, a *cliff*. *Daghestan*, the ancient *Albania*, which is inhabited by a bold and warlike race of banditti, called *Lekzies*, reaches along the *Caspian* to the borders of the *Russian* Empire: it has on the north the vast desert of *Capchác*, which has ever been the nursery of hardy and untamed warriors; and extends from the *Wolga* to the immense regions of north-eastern *Tartary* or *Siberia*. The cities of *Shirván* are, 1. *BACU*, a port on the *Caspian* lake, whence it is called *the Sea of Bácu*: 2. *SHAMAKHI*, a city well known to the

* شیروان † داغستان

Russians: and 3. **DERBEND** or the barrier, which stands at the foot of Mount *Caucasus* or *Keitáf*, and commands the *Caspian*: this place was called by the ancients *Caspiae portæ*, by the Turks, *Demir Capi*, or, *the gate of iron*, and by the Arabs, *Bábelabwab* *, or the *important passage*. It was anciently considered as the boundary of the *Persian Empire*, and an old king of *Persia* built to the north of it a vast wall, like that of *China*, which has been repaired at different times, in order to prevent the incursions of the *Khozárs*, and other savage nations, who infested the rocks between the *Caspian* and *Euxine* seas. Some ruins of this mound are still to be seen, and the cement of it is as hard as marble. This city was once thought so considerable, that the governor of it had the privilege of giving audience in a *golden chair*, whence the territory around it was called *Seríreddhebab*, or, *the throne of gold* †.

DILEM and **GHILAN**, the country, perhaps, of the ancient *Cadusli* and *Gelæ*, are described together by the illustrious Geographer *Abu'l Fedá*, prince of *Hámah*, who reckons but seven towns in them, neither of

* Literally, *The gate of gates*.

† In *Arabick* سرير الذهب

which are at all remarkable : these provinces, according to him, contain two degrees from south to north, and about three from west to east. These two countries, joined to *TABERESTAN*, and *MAZENDERAN**, seem to form the great kingdom, called by the Ancients *Hyrkania* and *Margiana*. The capital of *Mazenderán* is, *ASTERABAD*, which stands in the territory of *Jorján* ; and the chief city of *Teberestan* is, *AMOL*, the birth-place of *Ibn Joreir* or *Taberi*, an exact and agreeable Historian, whose work was published in *Arabick* at the beginning of the tenth century, and has since been translated by eminent writers into *Persian* and *Turkish*.

Khwarezm, or *KHAREZM*†, the country of the ancient *Chorasmii*, lies on each side of the *Oxus*, as far as the place where it formerly discharged itself into the *Caspian* ; so that it belongs partly to *Irán*, partly to *Turán* ; it has great *Tartary* on the north and north-east, *Khorasán*, on the south, and is bounded on the east by the *Transoxan* provinces. The word *Kharezm* signifies in old *Persian* *an easy conquest*, and took its name, we are told, from an expression of *Cyrus*, who, having in this

* In *Persian* تبرستان و مازندران

† خوارزم

country, defeated a numerous army of *Turanians*, with little loss on his side, was heard to say *Kharezmi búd*, or, *it was an easy victory*; a tradition, which seems to prove the antiquity of the *Persian* language, for *Rezm*, in the modern dialect, signifies *a battle*, and *Búd*, *it was*. The *Kharezmi*ans have always been esteemed lovers of musick and poetry; some of their verses are preserved in *Arabick*, which are very sprightly and elegant. They have not a very warm climate, for their rivers are generally frozen in winter. The principal cities of *Kharezm* are, 1. *CORCANGE*, whose inhabitants used to traffick in raw silk and saffron; it stands on the west of the *Oxus*, which in this place bends its course to the north. 2. *CATH*, once the capital of the province. 3. *HEZARESB*, famous for a castle almost impregnable. 4. *DARGAN*, the first city which you enter, if you come from *Merú* in *Khorasán*. 5. *ZAMAKH-SHAR*, renowned only for being the birth-place of a great scholar and able grammarian, commonly called *Zamakhshari**, author of a most learned and entertaining work in ninety-nine chapters, which he chose to entitle *Al*

* In Arabick الزمخشري

Rabí, or *The Vernal Recreation**: to these cities *Abulfeda* adds *FARABR*, a small town close to the *Oxus*, near which the river is fordable.

BADAKHSHAN and *TOKHARESTAN* †, the countries of the ancient *Maffagetæ*, lie towards the source of the *Gihûn* or *Oxus*, and are separated from *Turán* by the district of *Khotlán*, and the town of *Vakhsh*, which stands in a pleasant and fruitful territory. There is a city also named *Badakhshán*, near which are some mines, where the *balafs* rubies are commonly found. We have a collection of poems by a native of this country, who is commonly called *Badakshi*; one of his couplets is quoted by *M. d'Herbelot*, in which he compares the life of man to *an hour-glass*, that is always alternately high and low ‡. On the south of *Badakhshán* is the province and city of *CANDAHAR* §, situated in the

* In Arabick ربيع الابرار

† بدخشان و طخارستان

‡ The *Persian* couplet is

این فلک همچو شیشه ساعتست
ساعتی زیر و ساعتی زبرست

§ In *Persian* قندهار

mountains, which the Greeks called *Paropamisus*.

ALGEZIRAH, or the *Peninsula*, for so the *Arabians* call the province of *Mesopotamia*, lies, as its Greek name imports, between the two rivers *Tigris* and *Euphrates*, or, as the Easterns call them, *Degelab*, and *Fordt*. This extensive country is divided into four *Diár*, or *cantons*, which took their names from as many *Arabian* tribes, who formerly settled in them; that of *Becr* is best known to our Geographers. The principal cities of *Mesopotamia* are, 1. *ROHA*, called by our writers *Edeffa*, which was taken by the Crusaders, and afterwards recovered by the *Persians* from *Baldwin*, King of *Jerusalem*. 2. *HARRAN*, which the *Romans* called *Carrhæ*, where *Crassus* and his army were defeated. 3. *RACCA*, not *Araçta*, as it is written in the maps, the birth-place of the astronomer *Batáni*, a very accurate observer of the heavens. 4. *NASSIBIN*, the *Nisibe* of the Ancients, which has been a subject of perpetual contention between the *Persian* and *Roman* Emperors: and, 5. *MUSEL*, near which it is supposed, that *Niniveh* was anciently built; it was the native city of an excellent musician, thence named *Müseli*, who, by the power of his melody, is said to have reconciled the

Calif *Al Rasbîd* to the fair *Maridah*, his mistress, at whose behaviour he had taken some offence.

CHAP. II.

The Tartarian Kingdoms.

THE large and beautiful kingdom, which lies between the *Gibûn* and *Sibûn*, or the ancient *Oxus* and *Iäxartes*, is called by the Persians *TURAN**, by the Arabians, *Mawarannahar*† or, *The province beyond the river*, and by the Greeks *Sogdiana*, from the pleasant valley of *Sogd*, which shall presently be described: they might have called it *Mesopotamia*, if that name had not been before applied to another country. It has *Badakhshan* on the east, and on the north, the vast regions of *Turkestan* or *Scythia*, which reach to the confines of the *Russian* and *Chinese* Empires. The valley or plain of *SOGD*‡, passes among the *Asia-*

* توران † In Arabic ما وراء النهر

‡ In Persian سغد

ticks for one of the most delightful spots in the world; it is an hundred and twenty miles in length, and sixty in breadth, and a large river, named *Caï*, rolls through it, which branches into a thousand clear streams, that water the gardens and cultivated lands, with which the whole plain is covered. In the midst of this vale stands the city of *SAMAR-CAND*, which was very rich and flourishing in the fourteenth century: the territory is now possessed by the *Uzbeks*, a warlike nation, who took it from the descendants of *Tamerlane*. That Conqueror was born at *CASH*, a pleasant city, about a day's journey from *Samarcand*. In short, *Sogdiana* lies in the same climate with *Italy* and *Provence*, and has the advantage of a sky perpetually clear, the coolest rivers, and the most excellent fruits. The other famous cities of *Transoxiana* are, 1. *BOKHARA*, through which the Russian merchants used to pass in their journeys to *China*; it was in this century the seat of a sovereign prince, whom *Mirza Mabadi* calls king of *Bokhára*, by which he means the whole territory of *Sogdiana*. 2. *NAKHSHEB*, where a celebrated author was born, who wrote in Persian a book called *The Tales of a Parrot*, not unlike the *Decamerone* of *Boccace*. 3. *ZAMIN*, where the

finest manna of all *Asia* is gathered. 4. *OSRUSNAH*, furrounded by a district, that has four hundred strong castles in it. 5. *FARGANA*, the birth-place of a great astronomer, usually called *Alfargáni*, who flourished in the ninth century. The mountains near *Fargána* abound in turkis-stones, as well as in rich mines of gold and silver.

The vast Empire, which lies beyond the *Iaxartes*, between the dominions of the Czar and the Emperor of *China*, is called by the *Asiaticks*, who speak correctly, *TURKES-TAN**, or, *The country of the Oriental Turks*, an ancient and martial people, who, under the names of *Getes*, *Moguls*, and *Tartars*, have, at different times, poured in great numbers into the more western and southern kingdoms. The principal cities of *Turkeistán* are, 1. *BALASAGUN*, which was once its Capital. 2. *SHASH*, which gives its name to a river that flows from the *Sibún*, and joins another called *Faráb*. 3. *SHAHROKHIA*, built by *Tamerlane* upon the birth of his son, whom he called *Shahrokh*, or, *Check with the rook*, because he was playing at chess, and had just beaten his adversary by that stroke, when he received news of the prince's birth.

This city stands on the banks of the *Iäxartes*, over which there is a large and elegant bridge in this part. 4. *FARAB*, or *FARIAB*, otherwise called *Otrár*, the birth-place of two very learned men, the great philosopher and musician *Al Fariábi*, and an able grammarian, known to us by the name of *Al Jouberí*, or, *The Jeweller*, who compiled a voluminous dictionary of the *Arabick* language, entitled *Seháb*, in which the principal words are illustrated by chosen passages from the old *Arabian* poets *. There is nothing very remarkable in the other cities of *Turkeistán*, as *Ilák*, *Toncát*, and the rest: they stand between the ninety-ninth and hundred and first degrees of longitude, and are between forty-one and forty-three from the Equator. The province of *KHOTOLAN* deserves, indeed, to be more particularly mentioned; it lies between *Tartary*, *Badakhshan*, and the ter-

* This laborious scholar lost his senses through an excess of learning, and was killed by a fall in a mad attempt to fly with a pair of waxen wings. The title of his work *Sehab*  signifies *purity*, and also *health*; which gave occasion to a ridiculous mistake of a *French* Orientalist, who translated the life of *Tamerlane*, from the *Arabick*: the historian, speaking of the death of a certain *Arab*, says, *he died like the author of Seháb*, that is, *by a fall from the top of his house*, which the *Frenchman*, not knowing the allusion, translates, *he died in perfect health*.

ritory of *Balkh*; its chief city, which has also a considerable district around it, is named *VAKISH*; and the whole country is represented as fruitful, pleasant, watered by several rivulets, and even rich in golden ore, which the streams often bring down the mountains mingled with their sand.

At the extremity of *Turkestan*, are the countries of *KHATA* and *KHOTEN*, which border on *China*, and, in this century, were governed by an independent King, who sent an ambassador to *Nader Shah*. The city of *Khoten* has a large territory round it of the same name, which is famous for producing very fine musk, equal to that of *Tibet*. A *Persian* poet, quoted by *Golius* in one of his manuscripts*, alludes to the musk of this country in the following passage: ‘When thy charming letter was brought to me, I said; “Is it the zephyr that breathes from the gardens, or is the sky burning wood of aloes on the center of the sun? or is a caravan of musk coming from *Khoten*†?” To

See the *Bibliothèque Orientale*, p. 999. where, by some accident, the original of the third verse is omitted.

† In *Persian*,

مکتوب جانغزاي تو آمد بسوي من
کفتم مگر صبا از چهن رسيد

understand these verses, we must know, that the *Asiatics* have a custom of perfuming their letters, which they tie up in little bags of fatten or damask. The city of *CASHGAR* also, with its territory, belongs, according to some writers, to *Khatá*; as well as *KHANBALEK*, which the Eastern Geographers place actually in the *Chinese* Empire; this is not the *Gambalu* of our travellers, which is properly called *Cabalig*, and stands forty-four degrees from the Line, and an hundred and three from the *Canaries*. *CARACUM* is likewise a city of *Khatá*, and is situated in a large plain covered with black sand, from which it derives its name. All this extensive Empire was conquered in the thirteenth century by *Tamugin* or *Gengbiz*, who penetrated even into *China*, which his successor *Otdai* almost wholly subdued, and took the city of *Nám Kím*, or *Nang King*, where the *Chinese* prince *Altun* burned himself and all his family, that he might not fall into the hands of the *Moguls*.

یا آسمان به جگر خورشید عود سوخت
یا کاروان مشک ز راه ختن رسید

CHAP. III.

The Indian Empire.

THE celebrated Empire of *India* is called by the Persians *Hind*, or *HINDUSTAN**, *The Country of the Hindûs*: it is bounded on the west and south by the Ocean, on the north by *Candabâr* and *Turân*, on the east by *Chîn* or *China*; for so the *Asiaticks* call the Peninsula beyond the *Ganges*, which comprises the kingdoms of *Tipra*, *Asûm*, *Aracan*, and *Siam*. The country of *Hind* is divided into three parts; 1. *Guzerat*, or *DECAN*, including most of the southern provinces, and, among them, the city and territory of *SUMENAT*, where *Sadi*, as he tells us in his *Bostân*, had an adventure with the worshippers of an ivory image, whose artful contrivance he detected at the hazard of his life. 2. *MALABAR*, or, *The country of the Malais*, which includes what the *Arabians* call *Beladelfulful*, or, *The land of Pepper*†, and is terminated on the south by the cape of *Comron*, famous for pro-

* هندوستان

† In Arabick بلاد القلفل

ducing the best aloe-wood, a favourite perfume of the *Asiatics*: to the south-west of this promontory are the numerous islands, which we call *Maldives*, and the Arabs *Rabihát*, and a little to the south-east, the famed *Serandib* or *Seilán*, which produces so many precious perfumes, jewels, and spices. M. d'Hérbelot remarks, that the *Eastern* Geographers say nothing of the cinnamon, with which *Serandib* abounds, and, as they call that spice *the wood of China*, he imagines, with some appearance of probability, that it was transplanted to *Seilán* by the *Chinese*, who, as it is currently reported, had once a great connection with the natives of that island. Farther eastward are the islands of *Samander*, or *Sumatra*, *Rámi*, or *Lameri*, which may, perhaps, be *Java*, though, by the accounts of it, one would take it for the same with *Samander*, and then *Albinoman* will be *Java*, *Jálús*, the *Moluccas*, and *Mebrage*, or *Soborma*, *Borneo*; to which isle the Easterns seem to confine their knowledge of *Asiatick* Geography*; for what they call the isle of *Anam*, is no other than the southern part of the peninsula, which the ancients named *The golden Chersonnese*; and

* They pretend, that a city called *Jámcut* is situated at the extremity of our Hemisphere.

as to *Sinf*, *Sili*, and *Sindafúlat*, they are rather ports on the coast of *China* than islands. The city of *Khancú*, which the learned *African* Prince *Edrissi* mentions, seems to be the *Cantón* of our merchants.

The third division of *Ind* is called *MA-BER* * by the *Arabians*, and extends from the gulf of *Bengal* on both sides of the *Ganges* as far northward as the straits of *Kupele*; and here we may observe, that it is usual with the *Asiatics* to give the same name to the countries, which lie on both sides of any considerable river: thus the province of *Sind* is divided by the *Indus*, *Kharezm* by the *Oxus*, *Palestine* by the *Arden* or *Jordan*, *Egypt* by the *Nile*, and this part of *India* by the *Ganges*. The ancient system of government, which prevailed in this country, seems to have been perfectly feudal; all the territories were governed by *Rái's* or *Rájas*, who held their lands of a supreme lord called *Belbár*, the seat of whose residence was the city of *CAN-NOUGE*, now in ruins. There is a curious book at *Oxford*, which was presented to the University by Mr. *Pope*, and contains the pictures of all the Kings who reigned in *India*, from the most early times to the age of *Timúr*, whose descendant *Báber* founded the mo-

* In *Arabick* المعبر or, *The passage*.

narchy of the *Moguls* at the opening of the sixteenth century.

DEHLI, called also *Shahgehánabád*, was the Capital of a kingdom, which bore the same name, where a race of *Mabomedan* princes reigned before *Tamerlane*, who were lovers of poetry and eloquence, and liberal patrons of learned men: this City, as well as a great part of the *Indian* Empire, has been agreeably described by M. *Bernier*, who tells a pleasing story of two *Raja's*, named *Gemel* and *Polta*, who were besieged in a castle by Sultan *Acbar*, where, fearing to be led in chains by an insulting Conqueror, they made a desperate sally, in which they lost their lives fighting boldly to the last moment: he adds, that *Acbar* ordered the statues of these two illustrious brothers to be cut in marble upon two elephants, and placed over the gates of *Dehli*. To the north-west of this city stands *Labawar* or *LAHOR*, the capital of *Penjáb*, or, *The five Rivers*, a province so called, because the *Indus* is in that part divided into five large branches: it seems to have been the ancient kingdom of *Pór* or *Porus* *, which is almost the only *Asiatick* word that the Greeks have

* In *Persian* پور which signifies also in Indian a mansion, an abode, a city; hence *Bijapór*, بیجاپور usually called *Visapor*.

not corrupted. Our travellers mention a fine road of two hundred and fifty leagues, with rows of beautiful trees on each side, that reached from *Agra* to *Labór*; and it is observable that the *Persians* call that city also *Rábver**, in allusion, perhaps, to this road. We cannot forbear mentioning in this place the city of *BENARES* on the *Ganges*, famous for an academy or college of *Indian* priests, commonly called *Bramens*, who once possessed all the learning of *India*, and spoke the language, in which *Bidpai* wrote his excellent fables: there are some of this fraternity remaining, but their learning, it is probable, has not been preserved among them in any great degree, and their ancient language begins, like the *Greek*, to be respected rather than known.

सत्यमेव जयते

CHAP. IV.

The Turkish Empire.

THE *peninsula* of *ARABIA*, for so it is called by the eastern Geographers, has the gulf of *Persia* on the north-east, and the sea of *Om-*

* In *Persian* ره‌ور literally, *having a road*.

mán on the south, whence the province, that lies between them, took the name of *Bahrein*, or *The Two Seas*; it is bounded on the west by the *Babar Al Yemen*, or *Red Sea*, which has also the name of *Colzom*, taken from a town of *Egypt*, now entirely ruined; on the north it has *Sbám* or *Syria*. The triple division of *Arabia* into *Yemen*, or the *Happy*, *Hejáẓ*, or the *Desert*, and *Hajar*, or the *Stony*, is well known to every reader: yet it will not be useless to add a short description of those three provinces.

*YEMEN**, a delightful country, which had its *Arabick* name from the advantages of its situation, is divided from *Hejáẓ* by high mountains and vast deserts; it produces the finest incense, and other valuable perfumes: the sweetness of its fruits, the refreshing shade of its woods, and the coolness of its rivers, which flow perpetually down the mountains, make ample amends to its inhabitants for the heat of the climate, which must needs be very intense, as the city of *ADEN* is but eleven degrees from the Line. Its other principal cities are, 1. *SANAA*, which was the seat of the *Tobát's*, or ancient kings of *Yemen*. 2. *ZEBID*, nearly in the same la-

titude, a commercial city, known to the merchants, who sail from *Ethiopia* or *India*. 3. *Máreb*, or *Saba*, the city of the *Arabian* Princess who visited *Solomon*, situated in a fertile territory called *HADHRAMUT*, the *Hydramytene* of *Ptolemy*. We must not omit, that the entrance into the Red Sea is called by the *Arabians* *the gate of tears**, because that part of the ocean is extremely dangerous.

HEJAZ, or the *Desert*, is principally celebrated for its two cities, *MECCA*, the birth-place of *Mahomed*, renowned over all Asia for its *Cáaba*, or *Square Temple*, which the old *Arabians* used to decorate with the most beautiful compositions of their poets, written in golden characters on the silky paper of *Egypt*; and *YATREB*, or *Tciba*, called also, by excellence, *ALMEDINA*, or *The City*, in which the *Arabian* lawgiver was buried.

The chief city of *HAJAR* is *YAMAMA*, which gives its name to the territory around it: this was the country of the ancient people called *Thamúd*†; who were extirpated, according to the traditions of *Arabia*, for refusing to break their idols at the command of the prophet *Sáleb*.

* In Arabick باب المندب *Bábelmandeb*.

† In Arabick ثمود

*SHAM**, or *Syria*, has *Hajar* on the south, and part of the lower *Asia* on the north; its eastern and western limits are the *Euphrates* and the *Mediterranean*. This country is so well known to our historians, ancient and modern, and to all our travellers and merchants, that very little needs be said of it in this place; there is scarce a city in it, which has not had its particular history, written in several volumes by authors, who seemed to forget how small a part of the globe they inhabited, compared with the vast Empires described in the preceding pages. The two principal cities of *Syria* are, 1. *DAMASHC*, or *Damascus*, near which is a valley or plain represented by the Arabians as a most charming spot, and *one of the four paradises of Asia*. 2. *HOLAB*, or *Aleppo*, where the learned *Pocock* acquired so perfect a knowledge of the *Arabick* language. 3. *JERUSALEM*, or *Alcods, The Holy*, which is still held sacred by the Mahomedans, who, whatever may be said to the contrary, are certainly *a sect of Christians*; if, indeed, they deserve the name, while they follow the impious heresy of *Arius*.

RUM †, or the *Roman* provinces, which are

* شام

† روم

also called *Anatolia*, have the Empire of *Iran* on the east, and are bounded on the other sides by the *Black Sea*, the *Archipelago*, and the *Mediterranean*; this is the country so justly famed for producing many of the great poets and fine writers of the ancient world, so that, whatever may be said of the *Persian* and *Arabian* compositions by those who are unable to read them, it cannot be denied even by *them*, that *Asia* has given birth to men of the brightest parts, and the most exalted genius. The *Thracian Bosphorus*, so frequently mentioned in the fictions of the old poets, separates this part of *Asia* from the city of *CONSTANTINOPLE*, which was made the seat of the *Turkish* Sultans in that memorable period, when *learning* revived in Italy, and *the art of printing*, which was then invented, served to promote and to fix it; when our apartments were first adorned with *the vases of China* and *the silks of India*; when *a new world* was discovered and subdued; when the light of reason and liberty was spread over part of *Christendom*, and delivered it from the worst of oppression, *the tyranny of superstition and imposture*.



सत्यमेव जयते

THE
INTRODUCTION.

PART II.

A
SHORT HISTORY
OF
PERSIA.

———— Here thou beholdst
Assyria, and her Empire's ancient bounds,
Araxes, and the *Caspian* lake; thence on
As far as *Indus* east, *Euphrates* west,
And oft beyond ——— For now the *Parthian* king
In *Ctesiphon* hath gathered all his host
Against the *Scythian*, whose incursions wild
Have wasted *Sogdiana*.

MILTON.



सत्यमेव जयते

A
SHORT HISTORY
OF
PERSIA.

CHAP. I.

The Pishdadian Family.

*CAIUMARAS**, whom some have supposed to be *the King of Elam* mentioned in the Scripture, founded the Persian Empire, and fixed the seat of it in the province of *Azarbigian*. He was opposed in his noble enterprizes by the inhabitants of the mountains and forests, who, like the wild *Tartars* and *Arabs*, dwelled in tents or caverns, and led a rambling life among rocks and in deserts. The rude appearance of these Savages, compared with the more polished manners of those, who first began to be civilized, gave rise to *the fiction of Dæmons and Giants* among the *Persians*, who call them *Dives* † and represent them as declared enemies to Man.

Before
CHRIST,
890.

* کیومرث

† دیو

B. C. 865.

HUSHENG *, Grandson of *Caiumaras*, was, probably, contemporary with *Minos*, and, like him, was eminent for his Justice and excellent Laws, which gained him the surname of *Pisbdád* †, or *The Legislator*, whence the first race of *Persian* Kings took the name of *Pisbdadians*. He taught Agriculture to his subjects, and made great improvements in the art; he advised them to water their fields with artificial canals, a custom still frequent in *Persia*, where the soil is uncommonly dry. He also discovered mines of iron in his kingdom, which metal he wrought into weapons, and tools for husbandry. He was the first, who bred dogs and leopards for hunting, and introduced the fashion of wearing the furs of wild beasts in winter. He is also said to have built the city of *Sbustar* or *Susa*, to have extended the bounds of his Empire, and to have penetrated as far as the coast of the *Indian* Sea.

B. C. 835.

TAHMURAS ‡ succeeded his father *Husheng*; he built several cities in the two provinces of *Irak*, and among them *Babel* or *Babylon*, and *Niniveh*, near the ruins of which the cities of *Bagdad* and *Musfel* are now supposed to stand. He assigned the government

طهورت ‡ پیشداد + هوشنگ *

of these cities, with large territories annexed B. C. 835.
 to them, to his most illustrious Ministers, who
 are known to us by the names of *Affyrian*
 and *Babylonian* Monarchs, though, most pro-
 bably, they payed homage to the sovereign
 lords of Iran.

This prince encouraged arts and manufac-
 tures, and particularly *the planting of rice,*
and the breeding of silk-worms; he first used a
 complete suit of armour, and civilized many
 barbarous nations, whence he was called *Dīv-*
bend *, or, *The Tamer of Giants*.

GEMSHID † finished the City of *Iſſakhar*, B. C. 800.
 or, as the *Greeks* called it, *Perſepolis*, which
 his uncle *Tahmuras* had begun, and the ruins
 of which are still ſhown, by the name of
Cheblminâr ‡, or, *The Forty Pillars*. He in-
 troduced the uſe of the Solar Year among the
Persians, and ordered the firſt day of it, called
Nurüz §, when the Sun enters the Ram, to
 be ſolemnized by a ſplendid feſtival. This
 gave a beginning to Astronomy among his
 ſubjects, and at the ſame time, perhaps, to the
 idolatrous reſpect, which the common people
 afterwards ſhewed to the Sun. *Gemſhid*, or
Gem, for he is known by both names, was a

| | |
|------------|---------|
| * دیوبند | † جهشید |
| ‡ چهل منار | § نوروز |

B. C. 800. wife and magnificent prince: he was the first, who instituted publick baths, and encouraged his subjects to dive for pearls in the *Green Sea*, or *Persian Gulf*; he invented tents and pavilions, and discovered the use of lime in building: he built a strong bridge over the *Tigris*, which, according to the *Asiatick* writers, was demolished by the *Greeks*. Yet this illustrious monarch was unfortunate in war: he was driven from his throne by *Zohác*, a native of *Arabia*, and spent the remainder of his life in travel. The Queen, his wife, saved her son *Feridun* from the usurper, and educated him in a distant retreat. The Persians say, that *musical instruments* were invented in the reign of *Gemshid*; and they add, that *Pythagoras* and *Thales* were his Contemporaries.

B. C. 780. *ZOHAC**, the Usurper, was a detestable Tyrant: his cruelty forced the Persians to revolt, and a General, named *Gáo*, having defeated him, drew the young *Feridun* from his retirement, and placed him upon the throne.

B. C. 750. *FERIDUN*† is considered by the Persians as a model of every virtue: he gave the province of *Irak* or *Parthia* to his Deliverer *Gao*, as a principality for life; and having sent for

the standard, which that officer used in his battle against *Zohác*, he adorned it with precious stones, and preserved it in his treasury *. B. C. 750.

Feridun, wishing to spend the last years of his life in a studious retirement, divided his vast dominions between his three sons: he allotted *Syria* and the western provinces to *Salm*, who was, perhaps, the *Salmanasser* of the *Jews*; he gave the country beyond the *Oxus* to *Túr*, whence the *Transoxan* Regions were called *Túrán*, and assigned the kingdom of *Khorasan* and all the heart of his Empire to *Irage*, his youngest son, whose share took the name of *Irán*, which it still retains. The two elder brothers, thinking this division partial, made war against *Irage*, and slew him in a cruel manner; they would even have dethroned *Feridun*, had not *Manucheher*, son of *Irage*, a youth of great hopes, led a powerful army against them, and avenged the death of his father. This division of the Persian empire into *Iran* and *Turan* has been a source of perpetual dissensions between the Persians

* This Standard, which bore for many ages the name of *Gaváni*, گاوانی is said to have been brought into the field by the last King of the *Sassanian* race, when his army engaged the *Arabs* at *Cadeffia*, in the year 636 of our æra; but it was taken by *Saad*, *Omar's* general, who distributed the jewels, which adorned it, among his officers.

B. C. 750. and Tartars, as the latter have taken every opportunity of passing the Oxus, and laying waste the districts of *Khorasan*; they have even pushed their conquests so far, as to overturn the power of the *Califs*, and afterwards to raise a mighty Empire on the banks of the *Ganges*.

B. C. 720. *MANUCHEHER* * made great improvements in the government of *Persia*, and was the first who began to fortify his cities with ramparts and ditches. He was fond of improving gardens, and of cultivating curious plants. He was not fortunate in war, though his General and Vizir, the son of *Neriman*, was the bravest hero of his age. In his reign the celebrated *Rostam* is said to have been born of *Rudaba*, an Indian princess, by *Zälzer* or *The golden-haired*, a youth of exquisite beauty and eminent virtues: but, as *Rostam* was, certainly, a Commander under *Cyrus*, he must, if we place him under *Manucheber*, have lived above an hundred and fifty years; which is scarce credible, though such a fiction may be allowed in the poems of *Ferdusi*.

B. C. 695. *NUZAR* †, son of *Manucheber*, succeeded to the diadem, but not to the glory, of his father. While his court was torn in pieces

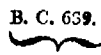
by a number of factions, *Afrásiab*, King of *Túrán*, a lineal descendant from *Túr*, son of *Feridún*, passed the *Oxus* with a formidable army, and, having defeated the *Persian* Monarch, slew him with his own hand. This Invader reigned twelve years in *Persia*, but was forced by *Zalzzer*, or *The Prince with golden Hair*, to repass the *Oxus*, and return to his own dominions. It is more than probable, that *Afrásiab* was a common name for the Kings of *Asiatick Tartary*, since the grandfather of *Cyrus*, whom we commonly call *Astyages*, bore the same name, and we cannot suppose Him to have been the first invader of *Persia**.

It was not long before the *Turanians* invaded *Iran* a second time, and, by forcing the great commanders of *Persia* to defend their own Principalities, reduced the power of the *Persian* Kings to a shadow. *Afrasiab*, either the monarch above-mentioned, or another of his name, is reckoned the ninth king of *Persia*.

ZAV† was a prince of the royal line, and was placed on the throne by *Zalzzer*, but en-

* The family of *Othman*, who now reign at *Constantinople*, are willing to be reputed descendants from this King of *Turan*, and are flattered with the Epithet of *Afrasiab Jáb*, or *افراسياب جاه* Powerful as *Afrasiab*.

† زو

B. C. 639.  joyed only *the title of King*, as the *Turanians* had overrun great part of his Empire, and kept him in continual alarm. These are the *Scythians* of our Ancient Histories, who are said about this time to have invaded the kingdom of the *Medes*; but our best historians are apt to confound them with *the Scythians of the North*.

B. C. 633. *GERSHASP* *, son of *Zav*, or *KISH-TASP*, as some writers call him, reigned but a few years, if it could be called reigning, to have the *name of King*, and to be more helpless than his subjects: he was the last prince of the *Pisbdadians*. During the reign of these monarchs in *Persia*, if we believe our Chronologers, *Dido* built *Carthage*, *Homer* wrote his Poems, which were afterwards brought into *Greece* by *Lycurgus*; the *Pyramids* of *Egypt* were raised by *Cheops*, *Cephren*, and *Nitocris*; the *Affyrians* founded a powerful Dynasty; Athens was first governed by *Archons*; and *Sabaco*, whom the *Persians* call Cús Pildend †, or *with the Teeth of an Elephant*, because he first made use of that beast in his wars, became famous in *Ethiopia*, and spread his arms over all *Africa*. This warriour was contemporary with *Feridún*,

کوش پیلدند † کرشاسب *

who reigned, as we have seen, seven hundred B. C. 623.
 and fifty years before Christ. at which time,
 says *Newton*, *Sabaco* the Ethiopian invaded
 Egypt. *Rome*, the rival of *Carthage* and
Athens, was built in the reign of *Gersbâsp*.

CHAP. II.

The Caianian Family.

WHILE *Zalzer*, the most powerful prince of B. C. 610.
Persia, was encamped in his province of
Sistân, the Drangiana of the Greeks, *Afrasiab*,
 who had subdued all *Media*, considered him-
 self as Sovereign of the Empire. By this
 time, another son of *Zav*, named *Cobâd*,
 began to distinguish himself in his engage-
 ments against the *Turanians*, and, being as-
 sisted by *Zalzer*, whose son *Rostam* was very
 young at this time, he was enabled to drive
 the invaders from *Iran*, and to place himself
 upon the throne of his ancestors. *Æschylus*,
 who flourished but an hundred years after
 this event, rightly attributes the recovery of

B. C. 610. the Empire to this prince, whom he calls a *Mede*, in his *Tragedy of the Persians*: “The first Leader of the army, says he, was a *Mede*; the next, his son, completed (or rather promoted) this work, for wisdom guided his mind: the third was *Cyrus*, a fortunate Man *.” It is evident that these three kings are *Cai Cobád* †, *Cai Cäüs*, and *Cai Cofru* or *Khofru*; whom the Greeks call *Cyaxeres*, *Darius the Mede*, and *Cyrus*. The first syllable of *Cyaxeres* is apparently the *Cai* of the *Persians*, which signifies a *Great King*, and was prefixed to the names of those three princes, whence the whole race were named *Caianians*. The Ancients tell us, that *Cyaxeres* slew the *Scythian* Chiefs at a feast, to which he had invited them; but the *Easterns* are silent on this head, and it seems more probable, that the *Tartars* were compelled by force to repass the *Oxus*; our authors make them retire beyond *Cholcos* and *Iberia*, confounding, as usual, the *Oriental* with the *Northern Scythians*. *Cai Cobád* made several wise regulations in his kingdom, and ordered

Μῆδος γὰρ ἦν ὁ πρῶτος ἡγεμὼν στρατῶ,
 Ἄλλος δ' ἐκείνῃ παῖς τόδ' ἔργον ἤνυσε,
 Φρένες γὰρ αὐτῷ θυμὸν οἰακὸς ῥόρην.
 Τρῆτος δ' αἶψ' αὐτῷ Κύρος, εὐδαίμων ἀνὴρ.

Æschyl. Pers.

کي قباد †

the publick roads to be divided into *parfangs* B. C. 610.
or spaces of about four miles.

CAI CAUS * is called by our writers B. C. 600. *Darius the Mede*, and it may here be observed, that *Dára*, or *the Sovereign*, was rather an Epithet than a proper name of the *Persian* Kings; so that the *Daricks*, or pieces of money, which were known at *Athens*, might have been coined by any *Persian* Monarch, and have born that name without the least impropriety. We must also remember, that the *Asiatick* Princes had several different names or titles, which circumstance has been the source of great confusion in our histories of the East. The *Persian* writers mention nothing of the *Lydian* war; they only say, that *Cai Caus* carried his arms into the *Lower Asia*, and was very successful in his enterprise. The *Turanians*, led by another *Afrasiab*, invaded *Persia* a third time, and layed waste the province of *Media*. *Siavesh*, son of *Cai Caus*, being unjustly accused by *Sudaba*, his father's concubine, of an attempt to violate her, went over to *Afrasiab*, who received him with open arms, and gave him his daughter in marriage. This Princess was called *Firenkis* by the *Persians*, and *Mandane*, by

B. C. 600. the *Græeks*, who had a singular fondness for soft and melodious names, and neglected truth itself for a pleasing sound. A few months after her nuptials, *Siavesh*, who deserved a longer life, was killed by a brother of *Afrasiab*, and the Princess, of whom *Khosru* was soon after born, was obliged to fly with her infant. The young *Khosru* was, some years after, seen by a Persian General, who guessed by his features that he was the son of *Siavesh*, and, his conjecture being confirmed by the Princess his mother, he brought them both into *Persia*, where *Cai Cæus* embraced his grandson with the highest joy imaginable, and, after a short interval, resigned his throne to him.

B. C. 568. *CAI KHOSRU**, or *CYRUS*, whom the Persians consider almost as a Demi-god, determined to avenge the death of his father, and to deliver his kingdom from the tyranny of *Afrasiab*. He, therefore, assembled all his forces and gave battle to the Usurper, who, on the other side, was supported by the Kings of *Khatai* and *India*: but the valour of *Cyrus*, and of his General *Rostam*, prevailed against the united powers of so many Sovereigns, and *Afrasiab* lost his life in the mountains of

کي خسرو or کي خسرو *

Media. This War is celebrated in a noble ^{B. C. 568.} Poem, by the illustrious *Ferdusi*, who may well be called the *Homer of Persia*. Whatever our Chronologers say, it is not easy to conceive, that the *Jews* were delivered by *this* Cyrus: the name *Coresh*, used by *Isaiah*, has no affinity with the Persian word *Khosru*, and we cannot suppose any corruption in the sacred Text; whereas all the Persian writers agree that a prince, named *Coresh*, who was sent by *Babaman*, son of *Asfendiar*, to govern Babylon in the room of *Baltazar*, actually protected the captive *Jews*, and permitted them to rebuild their Temple. Our historians, perhaps, deceived by the name *Cyrus*, which the Greeks gave both to *Khosru* and to *Coresh*, have fixed *the return of the Jews* much earlier than the truth.

LOHORASP * was placed on the throne ^{B. C. 530.} before the death of *Cyrus*, who lived some years after his resignation. One would think at first, that he was the *Cambyfes* of the *Greeks*; but nothing can be more different than the characters of *Cambyfes* and of *Lohorasp*, the first being described as a cruel tyrant, the second as a virtuous and amiable Prince. He had a General named *Guderz* †, who, accord-

B. C. 568.

ing to the Oriental writers, pushed his conquests very far into the west: this conqueror is supposed by *Mirkbond* and others to be *Nebuchadnezzar*, who, we know, invaded Syria and Judea; but he seems to have been the Prince, whom the Greeks called *Xerxes*, and who might, perhaps, have had the title of *King* after his victories; for it must be remembered that a word, which signified *King*, was applied by the Persians to every Governor of a province, and the lofty title, *King of Kings*, which their monarchs afterwards assumed, was no more than *Ruler of Rulers*, or, *Chief of several Chiefs*. It is certain, that the Persians have no monarch named *Xerxes*, or even *Sbirsháh*, from which the Greek name is said to be derived; and, though we can hardly suppose the word to be corrupted from *Guáer*, گوار, yet, when we reflect that the more modern Greeks have made *Varanes* of *Beharam*, we cannot wonder at the corruptions of the Ancients. Our Chronologers place the reign of *Xerxes* after *Darius Hytaspes*, and he might, perhaps, have outlived both *Loborasp* and his successor.

B. C. 500.

KISHTASP *, whom the Greeks call *Darius*, the son of *Hytaspes*, transferred the

feat of Empire from Balkh in *Khorasan* to *Istakbar*, for which reason he was better known to the *Europeans* than *Lohorasp*, who led a retired life in the most Eastern province of his kingdom. In his reign *Zerdúsh*t or *Zeratúsh*t, whom we know by the name of *Zoroaster*, published his moral work called *Zend*, or *The book of life*, which was followed by his *Pazend*, or a further *Confirmation of his Doctrine*, as the * word seems to imply: both these tracts were afterwards explained in a commentary entitled *Vasta* or *Avasta*; they inculcated the doctrine of *two Principles*, and recommended the worship of the good principle under the allegory of *Light*, which they opposed to the bad, whose Emblem was *Darkness*. The King was much inclined to this doctrine, and raised a number of † temples to *the Sun, the fountain of Light*; which the people, as usual, conceiving in a gross and literal sense, began to adore the Effect instead of the Cause, and the figure instead of the archetype: the priests took the hint, and *the Sun* or *Mibra*, became really to them, as our Alchymists absurdly consider it, a *powerful Elixir, which transformed their base*

* In Persian زند *Zend* and پازند *Pazend*.

† In Persian a temple of fire was called آتشخانه or
اتشکده

B. C. 500. *metals into gold.* The chief of *Zeratúshť's* Scholars was *Jamásp* *, who published a strange work upon Astrology. Not many years before this singular man, *Confucius*, or *Cum-fucu*, as the Missionaries write his true name, reformed and polished the people of *China*; and *Solon*, his contemporary, a sublime Poet, as well as a perfect Statesman, made admirable laws for the *Athenians*; so that this period was *the age of Philosophers and Law-givers*.

B. C. 461. *ARDESHIR* †, or *BAHAMAN*, surnamed *Dirazdest* ‡, or, *The Long-handed*, is, no doubt, the *Artaxerxes* of the *Greeks*, who called him *Macrokheir*, a name literally translated from the *Persian*, and implying only a very extensive power. We may safely place *the building of the second temple* under the reign of this prince; since, for the reasons before alledged, which appear very decisive, and are confirmed by the testimony of the *Persian* Historians, we cannot ascribe the delivery of the *Jews* to the first *Cyrus*. The Easterns assure us, that *Ardesbir* sent a prince, named *Coresh*, descended from *Lohorasp*, to punish *Baltazar*, son of *Bakhtnassar*, who was grown

* In Persian جاماسب

† اردشیر *Ardesbir* signifies in Persian a strong lion.

‡ دراز دست

very insolent in his government of *Babylon*; ^{B. C. 464.} that *Coresh* conquered *Baltazar*, and was raised by the King to the supreme command of that City, where he protected and encouraged the captive *Jews*. The *Persians* could have no inducement to invent this tale, and as it was recorded in the oldest Annals of the kingdom, we cannot help giving some credit to it. They tell us also, that *Bakht-nassar* signified, in old Chaldean, *The Servant of Nassar*, an idol of the *Babylonians*; but it seems a better opinion, that the true word was *Nebobadonassar*, derived from *Nebo*, *Haddon*, and *Affar*, which, we know, were names of three *Assyrian* deities*.

HOMAI†, a name which signifies *The* ^{B. C. 440.} *Bird of Paradise*, was the daughter of *Ardesbir*, and sat on the throne during the infancy of her son *Darab*. She raised a sumptuous palace in the city of *Istakbár*, some pillars of which remain to this day; she built also a city called *Semrem*, whence the learned M. d'Herbelot supposes her to be *Semiramis*; but

* *Rostam*, the son of *Zalzer*, is said to have been killed by a stratagem of *Ardesbir*, and, by that account, he must have lived at least an hundred years. *Hippocrates* and *Democritus*, both according to the Eastern traditions and our own histories, flourished in the reign of this Monarch.

† هپاي

B. C. 440. our Chronologers place the reign of that Princefs three hundred years earlier.

B. C. 424. *DARAB*, or *DARA**, whom the *Greeks* call *The Bastard*, fucceeded to *Homâi*. Here the *Persian* histories begin to be full of absurd fables, for we may fuppofe that the Records of thefe times were loft or neglected during the *Grecian* Wars. The Eastern writers tell a ftory of *Darab*, which has quite the air of a romance; “that he was expofed by his “mother, like the *Hebrew* Lawgiver, on a “river, which by its rapid current carried “him to the habitation of a dyer, who knew “him to be a child of high birth by the “trinkets, which adorned his cradle; that he “was educated by this honeft man, who fent “him to the wars, where he diftinguifhed “himfelf in fighting againft the *Greeks*; that, “being introduced to the queen as a brave “youth, ſhe knew him by the jewels which “he wore, and which his reputed father had “reftored to him.” So far we may indulge thefe writers in the liberty of embellifhing their Chronicles with lively tales; but we cannot fo eafily excufe them, when they make *Alexander* the fon of *Darab*, and tell us of a daughter of *Philip*, whom the king of

* دارا or داراب

Persia married, but sent back to *Macedon* ^{B. C. 424.} after his nuptials, because he found her less agreeable than he supposed her to be. These are stories, which would be unworthy of *The Thousand and One Days*.

There seems in this place to be a chasm of ^{B. C. 400.} many years in the annals of the *Persians*; for they say nothing of *Ardesbir*, son of *Dara*, by **Parizádeh*, or *Parysatis*, whose brother *Cyrus* led the *Greeks* to *Babylon* in that memorable expedition which *Xenophon* so elegantly relates; nor of the third *Ardesbir*, whom our historians call *Ochus*, nor of *Arogus*, whose true name it has not been in my power to discover. Now if we suppose, as we reasonably may, that these three Kings reigned about twenty-one years each, we shall bring the reign of *Dara* the Younger to the year 337 before Christ, which will agree tolerably well with the Chronologers both of *Asia* and *Europe*.

DARA the Younger is better known ^{to B. C. 337.} us, than to the natives of *Persia*; we may, however, be deceived in his character, for we represent him as a mild and benevolent prince, while they assert that he was severe, cruel, implacable. The *Persians* cannot comprehend

* In *Persian* پری زاده born of an Angel, or *Fairy*.

^{R C. 337.} the motives that induced *Alexander* to invade the dominions of *Dara*; and they assign a number of ridiculous reasons for it, which are too absurd to be related: in many points, however, they agree with our historians. The success of *Alexander*, and the battle of *Arbel**, or *Arbela*, are too well known to need any further description. *Dara* was assassinated about *three hundred and thirty years* before our epoch, and the Monarchy of the *Caianians* was transferred to the *Greeks*. While this family were on the throne of *Persia*, the light of reason, and that of liberty, which ever attends it, were spread over the other parts of the world. *Harmodius* and *Aristogiton* slew the Tyrant of *Athens*, and the Lyrick Poets vied with each other in singing their praises; while old *Brutus*, nearly at the same time, incited the *Romans* to expel their oppressors, whose vices made the very name of *King* detestable; and, during the twenty-seven years of the *Peloponnesian* war, *Athens* gave birth, as *Ascham* was fond of observing, to more able Commanders, Orators, Poets, Historians, and Philosophers, than the whole earth besides could ever produce.

How long the *Greeks* were able to hold

* In *Persian* اربل Lat. 35° Long. 77° 20'.

the *Persian* Empire in their own hands, or B. C. 387.
 whether they ever intended to exclude the
 princes of *Persia* from all share in the go-
 vernment, are points not easy to be settled
 with any certainty; but, if we suppose that
the fifteen kings of the Aſſacians, who reigned
 before the birth of *Chriſt*, ſat on the throne
 twenty years each one with another, we ſhall
 place the riſe of that family three hundred
 years before our epoch; which calculation
 will not ſeem much amifs, if we believe,
 what the *Persians* aſſure us, that the ſucceſſors
 of *Alexander* reſerved for themſelves only
Irak or *Parthia* and *Persia*, properly ſo
 called, but reſigned the more *Eastern provinces*
to the princes of the royal family; while the
 deſcendants of *Seleucus* reigned in *Syria*. The
 founder of this race was * *Aſſac*, or *Arſſac*,
 whom the *Greeks* call *Arſaces*: his ſucceſſors,
 who were ſtyled *Kings of Parthia* by our
 Hiſtorians, reigned till about two hundred
 years after *Chriſt*, and are famous for nothing
 but *their Wars againſt the Romans*, in which
 they were always valiant, and often ſucceſſful.
 The laſt Prince of the *Aſſacians*, or *Par-*
thians, was *Ardaván†*, known to us by the
 name of *Artabanus*, againſt whom *Ardeſſir*

* اشك

† اردوان

B. C. 337. revolted, and transferred the empire to the Sassanians.

CHAP. III.

The Sassanian Family.

A. D. 202. *ARDESHIR BABEGAN**, whom our writers call *Artaxares*, was the son of *Sassan*, a man originally in a low station of life, but descended from a son of *Ardesbir the Long-handed*, who was disinherited in favour of *Homâï*. He was surnamed *Babegân* from *Babeg*, his grandfather, who was a *Persian* prince of eminent rank, and was so pleased with the amiable qualities of *Sassan*, his shepherd, that he gave him his daughter in marriage. *Ardesbir* was bold and warlike, yet a wise and learned prince, and is said to have composed two excellent books, the first, a *Cárnâma*†, or a *Commentary of his life and actions*; the second, a moral work, of which *Nushirvân the Great*, some ages after, published a second edition. These were employ-

* اردشیر بابگان † In Persian کارنامه

ments truly worthy of great Princes ; but the ^{A. D. 202.} Kings of *Europe* have not written many *Cárnáma's*, nor given many *lessons of morality*.

SHAPOR *, son of *Ardesbir*, whom we ^{A. D. 242.} call *Sapores*, built many cities in *Persia*, and rebuilt that of *Nishapór* †, which the *Macedonians* had destroyed. The name of this city is compounded of *Shapór* added to *Ní* or *Néi*, *a reed*, because its ruins were overgrown with reeds, when *Shapór* first saw it. This Prince was very successful in his wars against the *Roman* Emperors : he reduced all *Syria* and *Cilicia*, and took *Valerian* prisoner, but was checked in his career by the more fortunate arms of *Odenatus*. In his reign *Máni* ‡, a Painter, having learned by the conversation of some Christians, *that the Redeemer had promised to send a Comforter after him*, formed the wild design of passing for the *Paraclete* ; and, as no opinions are so absurd, which many will not embrace, he soon drew together a multitude of proselytes. *Shapór* was enraged at this imposture, and wished to punish the author of it ; but *Máni* found means to escape, and fled into *Eastern Tar-*

* شاپور

† نیشاپور

‡ In *Persian* مانی

A. D. 242. *tary*, as far as the borders of *China*, having first told his followers, that he was going to heaven, and promised to meet them in a certain grot, at the end of the year. In his retreat he amused himself with painting a number of strange figures and views, which, at the year's end, he shewed to his disciples, as a work given to him by angels: he was a very ingenious artist, and had a lively fancy, so that his pictures, which were finely coloured, easily persuaded the credulous multitude, in the infancy of the art in *Asia*, that they were really divine; they were bound together, in a book called *Erteng* *, which is often alluded to by the *Persian* poets, one of whom, addressing himself to a great Painter, says, *The point of thy pencil draws a line over the leaves of Erteng*, that is, *effaces them* †. *Máni*, by a whimsical mixture, blended in his doctrine the Metempsychosis of *Brahma* and *Viṣṇu* ‡, and the two Principles of *Zerātūšt*, together with several tenets of the *Alcoran*, and even of the *Gospel*; yet this motley re-

* In *Persian* ارژنگ or ارتنگ

† In *Persian* زنوک کلک تو در خط ص حیفه

Kemál Isfabáni. ارژنگ

‡ بشنو and برهیه

ligion, ridiculous as it may seem, was followed A. D. 242. even by Bishops and Patriarchs. Our writers call the professors of this sect *Manicheans*, but they should, by analogy, be called *Manians*. The impostor was put to death in the reign of *Babaram*, grandson of *Shapór*: had he been, like *Mabomed*, a successful Warrior, instead of an obscure Artist, his religion would, perhaps, have been spread over all *Asia*; for it was the miraculous privilege of *the true faith* alone, to make its way, in defiance of persecution, by the force of its indisputable Truth, and the sanctity of its precepts.

*HORMOZD**, or *Hormizdas*, as our historians call him, had the advantage of a graceful person, and an agreeable air; but he was neither active nor warlike. He was much addicted to study, and strongly inclined to favour *Mani*, whom his son, as it was said above, afterwards destroyed. A. D. 272.

BAHARAM†, son of *Hormuz*, after the death of *Mani*, led a peaceful and studious life. He was surnamed *The Beneficent*, and used to say, that *Good-nature and Benevolence could not be defined separately, because they were the aggregate of all Virtues*. His adopt- A. D. 274.

A. D. 274.  ed son, who succeeded him, paid little regard to this maxim, and his violence procured him the name of *Khálef*, or, *The Unjust* *; but it is said that he changed his temper and conduct upon the remonstrances of his nobles.

There was nothing memorable in the reign of his successor *Narfi* †, whom we call *Nar-ses*: *Hormozd* II. his son, was a just and magnificent prince; he raised a *Court of Judicature* in his metropolis, in which he sometimes presided in person; and he built, it is thought, the city of *Hormuz* in *Carmania*, the name of which was afterwards given to the Island in the *Persian Gulf*, which our travellers call *Ormus*.

A. D. 349. *SHAPOR*, whom the *Arabians* name *DHULACTAF* ‡, or, *The Round-Shouldered*, was taken prisoner by the *Greek Emperor*, and, during his captivity, many of his finest provinces were laid waste; but having recovered his liberty by the help of the *Emperor's* mistress, he returned to *Azarbigian*, where he made himself known to his people, and soon after totally defeated the *Greeks*: in memory of this action he built the city of *Cazvin* §, which, for its singular beauty, was

* خالف † برسي

‡ In Arabick ذوالاكتاف § قزوین

also named *Gemalabád* *. His grandson *Bābaram* ^{A. D. 349.} had but a short reign, which was disturbed by frequent rebellions. It was usual for the *Persian* Kings to give their sons some considerable government with the title of *Shāb*; that of *Carmania* was allotted to *Babarām*, who assumed, in consequence of it, the surname of *Kermanshāb* †, which our writers have corrupted into *Carmafat*.

The reign of his son *Yēздеگرد* had nothing in it, that deserves to be related.

BAHARAM the Fourth ‡, or the Sixth, as some authors reckon him, was educated in ^{A. D. 351.} *Arabia*, and had some difficulty to recover the throne of *Persia*, which the Nobles of his father's court had, in his absence, given to a prince named *Kefri*. The adventures of this King are related at large by the poet *Cātebi*, some of whose fictions have been transplanted into the *Persian* histories, where we are told, with great solemnity, “that he challenged
“ *Kefri* to snatch the diadem from two hungry
“ lions, between whom he had placed it; that
“ he slew the two lions, and took the diadem;

* In *Persian* جہال آباد *The Region of Beauty*.

† In *Persian* کرمانشاه ‡ بهرام کور

A. D. 351. "that he travelled into *India* in a private character, and married the King's daughter, having gained his favour by killing a furious elephant, and by defeating another *Indian* Prince, who had invaded the country." These relations have the air of *Persian* tales; but we may be assured, that he repulsed the *Eastern Tartars*, who, as usual, had passed the *Oxus* in his reign; and that, having no other enemies, he spent the remainder of his life in hunting. His favourite prey was a beast called *Gúr*, which seems to be the *Onagrus*, or, *Wild Ass*; and it is said that he was killed in a chace. The word *Gúr*, which signifies *a tomb*, as well as *a wild ass*, gave occasion to a pun of some *Persian* wit, which was circulated after *Baharám's* death: See, says he, how *Baharám*, who chased the *Gúr*, or wild ass, all his life, was at length chased and taken by *Gúr*, or the tomb*.

The successor of *Baharam* was *Yezdegerd II.* a wife and resolute prince, whose soldiers were so fond of him, that they gave him the surname of *Sipáhdóft*, or, *Beloved by the army* †.

* In *Persian*

بهرام كه كور مي كرقتي همه عمر
بنكر كه چه كونه كور بهرام گرفت

† In *Persian* سپاه دوست

He left his throne to his younger son *Hor-* A. D. 351.
muz, surnamed *Firzáma* *, or, *The Prudent*;
 but that prince was dethroned, in less than a
 year, by his elder brother *Firúz*.

FIRUZ †, having deposed his brother by A. D. 459.
 the help of *Kbošnaváz*, a King of the *Indo-*
scythians, soon forgot his obligation to him,
 and turned his arms against his protector; but
 he was constantly defeated by that prince, and
 was at last obliged to conclude a dishonour-
 able peace. The people, whom the *Greeks*
 call *Indoscythians*, and the *Persians* *Häiatelis*,
 inhabited the mountains between *Candahar*
 and *India*, and were, perhaps, nearly the same
 with the *Afgans*, who ruined the *Persian Mo-*
narchy in the present age.

Belash and *Cobad* succeeded *Firúz*; the
 second of them was the father of *Nushirván*
the Great, before whom *Jamasp*, or, as we
 call him, *Zamaspes*, reigned one year.

NUSHIRVAN ‡, better known in *Europe* A. D. 530.
 by the name of *Cosroës*, reigned till near the
 close of the sixth century; he was a Prince of
 eminent virtues, fortunate in war, and illust-
 rious in peace. *MAHOMED*, who was
 born in his reign, calls him *The Just King*, a

* In *Persian* فرزانه

† فیروز

‡ نوشیروان

A. D. 530. title more honourable than that of *Great*, which we are apt to bestow so wantonly upon the oppressors of mankind. All the moral writers of *Persia*, and principally *Sádi*, in his *Bostán*, or *Garden*, and *Jámi*, in his *Beharistán*, or, *Mansion of the Spring*, are fond of reciting the maxims of this Monarch, and of illustrating their lessons of morality by his example.

His son *Hormúz* was far from imitating his father's virtue; he was at last dethroned by his General *Baharám*, whom some authors reckon among the Kings of *Persia*.

A. D. 590. *KHOSRU PARVIZ* * was a magnificent and amiable monarch: he fought against the Greek Emperors with great success, but was at length defeated by *Heraclius*. He is said to have married a daughter of the Emperor *Maurice*, named *Irene*: the *Persians* call this princess *Sbirin*, or *Sweet*, and the progress of her love for *Parviz* furnished *Nezámí*, and other poets, with the subject of an entertaining Romance; they tell us that a certain Statuary, named *Ferbád*, was in love with the same lady, and pierced through the heart of a large mountain, either to gratify his mistress, or to employ his melancholy hours. There

is an elegant couplet of *Jâmi* on this celebrated ^{A. D. 590.} Beauty and her lovers: *When Shirín, says he, opened her lips, that shed sweetness around, she stole the heart of Parviz, and the soul of Ferhad* *.

This prince is said to have received a letter from *Mahomed*, inviting him to embrace the new sect of the *Arabians*; but, as he was extremely addicted to the popular religion of his country, he tore the letter with great diffidence.

Parviz, if we believe the Easterns, was a lover of music, and a patron of those who professed that art: his chief Musician was *Barbûd*, who composed a favourite tune called *Aurengi*, or *Royal*, and invented a sort of lute, known by his name; whence *M. d'Herbelot* supposes, a little too hastily, that the *Greeks* formed their word *Barbiton*, not reflecting, that *Anacreon* and *Horace* used that word many ages before the birth of *Parviz*. The *Persians*, like the ancient *Greeks*, call their musical modes, or *Perda's*, by the names of different countries or cities, as the mode of *Ispahan*, the mode of *Irak*, the mode of

* In *Persian*

لب شیرین بشکر ریز بکشاد
دل از پرویز برد و جان زفرهاد

A. D. 590. *Hejáz*, or the *Arabian mode*. Whether these modes, like ours, mean *a succession of sounds relating by just proportions to one principal note*, or only a particular sort of air, it has not been in my power to learn. If we may argue from the softness of the *Persian* language, the strong accentuation of the words, and the tenderness of the songs which are written in it, we may conclude that the *Persians* must have a natural and affecting melody, which is, certainly, *true musick*; but they seem to be very little acquainted with the Theory of that sublime art: and, indeed, the *Europeans* knew as little of it, till it was explained to them by *Roussseau of Geneva*, who has written upon the subject like a Philosopher, an Artist, and a Man of Taste.

A. D. 627. After the death of *Parviz*, the Empire began to decline: the five Princes, and the two Queens who succeeded to *Shirúieh*, or *Siroes*, as they were eminent neither in peace nor in war, are not worthy of a place in History.

The *Arabs*, under the command of *Omar*, were perpetually making inroads upon the *Persian* Empire, and finally overthrew it by the defeat of *YEZDEGIRD**, who was

killed *in the middle of the seventh century*; and ^{A D. 623.}
 by his death the family of *Sassan* became extinct.

CHAP. IV.

The Mohammedan Dynasties.

OMAR was succeeded by a race of *Califs*, the Popes of *Asia*, who assumed at once a regal and a priestly character, the one as conquerors of *Persia*, and the other as successors of *Mahomed*. The family of *OMMIA* preserved their power and dignity; but, under the house of *ABBAS*, the Califate was reduced to a shadow of sovereignty, and their Empire was divided among *a number of independent Princes*.

The division of the Empire prepared it for dissolution; the sons of *GENGHIZ*, who led a numerous army of *Tartars* over the *Oxus*, found the conquest of *Persia* an easy task. It is related, that *Holagu*, a *Mogúl* prince, who put an end to the Califate in the thirteenth century, was incited to besiege *Bagdad*, by

the great astronomer *Nassireddin*, who had taken offence at the Calif's behaviour to him ; so that the subversion of a splendid Empire was owing to the resentment of a private Philosopher *. The *Genghizians* were followed by *TIMUR*, improperly called *Tamerlane*, whose dominions extended from the *Ganges* to the borders of *Muscovy*, and from the *Archipelago* to the frontiers of *China*; which kingdom he was beginning to invade at the time of his death. The metropolis of his Empire was Samarcand, a rich and flourishing city, the ancient Maracanda, situated in the beautiful valley of Sogd, about a day's journey from *Cash*, the place of his birth. At the opening of the fifteenth century, not many months before his death, he celebrated the nuptials of his sons and grandsons by a sumptuous festival in a delightful plain called *Gánigul* †, or *The Treasury of Roses*. All the riches of Xerxes and Darius, of which our historians talk so extravagantly, were trifling in comparison of the jewels and gold exhibited on this occasion.

His vast possessions were inherited by the illustrious *SHAROKH*, who distributed them

* M. d'Herbelot treats this anecdote as a fable.

among his children. In his reign the princes of the *BLACK RAM* grew very powerful and insolent; they were, however, reduced by *UZUN HASSAN*, or *Hassan the Tall*, who was the sixth king of the *WHITE RAM*, and subdued many provinces of Persia, but was defeated by Sultan Mahomed II. who took Constantinople in the middle of the fifteenth century. These two families were distinguished by the *Rams of different colours*, which were painted on their ensigns.

The sons of Hassan weakened their Empire by their violent dissensions; and, in the beginning of the *sixteenth century*, left it open to *ISMAIL*, whose grandfather *Juneid* had married a daughter of Hassan. This prince is considered as the founder of the Sefi family, but his ancestor *SHEIKH SEFI* was the true cause of its rise. The story of that singular man deserves to be told at full length. When Timur returned to Persia, after his victories in Syria, he passed through *Ardebil*, a large city of Media. There lived at that time in this city a man named *Sefiddin*, or *the Purity of Religion*, by contraction *Sefi*, who was much respected by the Citizens, as a philosopher of singular virtue and piety, and a reputed descendant from the prophet

Ali. The *Tartarian* Conqueror, who was not inferior to *Alexander*, visited Sefi, who was far more benevolent than *Diogenes*; and at that time Tamerlane happened to have with him a great number of captives in chains, for the most part natives of *Carmania*, whom he had determined to put to death upon some publick occasion. He was charmed with the conversation of the philosopher, and, like the *Macedonian* Hero, offered to give him any thing he could desire. The sage pointed to the Captives, and entreated him to *save the lives of those young Carmanians who were in his train*. Timur consented; and gave them all to Sefi as his slaves; but the virtuous old man supplied them with the necessaries of life, and sent them to their native city. The families of those prisoners, who were the principal men of *Carmania*, retained so grateful a sense of this benefit, that they expressed it in the most extravagant manner: they made it the business of their lives to visit their benefactor, and to carry him presents; and even enjoined their children to pay the same respect to the posterity of this excellent man. But all his descendants had not his benevolence; and *Ismail* employed *those very Carmanians* in raising him to the throne of

Persia, and in substituting the sect of Ali, his real or supposed ancestor, to that of Qmar, the acknowledged successor of Mahomed.

Ismail had many eminent qualities, but sullied them all by his detestable cruelty. His successors, without excepting ABBAS, absurdly called the Great, were such a disgrace to human nature, that an account of their lives would be more like a description of the Tigers in some publick collection of wild beasts, than a piece of history: almost every day of their lives was distinguished by some horrid act of intemperance, lust, or murder, aggravated with some new circumstance of wickedness: their very love was fierce and inhuman, and they burned for the slightest offences the most beautiful women of *Asia*, either because they declined drinking a cup of wine more than usual, or interceded for some courtier in disgrace. At length the vein of inhumanity seemed exhausted in the family, and left nothing behind it but an inconceivable stupidity.

HUSSEIN, who reigned at the opening of this century, was a weak Zealot; and, by committing the management of his kingdom to Eunuchs and pernicious Ministers, left it open to the Savages who invaded it, and assaulted him even in his Metropolis. A bar-

barous nation, called *Afgans*, or *Avfans**, who inhabited the mountains between Candahar and the river Indus, rushed like a torrent into Persia, and took Ispahan after a violent siege, under the command of *MAHMUD*, son of *MERVEIS*, who, as all Europe knows, had shaken off the Persian yoke, and governed Candahar for eight years †.

The kingdom of Persia was reduced to a deplorable state, when *TAHMASP* was raised to the throne, after the abdication of his father *Hussain*, who was soon after murdered. *Mahmud*, the Usurper, reigned in Ispahan, and was succeeded by his cousin *Asbraf*‡, who added to his dominions the cities of *Kom*,

* اوغان or افغان

† These *Afgans* were, probably, the *Paropamisadæ* of the Ancients, whom Quintus Curtius describes in the seventh book of his *Life of Alexander*, “Ipse rex nationem ne finitimis quidem suis satis notam, quippe nullo commercio colentem mutuos usus, cum exercitu intravit. Paropamisadæ appellantur, agreste hominum genus, et inter barbaros maximè inconditum.” *Curtius* is extremely confused in his Asiatick Geography; but *Ptolemy* rightly places this nation with *India* on the east, the *Country of Aria* or *Herat* on the west, part of *Khorasân* on the north, and *Zabestân*, or *Moltân*, on the south. The *Avfans* are mentioned by *Ali Yezdi* in his life of *Tamerlane*. *M. de la Croix*, in his maps, calls them *Ouganis*.

‡ In Arabick اشرف or, *Most noble*.

Yezd, and *Kazvin*. The inhabitants of *Candahar*, the ancient *Paropamisus*, and those of *Herat* or *Ariana* had thrown off their allegiance to the Sultan, having established separate and distinct governments: in the provinces of *Ghilán*, *Kermán*, and *Pars*, several pretenders arose at the head of considerable forces: the rebel *Melek* had made himself master of *Khorasan*, ordered money to be coined in his name, and wore the diadem of Persia; the *Turks* had subdued great part of *Azarbigian* or *Media*, and all the districts near the shore of the *Caspian* were in the hands of the *Russians*. This was not all; a number of barbarous tribes, who inhabited the forests and mountains, joined in the general commotion, and concurred to fill the whole Empire with desolation and rapine; while the new Emperor, who had scarce common sense, was driven like a fugitive from city to city, attended only by a few troops, and some Nobles as weak as himself.

Printed by T. DAVISON, Whitefriars.



सत्यमेव जयते